

LQ

critique
+ littérature

A portrait of Heather O'Neill, a woman with short, light-colored hair, wearing a large, ornate hat with a prominent pink feather and a dark fur coat. She is looking slightly to the left of the camera with a neutral expression. The background is dark.

HEATHER
O'NEILL

Écrire
en anglais
au Québec

HIVER | PRINTEMPS 2019

Deni ELLIS BÉCHARD

Blanc

Heather O'NEILL

Mademoiselle Samedi soir

Patrick deWITT

Sortie côté tour

David MITCHELL

Slade House

C  D A

Thomas WHARTON

Un jardin de papier
suivi de *Logogryphe*

(édition spéciale)

David MITCHELL

Les mille automnes
de Jacob de Zoet

Emma HOOPER

Etta et Otto
(et *Russell et James*)

Nick CUTTER

Troupe 52

alto

Éditeur d'étonnant

editionsalto.com | aparte.info



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec 

Yes sir ! Madame...*

Je n'avais jamais entendu prononcer le nom de Linda Leith avant de me porter volontaire comme bénévole à Metropolis bleu. Je m'engageais certes pour la Littérature, pour baigner dans le chaos d'un festival (et assister à des événements gratuitement), mais j'y allais surtout pour échanger avec des auteurs et des autrices autrement que par livre ou professeur interposé. Et pour cela, j'étais prête à me rendre dans un hôtel impersonnel du centre-ville de Montréal où se tenait alors la manifestation.

La jeune vingtaine, je poursuivais alors avec une ardeur non feinte et une inspiration emballée un baccalauréat en études anglaises et littérature comparée à l'Université de Montréal. J'avais très peu ou alors vaguement conscience que des anglophones écrivaient aussi au Québec. Dans mes cours, nous lisions dans le texte original Emily Dickinson, Cormac McCarthy, Don DeLillo, Jean Rhys ou Joseph Conrad, mais très peu d'œuvres québécoises – en français ou en anglais –, à l'exception de Cohen dont les romans *The Favorite Game* et *Beautiful Losers* m'avaient laissée mystifiée et confuse par le talent de leur auteur.

Les premiers écrivains anglo-québécois que j'ai étudiés à l'université ont été Corey Frost et Gail Scott. J'ai tout de suite aimé l'écriture de Gail Scott. Tout était si différent de ce que j'avais pu lire jusqu'alors. Les lieux étaient les mêmes cependant, Montréal et ses rues, mais le ton, la forme, la voix me soufflaient. À Metropolis bleu, il y avait un peu de cette inquiétante étrangeté vis-à-vis de ma propre ville et de ma propre langue. J'y côtoyais des auteurs anglo-québécois dont je n'avais jamais entendu parler. Blue Met était pratiquement le seul endroit en ville où l'on pouvait rencontrer de grands auteurs internationaux. Ainsi, j'ai somnolé un peu devant une discussion avec Margaret Atwood (animée par l'animateur vedette de CBC d'alors, Jian Ghomeshi!), j'ai ri à gorge déployée lors d'entretiens avec Daniel Pennac, j'ai fumé des cigarettes avec Alaa El Aswany et j'ai entendu Gore Vidal exiger plus d'alcool avant l'une de ses conférences.

C'est à Metropolis bleu, en 2007, que j'ai vu Heather O'Neill pour la première fois. Avec Rawi Hage, Marie Hélène Poitras et Neil Smith. Ils discutaient de Montréal, justement. L'évènement « The Spirit of Montreal » faisait de la ville un personnage, comme dans les romans de O'Neill. À l'époque, j'avais lu *Lullabies for Little Criminals* dans le texte. Pas l'imbuvable traduction faite en France de ce grand roman, qui allait paraître l'année suivante et décourager les lecteurs québécois de se frotter à cette grande autrice de chez eux.

Jamais je n'aurais pu prévoir que, plus de dix ans plus tard, j'inviterais Heather O'Neill – l'écrivaine a maintenant trois romans à son actif – à figurer en couverture de *Lettres québécoises* et à y signer deux textes : un autoportrait espiègle de son corps et son esprit, et un récit vibrant et senti de sa relation à Montréal. Je ne pensais pas non plus collaborer avec Dimitri Nasrallah, écrivain et traducteur de talent, éditeur chez Véhicule Press, pour élaborer tout un dossier sur les écrivaines et écrivains anglo-québécois. Nasrallah nous a ouvert les portes d'un milieu littéraire que les francophones connaissent trop peu, malgré les tentatives de rapprochement des dernières décennies. Dans une contribution à un dossier que la revue *Spirale* avait intitulé en 2006 « Write here, write now : les écritures anglo-montréalaises », Lianne Moyes et Sarah Henzi notaient que « [l']écriture anglo-québécoise n'est pas une solitude ; elle est, bien davantage, « a company of strangers » [...] »¹. J'aime beaucoup cette perception des écritures anglophones comme un bloc morcelé, souple, multiple. Selon laquelle il y a des femmes et hommes de lettres, des humains, des sensibilités derrière cette appellation que l'on creuse et décortique peu finalement.

Dans ce numéro printanier, c'est notre volonté d'inclure ces écrivains anglo-québécois dans nos pages, à l'instar du travail d'ouverture accompli par Linda Leith à Metropolis bleu. Et vous l'avez peut-être remarqué : notre section critique accueille toujours plus de romans canadiens-anglais traduits par des maisons d'édition québécoises. Traduire fait beaucoup plus que construire des ponts. Et si d'excellentes traductions sont réalisées ici au Québec – pensons notamment aux éditions de la Pleine Lune, Boréal, Marchand de feuilles, Mémoire d'encrier –, il faut encore que ces livres tombent entre les mains des lecteurs et lectrices francophones. Voilà le but avoué de ce numéro : vous inciter à lire celles et ceux qui écrivent en anglais au Québec, sans que vous n'ayez à vous demander si ce sont bien des écrivains québécois ou pas. ♦

Annabelle Moreau

* Si vous n'avez pas vu ce film de Robert Morin, n'attendez plus de grâce.

1. Lianne Moyes et Sarah Henzi, « Les "prétendues 'deux solitudes'" : à la recherche de l'étrangeté », *Spirale*, n° 210, septembre-octobre 2006.

Fondateur Adrien Thériot
Membre honoraire André Vanasse

Équipe

Éditeur Alexandre Vanasse
Rédactrice en chef Annabelle Moreau
Coordonnateur éditorial Jérémy Laniel
Photographies de Heather O'Neill
Sandra Lachance (sandrallachance.net)

Stylisme de Heather O'Neill
Margaux Tabary

Infographie
Alexandre Vanasse

Traduction
Daniel Grenier, Luba Markovskaia,
Annabelle Moreau, Daoud Najm

Révision linguistique
Luba Markovskaia, Marie Saur

Correction d'épreuves
Diane Martin

Comité de rédaction
Sébastien Dulude, Marie-Michèle Giguère,
Jérémy Laniel, Kim Leblanc,
Annabelle Moreau, Alexandre Vanasse

Conseil d'administration
Katherine Fafard, Bertrand Gervais,
Dominique Lemieux, Mélanie Thivierge,
Alexandre Vanasse

Lettres québécoises est une revue trimestrielle publiée en mars, juin, septembre et décembre.

Lettres québécoises est répertoriée dans *Érudit* et *Repère*. **Lettres québécoises** est membre de la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP).

Les collaborateurs sont entièrement responsables des idées et des opinions exprimées dans leurs articles.

Distribution Dimedia

Impression Marquis imprimeur

ISBN | Papier 978-2-924360-31-6
ISBN | Numérique 978-2-924360-32-3
ISSN | 0382-084X

Poste-publications envoi n° 41868016

Parution mars 2019

Envoi de livres pour recension
C.P. 83577, succursale Garnier
Montréal (Québec) H2J 4E9

Responsable de la publicité
Alexandre Vanasse
[alexvanasse@lettresquebecoises.qc.ca]

Abonnements
PAR INTERNET
www.lettresquebecoises.qc.ca
PAR LA POSTE

Service d'abonnement SODEP
C.P. 160, succ. Place d'Armes
Montréal (Québec) H2Y 3E9
téléphone 514 397-8670
abonnement@sodep.qc.ca

Rédaction
C.P. 83577, succursale Garnier,
Montréal (Québec) H2J 4E9
info@lettresquebecoises.qc.ca
514 237-1930

www.lettresquebecoises.qc.ca



Photo: Sandra Lachance



HEATHER O'NEILL

004

- > Autoportrait de l'artiste, huile sur toile
Heather O'Neill
- > Ma mère, Heather O'Neill
Arizona O'Neill
- > Ted Hughes n'en vaut pas la peine
Heather O'Neill
- > La vie rêvée d'une lectrice
Jérémy Laniel
- > Incandescent de beauté
Marie-Michèle Giguère

ÉCRIRE EN ANGLAIS AU QUÉBEC

017

- > La littérature anglo-québécoise en évolution
Dimitri Nasrallah
- > L'écrivaine et le voleur
Heather O'Neill
- > Alto et la traduction
Julia Caron
- > Créer de nouvelles cartographies
Myriam Daguzan Bernier
- > Se refléter dans le souffle
Rachel McCrum
- > La perle du Mile-End
Samuel Mercier
- > Gardiens d'insécurité
Ralph Elawani
- > Quelques pistes de lecture
Arizona O'Neill et Richard King
- > Se surprendre dans l'œil de l'autre
Yvon Paré
- > Les suggestions BD du FBDM
Virginie Mont-Reynaud et Martin Morin

CAHIER CRITIQUE

043

Une affection rare
de **Catherine Lemieux**
> Thomas Dupont-Buist

Tout savoir sur Juliette
d'**Érik Vigneault**
> Paul Kawczak

Épiphanie
de **Myriam Beaudoin**
Marie-Michèle Giguère

Le goût du Goncourt
de **Luc Mercure**
> Nicholas Giguère

Jelly bean
de **Virginie Francœur**
> Nicholas Giguère

Les chimiques
de **Caroline Devost**
> Olivier Boisvert

La minotaure
de **Mariève Maréchal**
> Isabelle Beaulieu

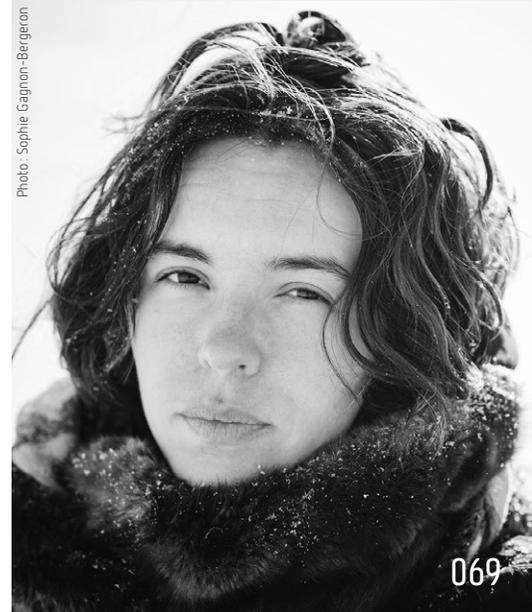
Ombres sur la tamise
de **Michael Ondaatje**
> Thomas Dupont-Buist

Portrait d'homme sur les décombres
de **David Homel**
> Michel Nareau

Celle qui marche sur la pointe des pieds
de **Danielle Fournier**
> Laurence Perron

Terminal Grand Nord
d'**Isabelle Lafortune**
> Stéphane Picher

Photo: Sophie Gagnon-Bergeron



056

Neiges rouges
de **François Lévesque**
> Laurence Pelletier

La disparition d'Ivan Bounine
de **Pierre-Louis Gagnon**
> Laurence Pelletier

Le marabout
d'**Ayavi Lake**
> Ariane Gélinas

L'homme qui venait de nulle part
de **Gilles Dubois**
> Ariane Gélinas

Havre
de **Mishka Lavigne**
> Christian Saint-Pierre

Robert Lepage
de **Ludovic Fouquet**
> Christian Saint-Pierre

Dans le champ amoureux
de **Catherine Chabot**
> Isabelle Beaulieu

Graffiti
de **Louis Geoffroy**
> Sébastien Dulude

Trust
de **Pierre Labrie**
> Sébastien Dulude

*Misère et dialogue
des bêtes*
de **Jean-Marc Desgent**
> Rachel Leclerc

*Tout l'azur dans
la nuit profonde*
de **Lynn Diamond**
> Rachel Leclerc

Golgotha
de **Benoit Jutras**
> Jérémy Laniel

069

Chauffer le dehors
de **Marie-Andrée Gill**
> Jérémy Laniel

Malade !
d'**Alain Vadboncœur**
> Marie-Ève Sévigny

La maison mère
d'**Alexandre Soublière**
> Marie-Ève Sévigny

Pierre Guyotat politique
de **Julien Lefort-Favreau**
> Samuel Mercier

*L'invention
de l'appartenance*
d'**Emmanuelle Tremblay**
> Samuel Mercier

Décoloniser le Canada
d'**Arthur Manuel**
> Evelyne Ferron

La zone d'amitié
de **Val-Bleu**
> Virginie Fournier

Hiver nucléaire 3
de **Cab**
> Virginie Fournier

13^e avenue
de **Geneviève Pettersen**
et **François Vigneault**
> François Cloutier

Pénis de table
de **Cookie Kalkair**
> François Cloutier

Libre
de **DHC/ART**
> Emmanuel Simard

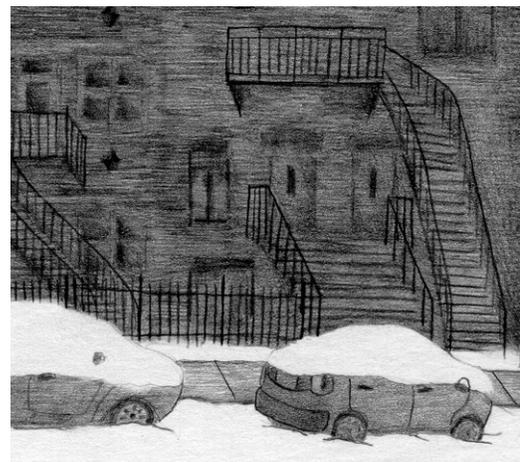
Bill Vazan : All over la planète
dir. **Marie-Josée Jean**
> Emmanuel Simard



CAHIER VIE LITTÉRAIRE

083

> Écrire ailleurs
Vincent Brault
> Coucher sur papier
Claire Legendre
> Écritures du réel
Sophie Létourneau
> L'échappée du temps
Jean-François Nadeau
> L'arrière-boutique
Dominic Tardif
> Jeunateur
Stéphane Dompierre
et **Pascal Girard**



CAHIER CRÉATION

093

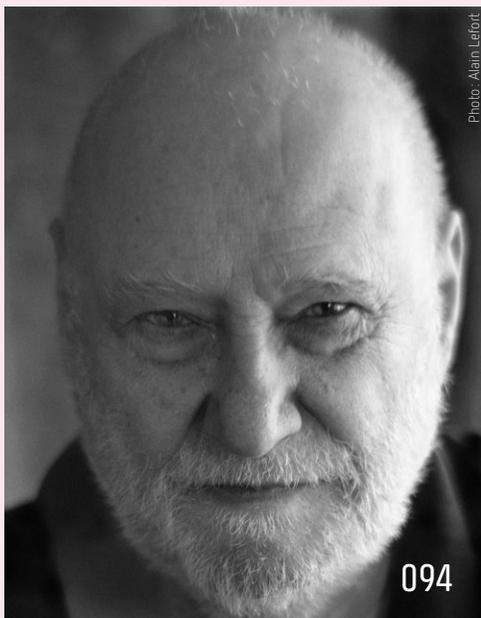
> Poésie
Michel Garneau
> Nouvelle
Anna Leventhal
> Lecture illustrée
Jordan Beaulieu

101

Critiques pour emporter



051



094



HEATHER O'NEILL

Arizona O'Neill
Jérémy Laniel
Marie-Michèle Giguère

Photos | Sandra Lachance
Stylisme | Margaux Tabary



Autoportrait de l'artiste, huile sur toile

Traduction | Daniel Grenier

J'ai de très grandes oreilles. Quand j'étais enfant, elles dérangeaient beaucoup les membres de ma famille. Je crois qu'ils avaient peur que mes oreilles m'empêchent d'être aimée. Ma grand-mère et mon père prenaient toujours cet air très soucieux quand je me faisais une queue de cheval, parce que ça dégagait bien mes oreilles. J'ai peut-être fini par m'habituer à mes oreilles, ou peut-être les gens autour de moi sont-ils moins perturbés par mon apparence. Une des difficultés d'être une jeune fille, c'est de voir sa famille perturbée par notre apparence. Tout le monde est si inquiet qu'on finisse par devenir carrément moche. Voici quelques trucs que j'aime écouter avec mes énormes oreilles.

Je n'écoute pas beaucoup de musique parce que ça me déconcentre lorsque j'écris. En plus, ça me rend triste quand je me sens parfaitement heureuse et ça me remonte le moral quand je suis déprimée. À l'école primaire, j'avais une amie qui s'appelait Courtney et qui était exactement comme moi. Petite, j'étais bonne pour écouter. J'étais bénie, ou maudite c'est selon, par une sorte d'obligation à prendre tout le monde au sérieux. J'aime les menteurs et les conteurs, et les gens qui ont su transformer leur propre histoire en hilarantes créations artistiques. J'aime quand les gens refusent d'accepter le récit qui leur est imposé et parlent comme des dandys, alors que tout va au plus mal. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai été attirée par l'œuvre de Charles Dickens : les gamins des ruelles s'expriment comme des lords. J'adore l'esprit et l'humour. Quand j'étais petite, j'ai décidé que même si je grandissais dans un milieu pauvre, j'allais plus tard posséder le vocabulaire et les habiletés linguistiques des aristocrates des romans classiques anglo-saxons. Aujourd'hui, si j'arrive à divertir l'auditoire quand je monte sur scène, c'est grâce à ce que m'ont appris les rustres et les criminels des romans que j'ai lus.

J'ai les yeux bleus. Mon père et ma mère avaient des yeux bleus éclatants dont ils étaient très fiers. Mon père disait que ça faisait de nous des descendants des Vikings. Une fois, je lui ai répondu que c'était raciste d'être content de descendre des Vikings. Je considère aujourd'hui encore que j'avais raison, même si mon père m'a lancé une éponge à vaisselle à la tête. Mes yeux sont toujours pleins d'eau et je pleure beaucoup. Je crois bien que j'ai dû pleurer durant toute mon enfance. Voici quelques trucs que j'aime regarder avec mes yeux bleus et larmoyants.

Mon artiste préféré est Marcel Dzama. J'aime regarder ses dessins de filles guerrières qui défilent sur leurs pointes de ballerines, des carabines dans les mains, des masques sur le visage. J'ai toujours été fascinée par les images de filles portant des masques. Ça implique que la fille a changé d'identité. Elle porte ce signe subtil qui indique qu'elle ne joue plus le rôle de la jeune fille. À partir de maintenant, elle sera elle-même. Depuis toujours, les femmes n'ont

pas eu d'autre choix que celui de la tromperie. Les femmes ont écrit sous pseudonyme, ou elles ont insisté pour dire que l'auteur de leurs œuvres était anonyme. Elles n'ont aucune intention d'être sages et réservées, non, elles sont violentes, brillantes et provocantes. Voilà le genre de femme que j'ai toujours voulu être. C'est pour ça que mon écriture prend des risques et se veut transgressive. C'est là que se trouve notre moi véritable.

J'adore regarder les dessins d'enfants sophistiqués et tristes d'Edward Gorey. J'aime qu'on prenne les inquiétudes des enfants au sérieux. J'aime leur morbidité et leur étrange obsession de la mort. Il n'y a rien de plus beau dans ce monde qu'un enfant insociable qui aime lire et qui ouvre son carnet pour nous montrer ses croquis d'oisies macabres et moroses. Mon écriture est toujours un mélange d'innocence et de chaos, la rencontre de Dr Seuss et de Jean Genet. Je me sers des métaphores de l'enfance pour mettre en lumière des questions philosophiques intemporelles. Bien sûr, ça a aussi à voir avec mon expérience personnelle et mes souvenirs d'une enfance difficile. J'utilise le langage et l'imaginaire que j'avais à l'époque afin de m'y replonger, au lieu de filtrer le tout à travers une logique d'adulte. C'est ce qui me permet d'en saisir l'essence.

J'aime regarder les fleurs, mais dans les jardins botaniques, pas dans la nature. Je suis, fondamentalement, une créature urbaine. Toute ma vie, je me suis exagérément inquiétée de la triste condition des roses. Je me suis occupée des rosiers dans les petits jardins communautaires de mon quartier. Par la force des choses, j'ai fini par croire que je pouvais rendre les roses heureuses. Elles réapparaissent çà et là dans mes livres, comme un symbole de la magie un peu triste et de l'élégante mélancolie présente en chaque objet. Absolument tout, dans mes romans, de la moindre cuillère jusqu'au papier peint, est vivant et déborde de l'esprit de mon enfance.

Mes cheveux sont bouclés et naturellement indomptables. Mais ces dernières années, j'ai choisi de les porter très court. J'ai toujours aimé l'idée d'être androgyne.

Quand j'étais petite, je détestais que mon père me coupe les cheveux. Ça me met encore en furie rien que d'y penser. Mon père m'obligeait à garder un toupet bien propre, parce qu'il n'aimait pas que j'aie les cheveux devant les yeux. Tous les deux mois, je devais couper mon toupet et c'était chaque fois comme une injustice qui s'abattait sur moi.

Bon, ça peut sembler mineur comme exemple, et certains trouveront peut-être étrange que j'en tire ce genre de conclusion, mais je suis devenue, dans mon écriture et dans ma vie, incroyablement soucieuse des droits du corps de la femme, et suspicieuse des innombrables façons dont on cherche à lui retirer son autonomie. Être une femme, c'est se retrouver dans une lutte constante pour



ressembler à ce que l'on veut, pour coucher avec qui on veut, pour être prise au sérieux en tant que personne, pour défendre son droit à être aussi unique et autonome qu'on croyait l'être lorsque l'on était petite.

J'ai une grande gueule. Ce n'est pas une métaphore, elle est très large et mes dents sont grandes.

Je ne cuisine jamais. Si je me rends à l'épicerie, c'est qu'il est 22 h 30 et que je cherche la section des surgelés. Je vais être honnête avec vous, je n'ai même pas de casserole à la maison. Comment est-ce possible ? Je ne sais pas. Je mange avec des baguettes des mets pour emporter sur le coin de la rue, l'été avec mon chien. Et c'est le genre de truc qui me rend extatique, parfaitement heureuse d'être en vie. Je regarde Moppet, qui est généralement en train d'engloutir des déchets, et je lui dis : « Moppet, on a réussi notre vie. »

Mon plat favori : les moules-frites. Mon père était trop radin pour engager une gardienne quand j'étais petite. Un ami à lui travaillait dans un cinéma de répertoire, alors quand il avait un rendez-vous important (du genre essayer le nouveau bolide de son ami), il me laissait là-bas et je passais la journée à regarder des films. À sept ans, j'avais une connaissance surnaturelle des films de la Nouvelle Vague. Une fois, c'était *Zazie dans le métro* de Louis Malle, qui était projeté. Dans une scène, on voyait Zazie manger des frites et des moules. Ça m'a intriguée. Je l'ai ajouté à ma liste de choses à faire

quand je serais grande. Je crois bien que j'étais une adulte quand j'ai finalement essayé les moules-frites. Il y a deux choses dans la vie qui me font frissonner de plaisir. Le fait d'être une adulte et de pouvoir faire ce que je veux, et le fait d'être une écrivaine et de pouvoir faire ce que je veux.

Devenir écrivaine est plus facile quand on est fait pour ce genre de vie, je crois. Je dis toujours à mes étudiants que s'ils n'aiment pas être seuls, la profession d'écrivain les rendra misérables. Et pourtant, je me pose parfois la question : Qu'est-ce qui est venu en premier, l'amour de la solitude ou l'écriture ? Il y a quelque chose d'incroyablement séduisant dans l'acte d'écrire, une chose à laquelle je ne peux pas résister. J'adore me retrouver dans un monde fictif à l'intérieur de ma tête pour y dénicher quelques vérités et y trouver quelques mérites. J'aime pourfendre les injustices et découvrir la magie partout. J'ai commencé à écrire très jeune, mais c'est avec l'âge que c'est devenu une véritable dépendance. Je consacrais toujours plus de mon temps libre à l'écriture, jusqu'à ce que je sois complètement submergée. Maintenant, ce sont les mondes fictifs que j'explore qui me semblent les plus réels, alors que le monde extérieur m'apparaît intangible et insignifiant.

Je suis grande et mince. Ça m'a souvent aidée à trouver plus facilement des vêtements en ligne.

Et c'est tout ce que j'ai à dire à ce sujet. ♦

Heather O'Neill | Portrait

Ma mère, Heather O'Neill

Arizona O'Neill

Traduction | Daniel Grenier

Ma mère est la personne la plus forte que je connaisse. Elle m'a élevée seule et a quand même réussi à écrire, contre vents et marées, jusqu'à atteindre son rêve de devenir écrivaine. Elle a travaillé dix ans sur son premier roman, alors j'ai passé mon enfance au complet dans l'univers de *Lullabies for Little Criminals*. J'avais douze ans quand le livre a enfin été publié. Je suis l'unique personne qui peut prétendre avoir vraiment été témoin du processus d'écriture de ma mère, et laissez-moi vous dire qu'il est incroyable. À une certaine époque, elle écrivait tout le temps, dès qu'elle avait une minute, car elle voulait composer un chef-d'œuvre. Elle traînait un carnet de notes partout où on allait. Même dans l'autobus, le matin, quand elle me conduisait à l'école, elle écrivait dans son carnet. Je ne sais pas trop

comment elle a fait pour conserver le feu sacré de l'écriture. On a souvent déménagé quand j'étais jeune. On quittait Montréal et on s'installait dans des villes comme Chicago ou New York. On quittait la maison pour aller là où on voudrait bien de nous. On sous-louait les appartements d'amis pendant leurs vacances, on y restait le plus longtemps possible. Souvent, on ne prenait même pas la peine de défaire les valises, histoire de pouvoir repartir plus facilement. Je n'avais donc pas beaucoup de jouets avec lesquels me distraire. Ma mère n'a pas eu le choix d'être imaginative pour m'occuper. Elle m'encourageait à lire et à dessiner. Je suis maintenant dans la vingtaine et je suis reconnaissante de la manière dont ma mère m'a élevée. Elle qui a fait de moi une personne créative.



À Chicago, il y avait un café, The Earwax Café, où on passait des heures et des heures pendant que ma mère écrivait. J'avais peut-être six ans à l'époque. Elle apportait de grandes feuilles de papier et des crayons et me disait de dessiner d'immenses poissons multicolores. C'était une tâche importante qu'elle me confiait, parce qu'elle allait ensuite les découper et les utiliser pour décorer notre appartement. Elle était si convaincante, je croyais que c'était mon destin. Je restais donc assise là en silence, à dessiner des poissons pendant des heures, parce que je voulais que ma mère les trouve assez jolis pour les accrocher aux murs à la vue de tous. Les poissons sont encore dans son appartement, fixés aux murs avec du papier collant. Elle avait toujours un nouveau projet artistique à me proposer. Ma mère croit que le fait d'être en vie est d'abord et avant tout un acte créatif et qu'on doit rendre à chaque instant le quotidien magique. C'était ce qu'elle essayait de faire.

On se rendait à la bibliothèque et on s'installait aux petites tables dans la section des enfants. Pendant que je lisais, elle écrivait. Quand j'en avais assez de mes bandes dessinées, elle sortait un livre de son sac et me faisait la lecture jusqu'à ce que j'ai envie de retourner dans mon propre monde. Souvent, il s'agissait du livre qu'elle était en train de lire à ce moment-là. J'ai des souvenirs très précis de ma mère en train de réciter des pages de *L'alchimiste* de Paulo Coelho, du *Monde de Sophie* de Jostein Gaarder. Je me rappelle aussi que je les adorais vraiment, ces livres ! On ne fait pas assez confiance aux enfants : ils comprennent bien mieux qu'on pense. Je ne m'ennuyais jamais quand elle me lisait ces livres pour les adultes, parce que les intrigues me fascinaient. L'image peut sembler incongrue : une mère lisant des textes d'inspiration philosophique à sa fille ; mais ça marchait vraiment. Une fois que ma tête était pleine de questions compliquées et de réflexions universelles, ma mère pouvait se remettre au travail. Il n'y a aucune distinction, pour ma mère, entre ce qu'un adulte et un enfant peuvent et doivent apprécier. C'est peut-être la raison pour laquelle les enfants dans ses livres sont si brillants et tragiques, si sophistiqués quand ils expriment leurs opinions sur divers sujets, aussi complexes soient-ils.

Mon amour de la bande dessinée n'a jamais cessé de se développer. Je ne lisais pratiquement que ça. Aujourd'hui, je travaille dans une librairie jeunesse et j'entends souvent les parents s'inquiéter du fait que leurs enfants lisent trop de bandes dessinées et pas assez de « vrais livres ». Ma mère n'a jamais exprimé ce genre d'inquiétude et ne m'a jamais forcée à changer mes habitudes de lectures. Elle était plutôt du genre à encourager ma passion. Quand j'avais onze ans et qu'on vivait à New York, elle me laissait souvent au magasin Forbidden Planet, une grande librairie spécialisée en bande dessinée située sur Broadway, juste à côté de Strand Book Store. Elle partait s'asseoir quelque part pour écrire et revenait me chercher plus tard. Elle me promettait chaque fois qu'elle m'achèterait une bande dessinée. Ça pouvait m'occuper des heures d'avoir à choisir. Je n'en rapporterai qu'une seule à la maison, je n'avais pas droit à l'erreur. À l'étage, le plafond était bas et tout craquelé. C'est là que les mangas étaient gardés, comme cachés, réservés à mon unique usage. Je passais des heures dans cet espace réduit, à lire des bandes dessinées japonaises beaucoup trop explicites pour mon âge. Les employés me connaissaient et avaient l'habitude de me recommander des livres. Les mangas qui sont encore mes préférés aujourd'hui m'ont été conseillés par ces personnes. Ça a probablement contribué au fait que je suis devenue libraire et que j'exerce ce métier depuis maintenant sept ans. Ma mère dit souvent qu'elle n'arrivera jamais à comprendre d'où me vient cet amour des mangas, elle qui n'est même pas capable d'en lire un

jusqu'au bout. Mais elle m'a laissée nourrir mes propres intérêts au lieu de m'imposer les siens et de m'obliger à aimer les mêmes choses qu'elle. Je lui en suis reconnaissante. Elle ne pense pas non plus qu'on doive encourager quiconque à devenir écrivain. C'est une malédiction, ou un sort, ça dépend, on n'a pas le choix de vivre avec. C'est quelque chose qu'on a en nous, qui dépasse notre libre arbitre et qui nous suivra pour le reste de nos jours. C'est comme si, un jour, quand elle était toute petite, ma mère avait enfilé une paire de souliers rouges, comme la jeune fille du conte, et qu'elle n'aurait plus jamais été en mesure de cesser de danser.

Ça nous arrivait aussi d'aller nous étendre sur l'herbe dans le grand parc tout près de notre appartement, à Chicago. Pendant que ma mère écrivait, comme je m'ennuyais, je parlais faire un tour. Le parc était toujours plein de grandes familles en train de pique-niquer autour de leurs barbecues. Parfois, je m'approchais et je flânais jusqu'à ce que quelqu'un m'offre un morceau de grillade. Un nuage de fumée recouvrait constamment le parc, à cause de tous ces barbecues. Une fois, je suis tombée sur un vieil homme assis près du bassin, qui tenait une canne à pêche artisanale. Un simple bâton auquel il avait attaché du fil de pêche et un hameçon. Je lui ai demandé s'il avait attrapé quelque chose et il m'a répondu qu'il avait pêché une tortue, mais qu'il l'avait rejetée à l'eau. Il m'a proposé d'essayer. Je me suis donc assise à ses côtés, silencieuse, et j'ai laissé tomber le fil dans le bassin. Ma mère a fini par venir me chercher. Je n'ai jamais plus pêché depuis. Comme ma mère avait coutume d'écrire dans les lieux publics, souvent achalandés, ces gens qu'on croisait dans la ville réapparaissaient ensuite dans ses livres. Et quand je lis les romans de ma mère, je me dis, oh, je les ai déjà vus, ceux-là.

Il m'arrive souvent de rencontrer des personnes qui me disent que *Lullabies for Little Criminals* a changé leur vie. Mais aucune ne le pense plus que moi. Avant la publication du livre, on vivait dans un petit appartement près du chemin de fer avec mon grand-père. On disait toujours qu'on aurait bientôt notre propre maison, loin de ceux qu'on connaissait. Comme ça, personne ne pourrait nous dire quoi faire ni comment vivre nos vies. Avec ma mère, on passait des heures à déambuler dans les rues du Plateau et du Mile-End, à montrer les maisons magnifiques où on aurait aimé vivre. Quand son roman est paru, notre existence a changé du tout au tout. On a finalement pu avoir cette vie dont on avait rêvé. Tout ça grâce au travail acharné de ma mère, à sa résilience. Malgré tout, malgré ce bébé qu'elle avait eu à vingt ans alors qu'elle était seule au monde, malgré le fait que personne ne croyait en elle, elle venait de publier son premier roman.

Aujourd'hui, ma mère est ma principale source d'inspiration. Elle passe encore chaque petite minute à écrire et à lire. Personne ne me croit quand j'explique à quel point elle travaille fort, à quel point elle n'a pas de temps à perdre. Elle habite notre monde, mais la plupart du temps, elle vit dans sa tête avec ses personnages. C'est toujours difficile de garder son attention longtemps, avant qu'elle ne se remette à écrire. Voilà ce qui fait d'elle une grande écrivaine : elle vit et respire la littérature. Ça fait partie d'elle. Quand je me remémore ces années passées dans des cafés, des bibliothèques, des parcs, n'importe où, je pense au fait que ma mère avait l'âge que j'ai aujourd'hui. Chaque jour, elle ouvrait son cœur sur la page, une gamine de six ans à ses côtés. Je n'arrive pas à comprendre comment elle a fait. ♦

Arizona O'Neill est une cinéaste et une grande lectrice. Elle travaille à la librairie Drawn & Quarterly dans le Mile-End, à Montréal.

Ted Hugues n'en vaut pas la peine

Traduction | Annabelle Moreau

Est-ce que le roman est mort ?

Non. J'adore annoncer la disparition des choses, mais la seule dont je n'ai jamais prononcé la mort est le roman.

La qualité que je préfère chez mon éditeur ?

J'aime lorsque mes éditeurs sont réactifs et lisent mes manuscrits rapidement.

Le pire défaut de mon éditeur ?

Je déteste quand mes éditeurs lisent mes manuscrits lentement.

Ai-je une béquille littéraire ? Si oui, laquelle ? Expliquez.

Non, aucune.

Le roman que j'ai honte d'avoir lu ?

Women par Bukowski.

Le roman que j'ai honte de ne pas avoir lu ?

Middlemarch par George Eliot.

Le pays dont je préfère la littérature ?

L'Angleterre.

Le livre qui fait partie intégrante de l'écrivaine que je suis devenue ?

Waiting for Godot.

Si je n'écrivais pas, je...

Je serais thérapeute à Los Angeles et me spécialiserais dans le travail avec les acteurs. Je les convainrais de ne pas quitter leur émissions télévisées.

Mon personnage fictif préféré ?

Isobel Archer.

Comment je veux mourir ?

Lors d'un duel. D'une balle derrière la tête.

Ma drogue favorite ?

J'ai fumé un joint une fois à Amsterdam qui était parfait.

J'ai peur de...

L'échec.

Votre pire et votre meilleur souvenir d'écriture ?

Le meilleur :

Le matin où, assise dans une librairie du centre-ville de Toronto au lendemain de ma victoire à Canada Reads, je regardais les gens venir se procurer mon livre.

Le pire :

Dénoncer du harcèlement et ne pas être prise au sérieux.

Est-ce que je lis les critiques de mes livres ?

Pourquoi ?

Oui, par curiosité.

Y a-t-il une autre manière d'écrire que sous la contrainte ?

Non. Si je ne respecte pas les échéances que je me suis moi-même fixées, je deviens folle.

Je voudrais prendre un verre avec quel écrivain, mort ou vif ? Pour lui dire quoi ?

Avec Sylvia Plath. Je lui dirais que Ted Hughes n'en vaut pas la peine.

L'écrivain dont je suis jalouse...

George Simenon.

Que lira-t-on sur votre épitaphe ?

Écrivaine. ♦



Photo: Sandra Lachance



Photo: Sandra Lachance

Dans la bibliothèque de **Heather O'Neill**

La vie rêvée d'une lectrice

Jérémy Laniel

On retrouve des livres un peu partout dans l'appartement du Mile-End de Heather O'Neill. Outre dans les bibliothèques, des piles d'ouvrages sont déposées çà et là, espérant en secret que ce sera bientôt leur tour ou, qui sait, une relecture prochaine. Plusieurs de ces bibliothèques sont à pleine capacité, les rangées doublées et juste au moment où l'on croyait que plus rien ne pouvait s'y ajouter,

un petit roman s'y glisse, qui prie discrètement pour que la tablette ne cède pas en pleine nuit.

C'est accompagnée de ses deux chiens, Muppet et Hamlet, qu'O'Neill m'accueille chez elle. Pour celle qui lit entre quatre et cinq romans par jour – et toujours d'un trait, souligne-t-elle, dès que l'ouvrage

compte en deçà de quatre cents pages –, tout a commencé lorsqu'elle est tombée raide amoureuse d'une petite rouquine de l'Île-du-Prince-Édouard :

J'aimais beaucoup Anne... la maison aux pignons verts lorsque j'étais jeune. J'en avais lu un extrait à l'école dans une collection de contes et je l'ai demandé comme cadeau de Noël. Je suis tombée en amour avec Anne et je crois que c'est la première fois que je tombais en amour avec un personnage de fiction ! Mon père m'a ensuite acheté l'intégrale, mais j'ai été un peu déçue à la fin, elle est tellement indépendante au départ, et finalement elle se ramasse avec un mari et onze enfants, ça m'a un peu choquée !

Les grandes espérances

Si les livres de Lucy Maud Montgomery ont amené O'Neill à la littérature, c'est aussi une lecture de jeunesse qui l'a créée comme autrice. Lorsqu'elle a parlé de son amour pour l'écrivain britannique Charles Dickens, les liens de parenté entre les deux œuvres sont devenus clairs et sans équivoque.

Pour mon père, la lecture était très importante et même si lui n'avait pas ma facilité, il voulait assurément m'y encourager. Dans sa tête, si tu voulais être un intellectuel, tu te devais de lire les livres de Charles Dickens. Un jour il est revenu d'une vente de garage avec les Collected Works qu'il m'a donnés, me promettant qu'à chaque roman de Dickens que je finirais, il me donnerait deux dollars !

Pour O'Neill, il est certain que l'auteur d'*Oliver Twist* – d'ailleurs son livre préféré – a eu un impact majeur sur l'écrivaine qu'elle est devenue. « Ces lectures ont eu beaucoup d'influence sur ma façon de créer des personnages. La façon dont ces derniers, malgré qu'ils proviennent de milieux pauvres, possèdent autant de dignité, de charme ; ça m'accompagne encore. » Quiconque a lu les romans d'O'Neill reconnaît ici la majorité de ses protagonistes : à la fois clochards célestes et intellectuels de rue, ils sont tous, dans une certaine mesure, dickensiens. « Les personnages de la rue chez Dickens sont tellement intelligents, pleins d'humour. On aime se faire dire dans les romans que peu importe d'où l'on vient, on peut devenir ce que l'on veut, et il y a ça dans son œuvre. »

Elle raconte qu'elle passait ses samedis entiers à la bibliothèque, son père la laissait devant la porte à l'ouverture et revenait la chercher à la fermeture, alors que la petite Heather avait pris bien soin de remplir sa besace de livres pour la semaine à venir. Elle croit que c'est peut-être durant l'une de ces journées qu'elle est tombée sur les pièces de théâtre de Harold Pinter et de Samuel Beckett, dont on retrouve presque l'œuvre intégrale sur l'une des étagères près du lit. « Je ne sais pas comment je suis tombée là-dessus, mais à cette époque j'aimais beaucoup lire les pièces de Beckett et Pinter. Je dis toujours que lorsque je lisais Beckett jeune, il y avait plus de sens et c'était plus facile à lire que maintenant ! Je crois que je me perdais avec plus de facilité, j'oubliais la logique et je me laissais porter par le texte. » On n'a dès lors plus vraiment besoin de se demander d'où provient l'aisance d'O'Neill à écrire de si bons dialogues.

Ses lectures de jeunesse ont forgé l'écrivaine montréalaise que l'on connaît. Ce sont elles qui lui ont accordé certaines permissions. « *Bonheur d'occasion* m'a beaucoup marquée quand j'étais jeune. J'étais fascinée qu'un roman puisse prendre place dans Saint-Henri, un quartier pauvre dont personne ne parlait. D'avoir un roman plein

de beauté qui s'y déroule, ça a été une révélation. » L'un des plus grands écrivains québécois a aussi influencé l'autrice :

Même chose avec Michel Tremblay, j'ai réalisé alors que les personnes autour de moi pouvaient être des personnages de fiction. Tout d'un coup, je pouvais être une écrivaine en parlant de Montréal. C'était tout le contraire avec les œuvres de Mordecai Richler et Leonard Cohen, les personnages féminins n'étaient qu'utilitaires et je ne m'y retrouvais pas.

Donner à lire

La collection de Heather O'Neill est aussi bigarrée qu'étonnante. Quelques polars qu'elle dit acheter pour la promesse d'être complètement accrochée à la lecture, avant qu'ils ne lui tombent des mains, très souvent à cause de la médiocrité de la langue. En ouvrant la réécriture policière de *Macbeth* par l'écrivain norvégien Jo Nesbø, l'autrice souligne en s'esclaffant que le signet est toujours à la page cinq !

Les écritures du réel prennent également une place considérable : Karl Ove Knausgaard, Sheila Heti, Olivia Laing, Alexander Chee. On peut s'en étonner tellement ces œuvres sont éloignées des projets romanesques de O'Neill. Elle explique qu'elle élague souvent ses bibliothèques – peur des punaises de lit, quand tu nous tiens ! –, leur contenu reflète donc plutôt les ouvrages qu'elle s'est procurés dans les dernières années et Dieu sait que ces romans de l'intime ont eu la cote dernièrement.

Elle ajoute que cet élagage se fait aussi naturellement, parce qu'on sait tous que lorsqu'on prête un livre, étrangement, il ne revient jamais ! Celui qu'elle a le plus offert est *Le grand cahier* de l'écrivaine Agota Kristof :

Je trouve que les gens qui vont aimer ce livre-là sont aussi les gens que je porte près de mon cœur. Il y a une sorte de magie odieuse dans le livre, et si quelqu'un est capable de voir la beauté contenue dans la perversion et l'immoralité, alors je sais que c'est un vrai ami.

Quand on fouine d'une tablette à l'autre, il y a bien sûr ce qu'on y trouve, mais aussi tout ce qu'on n'y trouve pas. « Ma fille dit toujours que lorsque le monde va apprendre que je n'ai jamais fini *Middlemarch* de George Eliot, ma carrière va être finie. C'est sûrement parce que je sais déjà, avant même d'aller plus loin, que c'est l'histoire d'une femme avec un esprit libre et d'un homme qui va le détruire. Je ne peux plus supporter un autre livre là-dessus. » Mais O'Neill, avide lectrice, est surtout décomplexée :

*Je me rappelle quand j'étais en train de lire *Mange, prie, aime*, tout le monde me disait que je devrais cacher ce livre ! J'ai pourtant bien aimé ! J'ai compris pourquoi tout le monde l'avait lu : c'est simplement une histoire de divorce, mais ça fait du bien de savoir que quelqu'un d'autre se sent comme toi quand tu as le cœur brisé.*

Et la conversation dure encore un peu, d'un livre à l'autre, entre notre amour commun des romans de Rachel Cusk à sa fascination pour la révélation finale – à son avis la meilleure en fiction – de *Fingersmith (Du bout des doigts)* de Sarah Waters, en passant par les magnifiques nouvelles récemment redécouvertes de Lucia Berlin et l'importance de l'œuvre de Mavis Gallant. L'écrivaine aurait pu continuer longuement, car elle est d'abord une lectrice, une vraie. ♦

Incandescent de beauté

Marie-Michèle Giguère

La beauté véritable n'émane pas des choses parfaites et lisses. C'est ce que je retiens de la lecture des trois livres d'Heather O'Neill magnifiquement traduits chez Alto par Dominique Fortier.

Parfois, la rumeur positive autour d'une œuvre est si forte et persistante qu'on court la chance d'être déçu en s'y plongeant finalement. Rien de tel ne s'est produit lorsque j'ai finalement attaqué les épais ouvrages aux titres burlesques de la francophile écrivaine : *La vie rêvée des grille-pain*, *Mademoiselle Samedi soir* et *Hôtel Lonely Hearts*.

J'ai découvert chez Heather O'Neill un talent fou pour inventer des histoires pleines de poésie ; des personnages tout croches auxquels on s'attache éperdument ; des aventures farfelues, tristes et funambulesques. Surtout, une sensibilité pour sonder la nature humaine, et une acuité hors du commun pour nommer ce dont nous sommes tous faits. Et c'est de l'entrelacement de ces deux dons que sont faits les livres de l'autrice anglo-montréalaise.

Fresques maximalistes

Heather O'Neill met en scène des destins extraordinaires dans des contes tristes mais incandescents de beauté. Pour étoffer ses odyssées plus grandes que nature, elle n'est jamais avare de détails. Son écriture est généreuse en descriptions comme en dialogues, elle donne tout à voir : la saleté d'un appartement, la candeur d'une discussion, les fantasmes les plus enfouis.

Est-ce que la propension de l'autrice pour les grandes fresques et les histoires au long souffle s'explique par une affection pour la littérature russe, évoquée ici et là dans son œuvre ? On y fait référence à quelques reprises dans le recueil de nouvelles *La vie rêvée des grille-pain*. Rose dans *Hôtel Lonely Hearts* comme Nouschka dans *Mademoiselle Samedi soir* mentionnent toutes deux plusieurs fois les grands romans russes : « Ça me plaisait bien qu'il soit russe. À l'époque, mon livre préféré était *Crime et châtimement*. » (*Mademoiselle Samedi soir*) ; « L'ours se redressa sur des oreillers et se mit à lire un exemplaire d'*Anna Karénine* tandis que le Tzigane claquait la porte. » (*La vie rêvée des grille-pain*) ; « C'était une esquisse de roman russe – sauf que l'auteur n'avait pas encore imaginé la tragédie qui allait s'abattre sur l'héroïne. » (*Mademoiselle Samedi soir*).

Mademoiselle Samedi soir, dont la traduction française – et quelle traduction, soulignons-le – vient de paraître chez Alto, a été publié en anglais en 2014. Le roman précède donc le fabuleux *Hôtel Lonely Hearts* que *Lettres québécoises* (169), sous la plume de Thomas Dupont-Buist, qualifiait de « beau comme un conte cruel ».

On découvre dans *Mademoiselle Samedi soir* beaucoup des éléments qui étaient aussi des pierres angulaires de la trame narrative d'*Hôtel Lonely Hearts* : une mère qui abandonne son ou ses enfants, les abus de toutes sortes, l'enfance écorchée, des jeunes qui commettent des petits crimes pour vivre, un béguin de jeunesse qui persiste à l'âge adulte.

Le roman raconte avec justesse le Montréal francophone et prolétaire de la fin du xx^e siècle. C'est le récit à la première personne de Nouschka Tremblay, fille d'Étienne Tremblay, célèbre poète et chanteur nationaliste, et d'une adolescente rencontrée lors d'une fête dans un petit village des Laurentides. La fille-mère a abandonné ses jumeaux – Nouschka et son frère Nicolas – aux soins de leur grand-père, auprès de qui ils grandiront, dans un appartement du boulevard Saint-Laurent. Les rares moments partagés des jumeaux avec leur père se retrouvent souvent dans l'œil du public, leur géniteur n'hésitant pas à se servir de ses enfants pour gonfler son capital de sympathie.

Le cœur de l'histoire se situe autour du second référendum, en 1995, alors que les jumeaux s'apprêtent à célébrer leur vingtième anniversaire. Nouschka est amoureuse du « plus beau criminel de Montréal », un « patineur artistique has-been et schizophrène ». Après avoir passé vingt ans de sa vie en fusion avec son frère, elle se retrouve mariée à un homme aussi beau que triste :

L'amour, c'est comme une petite chambre où un enfant nous amène pour nous montrer ses trésors. D'abord, il nous montre les jouets neufs, qui sont colorés et brillants et du dernier cri. Mais ensuite, il nous montre tous les trucs qui se sont retrouvés au fond du coffre. Il y a des poupées avec des yeux qui branlent, des cheveux qui se détachent de leur crâne et de la saleté derrière les oreilles. Elles ont eu les bouts des doigts arrachés par des chiens et on leur a dessiné dessus avec un stylo. Il y a tellement longtemps qu'on les a serrées ou qu'on leur a dit qu'elles étaient mignonnes. Elles gisent au fond du coffre à jouets, cachées, honteuses. Ou bien on est dégoûté par elles, ou bien on est tellement rempli d'amour pour elles que ça manque de nous briser le cœur.

Ces réflexions du point de vue de Nouschka, d'une grande beauté, jamais clichés, inondent le roman de lumière. Elles sont aussi présentes dans *Hôtel Lonely Hearts*, encore plus ambitieux avec son narrateur omniscient.

Campé durant les Années folles, ce dernier roman est le récit de deux orphelins qui n'étaient destinés à rien, et qui ont connu, au milieu de mille épreuves, une vie parsemée de quelques moments de grâce : l'enthousiasme des foules lorsqu'ils présentaient, enfants, leur duo piano et danse dans les résidences cossues de la ville, ou leurs retrouvailles grandioses des années plus tard. Le milieu des cabarets, des spectacles de variétés de l'époque glorieuse du crime organisé et du Red Light sied comme un gant au monde de Heather O'Neill. La sensibilité littéraire aiguisée dans les œuvres précédentes atteint ici des sommets.

Enfant un jour, enfant toujours

Les univers littéraires de Heather O'Neil sont des odes à l'enfance. D'abord, par leur imaginaire fantaisiste : des lions qui traversent le pont Jacques-Cartier (*Mademoiselle Samedi soir*), les meilleurs clowns de Montréal réunis dans un spectacle (*Hôtel Lonely Hearts*) ou un ours en veston (*La vie rêvée des grille-pain*). Ensuite, parce que la matière première de ses histoires, ce sont des enfants abandonnés, partis dans la vie avec deux prises, qui connaissent des destins durs mais réjouissants, et aspirent toujours à mieux. Un jour, malgré tout, ils briseront peut-être le cycle des abus et des carences et deviendront des parents aimants. C'est l'enfance comme espoir :

Ceux qui ont vécu une enfance difficile sont toujours fébriles quand ils attendent un enfant. Ils font l'erreur de croire que simplement parce qu'ils savent ce qu'est une enfance horrible, ils sauront reconnaître le contraire. (Mademoiselle Samedi soir)

Heather O'Neill, c'est aussi Montréal sous toutes ses coutures. Montréal durant la récession du début des années 1990 ou lors de la Grande Dépression des années 1930. C'est le boulevard Saint-Laurent, la Petite-Italie, les maisons de chambres crades et les petits restos ouverts 24 heures dans *Mademoiselle Samedi soir* ; le Red Light, l'hôpital de la Miséricorde et les grosses cabanes de Westmount dans *Hôtel Lonely Hearts*. La petite Bourgogne, le Centre-Sud et l'est de la ville dans *La vie rêvée des grille-pain*. Montréal comme un personnage ; Montréal comme le théâtre de toutes les possibilités ou, comme l'explique Nicolas à sa sœur Nouschka dans *Mademoiselle Samedi soir*, une force irréaliste : « Mais tu sais ce que c'est pour moi de quitter l'île. Une fois que j'ai traversé le pont, je perds tous mes pouvoirs magiques. »

Les mœurs sexuelles de tous, même du clergé

Heather O'Neill met abondamment en scène la sexualité, de la masturbation interdite à l'orphelinat aux explorations libertines. Le mot *pervers* et ses déclinaisons reviennent plus souvent qu'à leur tour. Peut-être que cette pensée de Rose, dans *Hôtel Lonely Hearts*, résume le mieux la place des plaisirs charnels dans cette œuvre : « Chaque homme croyait qu'il était plus libidineux que les autres. Si nous savions tous que nous, la plupart du temps, nous sommes tous des pervers, nous serions beaucoup plus heureux. » Mais il y a un je-ne-sais-quoi de gai, la plupart du temps, dans les frasques sexuelles des protagonistes, l'espoir de quelque chose :

Une aventure d'un soir, ça donne l'impression qu'on vient juste d'être inventé. [...] Dans les relations de plus longue durée, on finit par être obligé d'inventer toutes sortes de fantasmes compliqués pour être excité par l'autre. Mais à ce moment-là, cette première nuit, on suffit (Mademoiselle Samedi soir).

Cela dit, l'autrice aborde à maintes occasions ceux qui, par leurs désirs, engendrent le mal : la coercition, les agressions et le viol font aussi partie des trajectoires meurtries qu'elle met en scène. Les gens en position de pouvoir abusent souvent : une religieuse agresse un jeune adolescent, l'entraîneur de patinage artistique fait de son athlète prodige sa victime, le mafieux fait de la nounou sa maîtresse.

Berçer de mots les enfants malmenés

La fluidité avec laquelle l'autrice fait naître des univers riches et nomme en quelques phrases les sentiments les plus complexes de la nature humaine – tout en inscrivant physiquement ses récits dans la géographie montréalaise – fait de Heather O'Neill une voix incontournable de la littérature québécoise contemporaine.

Elle atteint une sorte d'idéal littéraire : raconter quelque chose de fondamentalement singulier, unique, créer des histoires un peu excentriques, tout en dévoilant notre nature profonde. Et puisqu'elle dépeint de nombreux personnages aux parcours rocaillieux qui trouvent autant de consolation dans les bouquins qu'ils glanent un peu partout, on se demande si, en quelque sorte, ce n'est pas aussi ce dont elle témoigne : le doux réconfort des livres et des histoires fantasques au cœur écorché de ceux qui ont connu une enfance carencée. Cette histoire qu'elle semble avoir envie de nous raconter dans tous les sens et dans de vastes déclinaisons, elle le fait si bien qu'on la lira encore et encore. ♦

Marie-Michèle Giguère est réalisatrice et chercheuse à la radio et critique littéraire depuis une dizaine d'années. Toutes les manières de raconter des histoires l'intéressent.

La vie rêvée des grille-pain

Traduit de l'anglais (Québec)
par Dominique Fortier
Québec, Alto,
2017, 400 p., 27,95 \$



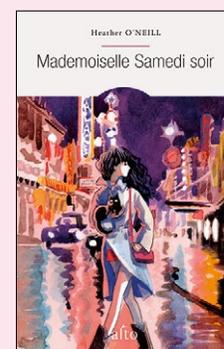
Hôtel Lonely Hearts

Traduit de l'anglais (Québec)
par Dominique Fortier
Québec, Alto,
2018, 544 p., 29,95 \$



Mademoiselle Samedi soir

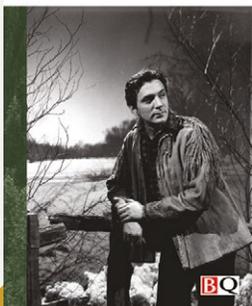
Traduit de l'anglais (Québec)
par Dominique Fortier
Québec, Alto,
2019, 488 p., 29,95 \$



- NOUVEAUTÉS -

Guèvremont *chez BQ*

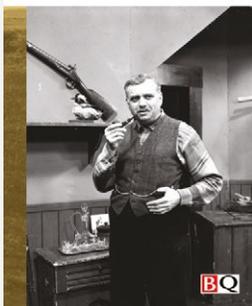
Germaine Guèvremont
Le Survenant



Germaine Guèvremont
Marie-Didace



Germaine Guèvremont
En pleine terre



BQ

BIBLIOTHÈQUE
QUÉBÉCOISE

livres-bq.com



CARTOGRAPHIES III : TRANSLATIONS

LA MECHE

Six expériences de déracinement territorial

fiction + récits

PATRICE LESSARD
MARYSE ANDRAOS
ÉRIC MATHIEU
MÉLIKAH ABDELMOUMEN
DANIEL CANTY
VÉRONIQUE BÉLAND

Maintenant en librairie

Écrire en anglais au Québec

Coordination | Annabelle Moreau et Dimitri Nasrallah

Dimitri Nasrallah
Heather O'Neill
Julia Caron
Myriam Daguzan Bernier
Rachel McCrum
Samuel Mercier
Ralph Elawani
Arizona O'Neill
Richard King
Yvon Paré
Virginie Mont-Reynaud
Martin Morin

La littérature anglo-québécoise en évolution

Dimitri Nasrallah

Traduction | Daniel Grenier

En 2001, j'ai déménagé au Québec, pour des raisons similaires à celles de bien des jeunes écrivains qui se sont installés ici au fil des décennies. Je m'étais inscrit au programme de création littéraire de l'Université Concordia. La lettre d'acceptation m'était apparue comme un billet d'entrée dans l'âge adulte. Montréal était une page blanche sur laquelle je projetais ce que j'allais devenir, à la fois comme jeune écrivain et comme jeune homme. Montréal, pour moi, c'était la ville de Leonard Cohen, de Mavis Gallant, de Mordecai Richler, d'Anne Carson et de Gail Scott ; la ville des enjeux linguistiques et de la diversité effervescente, une ville d'immigrants et d'étudiants, d'artistes et de musiciens.

Dix-huit ans ont passé depuis, dix-huit ans qui constituent en eux-mêmes une sorte d'existence complète. Sous plusieurs aspects, que j'aurais eu peine à imaginer à l'époque, Montréal est devenu l'épicentre de mes activités professionnelles et de ma vie personnelle. Si ce n'était de l'influence de cette ville (et, par extension, de cette province) sur ma personnalité, penserais-je de la même manière ? Croirais-je les mêmes choses ? Aurais-je écrit les mêmes livres ? Qui sait si je serais même devenu écrivain ?

Montréal est une ville qui regorge d'occasions à saisir et d'obstacles à franchir, où il est préférable d'avoir plus d'une corde à son arc. Jamais je n'ai eu d'emploi à temps plein pour une durée de plus de dix mois, et j'ai fini par me sentir à l'aise dans l'espèce d'insécurité liée à la vie de pigiste qui butine d'un contrat à l'autre. Pour me faire écrivain, ici, j'ai dû jouer bien d'autres rôles : étudiant de deuxième cycle, agent de télémarketing, stagiaire, agent publicitaire dans le milieu de la musique, professeur d'anglais en entreprise, sous-titreur pour le cinéma et la télé, chercheur et organisateur de projets culturels, employé de festivals musicaux, journaliste, critique, juré, professeur de littérature, animateur de télé, DJ, éditeur et traducteur.

Pour un anglophone, Montréal n'est pas une ville où on s'installe facilement et confortablement dans la stabilité d'un emploi. Ça faisait partie de l'attrait dès le départ : ne te repose pas sur tes lauriers, reste concentré sur les buts que tu t'es fixés. Montréal, c'est un peu ça, à long terme : un paysage attrayant qui embrase notre enthousiasme de jeunesse, qui produit des résultats flamboyants chez certains, mais qui peut aussi finir par briser les reins de bien d'autres.

Durant les années qui ont suivi l'obtention de mon diplôme, j'ai vu plusieurs de mes confrères et consœurs se décourager et quitter la ville. Ils et elles devenaient toujours plus angoissés face à la précarité ambiante et choisissaient de tenter leur chance ailleurs. Montréal a toujours testé la patience et l'endurance de ses écrivains de langue anglaise, même ceux qui y sont nés. Les difficultés rencontrées ici, notamment la séparation d'avec le reste du Canada et les défis de travailler en anglais alors que le français est protégé par la loi, pèsent parfois lourd dans la balance quand la tentation de

partir est grande. Mais ce repli peut aussi être vu comme une remise en question existentielle de la ténacité de ses propres rêves.

Double exil

À mon arrivée en 2001, l'écriture à Montréal était dominée par une génération de poètes à l'esprit indépendant qui se voyaient en « double exil ». Il faut dire qu'après trente ans d'intenses débats sur la souveraineté et après deux référendums, les Canadiens jetaient un regard suspicieux sur tout ce qui venait du Québec, incluant les livres anglophones. La loi 101, adoptée en 1977, avait complètement changé le paysage éditorial anglophone de Montréal, freinant son expansion et sa reconnaissance à l'extérieur de la ville. Comme l'écrit David Solway dans *Books in Canada*, ces poètes étaient :

doublement coupés d'un lectorat, sinon avide, du moins disponible, puisqu'ils ne constituent qu'une infime minorité insularisée au milieu d'un océan de cinq millions de francophones (peu enclins à s'intéresser aux livres dans l'« autre langue »). D'un autre côté, la littérature québécoise en français est elle-même un phénomène minoritaire au milieu d'un pays peuplé de vingt-cinq millions d'anglophones (qui, pour des raisons politiques, l'encouragent de façon symbolique, mais ne cherchent pas à la comprendre ni à la fréquenter, tout en ignorant presque totalement l'existence de notre petite communauté anglophone).

Écrit en 2002, ce résumé des enjeux et du romantisme montréalais cher à Solway se voulait en soi une sorte de carte de visite, une façon de présenter les poètes de la métropole au reste du Canada comme les descendants des expatriés du modernisme qui s'étaient exilés à Paris dans les années 1920. Les écrivains anglo avaient toujours une affinité avec l'avant-garde européenne, et le romantisme des poètes du « double exil » avait des résonances d'Irving Layton, de Louis Dudek et des Vehicule Poets des années 1970.

Au début des années 2000, la communauté littéraire anglophone de Montréal s'effritait lentement, mûre pour un changement en profondeur. Mordecai Richler était mort, Leonard Cohen et Mavis Gallant avaient depuis longtemps laissé derrière eux la ville pour poursuivre des carrières internationales. La catégorie d'écrivains dont parle Solway incluait des poètes tels que Michael Harris, Eric Orsmy, Robyn Sarah, Erin Mouré, Carmine Starnino, Norm Sibus et plusieurs autres. Des poètes qui, libérés par le genre de leurs écrits des contraintes commerciales, se voyaient libres d'explorer les méandres de leurs situations particulières.

Les romanciers et romancières qui avaient choisi de rester et d'affronter l'aridité des années 1980 et 1990, comme Trevor Fergusson, Ann Diamond, David Homel et Elaine Kalman Naves,



Photo: Alex Tran

L'écrivain, éditeur et traducteur, Dimitri Nasrallah.

étaient considérés comme des auteurs *midlist* au sein du milieu littéraire canadien. En 2001, bon nombre des grandes maisons d'édition canadiennes, telles que Stoddart, Key Porter, Douglas & McIntyre, étaient débordées par des problèmes de distribution et par l'expansion excessive des chaînes Chapters et Indigo, tandis que les agents littéraires s'étaient déplacés de manière agressive sur le marché littéraire de Toronto.

La génération *midlist* a commencé à s'effacer au fur et à mesure que l'édition se regroupait autour de l'émergence des éditeurs multinationaux de Toronto, capables de répondre aux demandes des nouvelles chaînes de magasins à grande surface et de payer ce que réclamaient les agents. C'était un réseau complexe de navigation pour tout écrivain, et même un auteur comme Yann Martel, qui faisait paraître en 2001 son quatrième livre, *L'histoire de Pi*, avait de la difficulté à trouver un auditoire.

Quand, contre toute attente, *L'histoire de Pi* a gagné le Booker Prize en 2002, devenant le deuxième roman canadien à remporter l'honneur [NDLR : la première canadienne a été Margaret Atwood deux ans plus tôt avec *Le tueur aveugle*], toute la communauté littéraire anglophone du Québec en a ressenti l'impact. Aucun romancier montréalais de langue anglaise n'avait connu un tel succès mondial depuis les années 1970.

À partir de la fin des années 1980, les écrivains et éditeurs anglophones avaient mis sur pied un réseau solide d'organismes leur permettant de réclamer d'une voix commune la reconnaissance de la culture anglo-québécoise comme une communauté langagière en situation minoritaire, pas si différente des communautés francophones du Manitoba, de l'Ontario et du Nouveau-Brunswick.

Cette reconnaissance a ensuite ouvert les portes aux subventions gouvernementales pour la création d'infrastructures culturelles. Les plus importantes de ces infrastructures, de nos jours, sont sans conteste l'Association des éditeurs de langue anglaise du Québec (AELAQ), arrivée en 1987. QSPELL, une fondation de prix d'écrivains, était créée en 1988. Dix ans plus tard, QSPELL devient la Fédération des écrivains québécois (Quebec Writers' Federation, QWF), lorsqu'elle fusionne avec la Fédération des écrivains de langue anglaise du Québec (FEWQ). À la même époque, Linda Leith, Ann Charney et Mary Soderstrom jettent les bases de ce qui deviendra le festival Blue Metropolis, dont la première édition aura lieu en 1999. Quelques années plus tard, quand viendra le temps du prix prestigieux octroyé à Yann Martel, ces organismes seront en bonne position pour tirer profit de l'attention accordée à Montréal, en créant des espaces de création pour les écrivains de la relève.

Au cours des années suivantes, une avalanche de jeunes talents a déferlé sur la ville. Taras Grescoe en était à son troisième livre en 2005. Il gagnait rapidement en renommée internationale grâce à des titres comme *Sacré Blues*, *The End of Elsewhere* et *The Devil's Picnic*. Une nouvelle vague d'auteurs, dont l'enthousiasme en viendrait à définir une certaine écriture montréalaise, commençait à se faire entendre : Rawi Hage, Madeleine Thien et Heather O'Neill publiaient tous trois leurs premiers romans en 2006. C'est également durant cette période qu'Anita Rau Badami a quitté Calgary pour s'installer à Montréal. *Bang Crush*, de Neil Smith, est paru en 2007. Saleema Nawaz et Katia Grubisic ont commencé à publier en 2008. Gillian Sze et Alice Zorn les ont suivies de près l'année suivante.

En 2010, un grand nombre d'écrivains et d'écrivaines aux succès aussi bien nationaux qu'internationaux se trouvaient chez eux au Québec, alors qu'à peine dix ans plus tôt, la situation était

à l'opposé. Grâce à internet, les éditeurs de Toronto étaient maintenant faciles à joindre par courriel, et les écrivains pouvaient entrer en contact et interagir avec les autres communautés littéraires du monde. Il était désormais possible d'envisager une carrière de travailleur autonome pour les écrivains anglophones du Québec, qui étaient aisément en mesure de publier à l'extérieur de la province.

La dernière vague

Si, de nos jours, la communauté littéraire anglophone semble en pleine ébullition, c'est en grande partie grâce aux efforts de la génération précédente qui, inquiète de sa quasi totale invisibilité, a su tirer profit d'une situation désespérée. Pour la première fois depuis les années 1970, on sent que la possibilité existe bel et bien, pour un auteur anglophone, de vivre, de publier, voire de s'épanouir dans un milieu littéraire bien établi au Québec. Les années 2010 ont donné naissance à l'une des générations d'écrivains les plus exceptionnelles et les plus engagées du monde anglo-québécois, parmi lesquelles Sean Michaels, Anna Leventhal, Guillaume Morissette, Jacob Wren, Melissa Bull, Ashley Opheim, Sigal Samuel, Paige Cooper, Caroline Vu, Kathleen Winter, Anita Anand, Lesley Trites et Josip Novakovich.

Il y a aujourd'hui vingt maisons d'édition anglophones au Québec, plus que jamais auparavant. Certaines d'entre elles, comme Véhicule Press et DC Books, restent les piliers de la communauté éditoriale apparue dans les années 1970. Mais d'autres sont nouvelles. Linda Leith a laissé la direction de la fondation Metropolis Bleu après dix ans de loyaux services pour se concentrer sur l'aventure éditoriale de la maison portant son nom, mettant sur pied en quelques années à peine un catalogue enviable dans divers genres littéraires. C'est sans parler de l'intérêt marqué pour les textes académiques, les études et les essais sur lesquels se concentrent des maisons d'édition comme McGill-Queen's University Press et Baraka Books.

La prose et la poésie des auteurs milléniaux ont maintenant une place de choix chez Metatron et Metonymy, deux jeunes maisons qui se sont fortement inspirées de l'esprit de débrouillardise caractéristique de la communauté littéraire anglophone. Elles sont parvenues à offrir un espace privilégié pour une nouvelle génération d'écrivains qui se sent souvent négligée, méprisée ou simplement incomprise par les comités de lecture des grandes maisons institutionnelles. Montréal est également le lieu de travail de ce qui est considéré comme l'un des plus importants éditeurs de romans graphiques au monde : Drawn & Quarterly. L'éditeur du Mile-End, qui tient également librairie, est devenu l'un des symboles les plus éloquents de l'esprit farouchement indépendant de la communauté.

Des soirées de lecture et autres activités littéraires sont organisées de façon régulière à la librairie Drawn & Quarterly, au café Resonance, chez Argo Books, à la librairie Paragraphe, ainsi qu'à plusieurs autres endroits, où les membres de la communauté littéraire peuvent se réunir et échanger. Chaque année, le calendrier des activités est bien rempli et culmine avec la tenue du festival Metropolis Bleu et la remise des prix de la Quebec Writers' Federation.

Malgré tout, certains obstacles persistent, surtout en raison des problèmes flagrants de distribution et de visibilité. Les prix de la QWF sont en effet l'unique reconnaissance institutionnelle offerte au niveau provincial aux auteurs anglophones. Avec la diminution de l'attention médiatique accordée aux livres dans le Canada anglais,

la course aux prix nationaux devient l'unique moyen de promouvoir la littérature d'ici et de lui offrir un minimum de visibilité dans le reste du pays. Précisons qu'à l'intérieur de la province, les éditeurs ne peuvent compter que sur un bassin dépassant à peine les quatre à sept cents lecteurs. Afin de vendre leurs ouvrages au-delà de ce nombre, ils n'ont d'autre choix que de les distribuer dans l'ensemble des librairies du pays, sans toutefois pouvoir compter sur des moyens de diffusion qui les mettraient en valeur sur les tablettes, aussi bien en Colombie-Britannique qu'à Terre-Neuve.

Parvenir à attirer l'attention à l'échelle nationale reste un enjeu majeur. Les organes de presse canadiens, concentrés à Toronto, n'ont jamais cessé depuis les années 1990 de réduire l'espace octroyé à la critique littéraire et se concentrent surtout sur ce qui se publie en Ontario, avec une préférence marquée pour les grandes maisons internationales qui dominent le marché du livre canadien.

À Montréal, *The Gazette* continue à offrir une belle vitrine aux auteurs d'ici, mais l'espace très limité qui leur est consacré arrive à peine à effleurer la surface de l'océan de créativité qui caractérise la ville. En 1997, l'AEFAQ a lancé la *Montreal Review of Books*, afin de palier le manque d'attention médiatique accordée à la littérature anglo-québécoise. Le plus souvent, c'est triste à dire, le mensuel publiera l'unique critique de son ouvrage qu'un écrivain puisse espérer. En conséquence, de nombreux jeunes écrivains sont devenus assez habiles pour se connecter à leur public via les médias sociaux, malgré le manque de validation des médias « traditionnels ».

Plusieurs décennies après l'adoption de la loi 101, le signe le plus manifeste de l'épanouissement de la communauté littéraire réside dans le fait que les éditeurs anglophones ressentent le besoin d'ouvrir les portes de leur catalogue à la littérature francophone en traduction. Il y a à peine une génération, l'idée même d'une telle collaboration aurait été accueillie avec scepticisme, voire hostilité, des deux côtés du monde des lettres. Mais aujourd'hui, les éditeurs anglophones ont l'impression d'être plus proches du vibrant modèle d'édition indépendante mis de l'avant par le Québec que du système torontois, dont la hiérarchie semble dominée par les multinationales de l'édition. Au fil des dernières années, des maisons d'édition comme Véhicule Press, Linda Leith Publishing et Baraka Books ont élaboré des programmes de traduction et ont permis au lectorat anglophone de découvrir des écrivains québécois contemporains comme Éric Dupont, Éric Plamondon, Geneviève Pettersen, Martine Delvaux, Frédéric Lavoie.

Un autre jalon a été franchi en 2018, alors que la toute nouvelle collection de Baraka Books dédiée à la littérature québécoise, QC Fictions, a fait mentir tous les pronostics avec sa traduction de *La fiancée américaine* d'Éric Dupont (un pavé de plus de six cents pages, traduit par Peter McCambridge) qui s'est retrouvée sur la liste des finalistes du prestigieux prix Giller ainsi que sur celle des Prix du Gouverneur général. Voilà l'exemple le plus récent et le plus concret de la fructueuse entente entre les milieux littéraires anglophone et francophone, qui travaillent maintenant de concert à l'élaboration d'un modèle exclusif à la province : celui d'une percée historique de l'édition indépendante reflétant la résilience et l'ingéniosité de chacune des « deux solitudes ». ♦

Dimitri Nasrallah est l'auteur de trois romans, dont le plus récent, *Les Bleed*, est paru en version française à La Peuplade en 2018. Il est également traducteur et éditeur chez Véhicule Press dans la collection « Esplanade Books », consacrée à la fiction.

LES HERBES ROUGES



Dans un village à l'agonie, un accident de voiture inexplicable cause la mort d'un jeune homme.

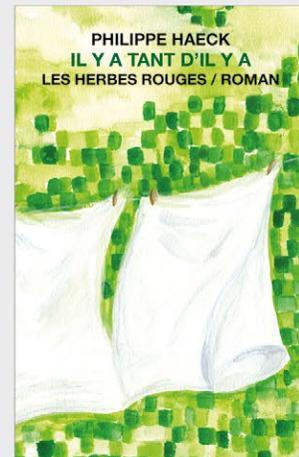
Répertoire des villes disparues a été adapté au cinéma par Denis Côté.

Laurence Olivier,
Répertoire des villes disparues, roman



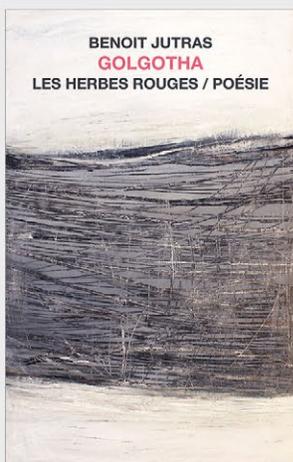
En se jouant des codes du polar, *Complot à l'Unesco* brosse le portrait convaincant d'un jeune idéaliste en proie à la folie de notre époque.

Alain Bernard Marchand,
Complot à l'Unesco, roman



Au rythme de ces phrases sobres et honnêtes enchevêtrées de celles, multiples, tirées de ses lectures, se dessine un personnage aussi complexe qu'étonnant.

Philippe Haeck,
Il y a tant d'il y a, roman



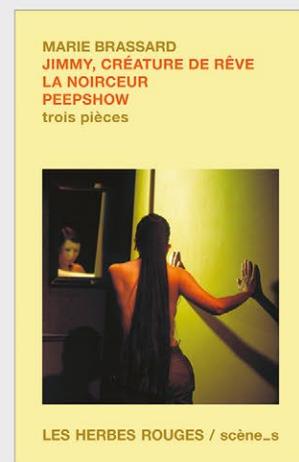
Le corps, la voix du poète forment un théâtre privé : dans la boîte de son crâne des créatures tonnent de colère, s'offrent comme énigmes ou se replient dans la honte.

Benoit Jutras,
Golgotha, poésie



Comment nous sommes nés déploie ses phrases amples, ses vers durs, monnaie qui brille au fond de la fontaine.

Carole David,
Comment nous sommes nés, poésie



Les trois premières pièces solo de Marie Brassard défigurent le réel pour mieux y faire face.

Marie Brassard,
Jimmy, créature de rêve / La noirceur / Peepshow, théâtre

L'écrivaine et le voleur

Heather O'Neill

Traduction | Daniel Grenier

Ma mère a grandi en Virginie. Elle était très malheureuse là-bas et, comme la plupart des jeunes gens malheureux, elle cherchait une solution à ses malheurs. Elle croyait que partir pour un endroit très lointain lui permettrait de laisser ses malheurs derrière elle, recroquevillés sous les draps de son lit. Elle avait entendu parler de Montréal. La ville faisait les manchettes dans les dernières années à cause des Jeux olympiques et de l'Expo. Sans les ambitions démesurées du maire Jean Drapeau, elle n'aurait jamais entendu parler de Montréal et je ne serais jamais née. Mais les choses étant ce qu'elles sont, elle le trouvait magnifique, ce mot : Montréal. Elle le répétait en se promenant. Elle savait que les gens parlaient français là-bas. Elle ne le parlait pas, mais elle aimait beaucoup l'idée de vivre quelque part où tout le monde parlerait une autre langue qu'elle. Alors, elle a fait sa valise, elle s'est faufilée hors de la maison et elle est partie à Montréal, vers de nouvelles aventures.

**Mon père était certain que
je deviendrais une grande criminelle.
Il m'avait présenté tous les
gangsters de la rue.**

Mon père était beaucoup plus vieux que ma mère. C'était une sorte de voleur. Il aimait s'asseoir dans le parc et parler aux étrangers. C'est comme ça qu'il a rencontré ma mère. Mon père était le genre d'homme à profiter de la naïveté d'une jeune femme un peu perdue. Et c'est comme ça que je suis née, à Montréal, dans un hôpital du centre-ville.

Ma mère a fini par considérer mon père comme une erreur de parcours, et moi comme une erreur encore plus grande. Alors elle est repartie, refusant de se sentir responsable de quoi que ce soit qui lui était arrivé pendant qu'elle était ici.

J'ai donc grandi au centre-ville avec mon père. J'avais l'habitude de le rejoindre au carré Saint-Louis après l'école. Il détestait se sentir coincé dans un appartement. Il aimait s'asseoir sur des bancs de parcs et parler aux gens. Parfois, il se contentait de s'y étendre et de dormir. Souvent, en revenant de l'école, je tombais par hasard sur mon père en train de dormir sur un banc. Je soulevais le chapeau qu'il avait posé sur son visage et je lui disais : « Salut, me voilà. »

Mon père était certain que je deviendrais une grande criminelle. Il m'avait présenté tous les gangsters de la rue. Il m'a toujours dit que la vie de brigand était l'unique vie envisageable pour lui. C'était un mode de vie très amusant. Si on ne se faisait pas attraper pour un coup, on était de bonne humeur pour une semaine. Tout était hilarant. C'est vrai qu'on évitait d'aller au *comedy club* après avoir commis un crime, histoire de ne pas mourir d'une crise cardiaque. On portait toujours les plus beaux vêtements. Il y avait comme une

entente secrète entre le monde du crime et la mode. Après un gros coup, on devenait soudainement irrésistible. Et on pouvait coucher avec des gens qui étaient normalement hors de portée. Ils ne comprenaient pas eux-mêmes ce qui leur arrivait. On avait une sorte d'aura surnaturelle qui flottait autour de nous. En fait, si vous lisez ceci et que vous êtes célibataire, je vous suggère de vous rendre immédiatement à l'épicerie, de voler un petit pain en l'enfonçant dans votre poche, et de sortir dans un bar.

Si des gens qui ne viennent pas de Montréal lisent ceci, ils pourront penser que mon père était un très mauvais parent. Enfin, il était un très mauvais parent. Et pourtant, ses conseils à propos du crime étaient assez représentatifs d'une éducation montréalaise typique. Les grandes fortunes de la ville avaient été amassées grâce au crime et plusieurs des familles les plus prestigieuses étaient des criminels qui trimaient dur. C'était normal de voir le crime comme une école tout à fait respectable.

Comme tous les enfants, j'ai évalué les possibilités de partir vivre ailleurs une fois adulte. J'aimais l'idée que je me faisais de New York. C'étaient les années 1980 et j'avais vu des photos du métro de New York. Je ne pensais pas qu'on pouvait recouvrir à ce point quelque chose de graffitis. Quel endroit incroyable, pensais-je. Je me disais que j'irais là-bas pour voir les graffitis et les danseurs de breakdance. À Montréal, il y avait des danseurs de breakdance en face du Eaton, mais c'étaient des imposteurs, me disais-je. Mais mon père me répétait tout le temps que si je parlais, je crèverais d'ennui et je finirais par me suicider. Je me sentais prisonnière sur cette île. J'enviais ma mère d'avoir réussi à s'échapper.

Les autres enfants du coin disaient souvent que j'étais prétentieuse. Ils croyaient que je me pensais trop bonne pour jouer avec eux. Ils n'avaient pas tort, c'est vrai que je pensais ça. Je ne me suis jamais bien entendue avec les autres enfants. Je préférais lire. J'étais épouvantablement paresseuse. Le simple fait de maintenir une conversation m'épuisait. Je ne voyais pas l'utilité de faire quoi que ce soit. J'aimais m'asseoir pour lire et écrire. Aujourd'hui, rétrospectivement, je suis persuadée que l'enfant que j'étais avait raison. J'en suis venue à la conclusion que le monde des mots est le monde réel, que ce que nous considérons comme la réalité n'est rien d'autre qu'un rêve qui nous visite entre deux livres.

Quand j'étais en troisième année du secondaire, notre professeur d'anglais nous a emmenés à la bibliothèque pour assister à une lecture de Marie-Claire Blais. J'avais lu ses romans et j'en étais totalement folle. Encore aujourd'hui, rien ne me plaît comme une histoire d'enfants poétiques et tordus. Blais me permettait de me sentir à l'aise avec mes séances de masturbation et mes carnets remplis d'observations bizarres. Marie-Claire Blais n'a pas lu. Une traductrice lisait des passages de la version anglaise de *La belle bête*. Marie-Claire Blais était assise en retrait, près de la scène, elle portait une chemise boutonnée blanche et une cravate, et elle avait l'air mortifiée. Elle semblait mal à l'aise d'être en vie. Je me suis

dit qu'il y avait quelque chose de très noble dans cette attitude. Quand on y pense, c'est profondément ridicule d'être en vie.

Je croyais que j'avais deux solutions dans la vie si je restais à Montréal. Soit je devenais une criminelle, soit je devenais une écrivaine. J'ai choisi la plus dangereuse, et je suis devenue écrivaine.

J'avais l'habitude de vendre mes œuvres dans les stations de métro. J'aimais particulièrement la station Sherbrooke.

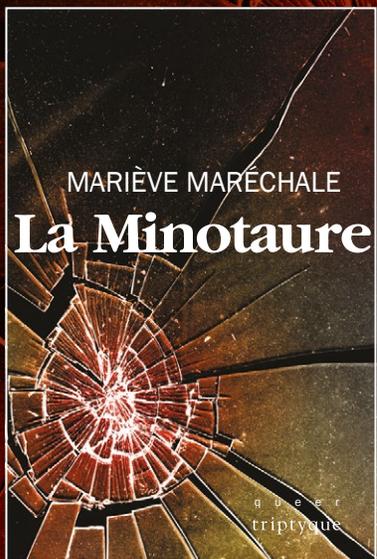
Tous les écrivains les plus importants pour moi vivaient à Montréal. Ils me paraissaient si fascinants. Je voulais lire les histoires de gens eux aussi prisonniers sur cette île. À la bibliothèque, j'ai vu le documentaire *Ladies and Gentlemen... Mr. Leonard Cohen*. Je me disais que ce genre de vie m'irait bien. Je voulais vivre dans un petit appartement, pas loin du boulevard Saint-Laurent (j'ai une véritable obsession pour le boulevard Saint-Laurent, si je m'en éloigne de plus de dix coins de rue, je ressens des symptômes physiques).

Quand j'avais vingt ans, je participais souvent à des soirées de lecture de poésie sur le boulevard Saint-Laurent. Personne n'aime

ça quand les poètes prennent la parole, tout le monde préfère les musiciens. Mais quand même, quand on arrivait à capter l'attention des buveurs et qu'ils s'intéressaient un tant soit peu à ce qu'on lisait, on se sentait vraiment comme des génies. Je travaillais, travaillais sans relâche pour inventer des histoires à la fois choquantes, adorables, sexy et hilarantes, afin de réussir à détourner le public du bar de son objectif principal, celui d'avoir des relations sexuelles. Quand les gens finissaient par baisser le ton, je pense que je comprenais comment avait dû se sentir Napoléon découvrant qu'il avait un don pour tuer des gens sans éprouver d'états d'âme.

Après avoir testé mes histoires dans les bars du boulevard Saint-Laurent, j'imprimais les meilleures sous forme de petits bouquins. Je payais huit sous de plus pour une couverture en couleurs. Je me souviens d'avoir utilisé un dessin d'Edward Gorey pour illustrer un de mes premiers opuscules : l'image d'une petite fille debout sur une chaise, un livre sur la tête. Un lecteur observateur aura remarqué que cette petite fille revient dans tous les romans que j'ai publiés depuis... Pour revenir à l'époque où je publiais tout moi-même, j'avais l'habitude de vendre mes œuvres dans les stations de métro. J'aimais particulièrement la station Sherbrooke. Comme tous les petits truands. Il y a quelque chose de spécial dans l'angle des escaliers roulants qui te permet de te pencher et de commencer à harceler les gens qui sortent du métro alors qu'ils ne peuvent pas s'échapper. Peut-être que vous m'avez déjà croisée là-bas, il y a très longtemps, quand je n'étais pas encore une écrivaine montréalaise. Bien que, d'une certaine manière, je l'aie toujours été. ♦

triptyque



L'histoire d'un millier de miroirs qui brisent sous une terrible impulsion à vivre.

PHILIPPE CHAGNON

Le pourboire



Même en vacances, un simple faux pas peut vous mener à l'obsession.

ÉLÉONORE GOLDBERG

Maisons fauves

romans
triptyque

Dans ce livre exploratoire de la mémoire, Macha raconte les lieux qu'elle a traversés depuis son enfance.

groupenotabene.com

Nouveautés hiver 2019 | PREMIERS ROMANS

Alto et la traduction

Julia Caron

Traduction | Daoud Najm

Le monde du livre québécois de langue française est riche, diversifié et bien vivant, comme en témoignent les pages de cette revue. À celui-ci s'ajoute un autre moins connu, voire un peu négligé : celui des livres traduits. La définition minimale que l'on peut donner d'un livre québécois, c'est qu'il a été écrit par un-e Québécois-e. Mais à y regarder de plus près, plusieurs œuvres échappent pourtant à cette définition en vertu du fait qu'elles ont été écrites en anglais, et non pas en français. Des livres écrits par des Québécois-es, en anglais. Des livres sur le Québec, des livres qui nous transportent dans l'univers de la classe ouvrière montréalaise durant l'exaltation des jours précédant le référendum de 1995 (*The Girl Who Was Saturday Night*, de Heather O'Neill). Mais également des ouvrages de fiction historique, les déboires d'un inventeur russe en peine d'amour ayant vécu il y a plus d'un siècle (*Us Conductors* de Sean Michaels). Des romans dont l'action se déroule dans des lieux inventés, imaginés, une sorte de purgatoire adolescent, des limbes remplis de jeunes gens de treize ans (*Boo* de Neil Smith). Des livres captivants et complexes, mais d'abord et avant tout qu'il faut lire. Et des livres qui doivent être lus par des Québécois-es, en anglais ou en français.

« Si je peux faire en sorte que les gens se rencontrent, qu'il soient en contact, et qu'ils tombent amoureux des livres, je sens que j'aurai accompli mon travail. »

Antoine Tanguay

Ce besoin est on ne peut plus clair pour Antoine Tanguay. Les titres mentionnés plus haut, en plus d'une douzaine d'autres contenus dans le catalogue des éditions Alto, ont une chose en commun : des traducteurs et des traductrices leur ont donné une nouvelle vie en les faisant passer de l'anglais vers le français. L'homme qui leur en a donné le mandat, et qui a fait en sorte d'obtenir les subventions nécessaires pour ce faire, est le premier à admettre que c'est un grand défi, et à plus d'un titre : dans le processus de la traduction d'abord, puis dans celui de la publication et de la promotion de ces livres auprès d'un lectorat qui est tout sauf monolithique. « Les gens oublient qu'il y a des êtres humains derrière ce processus », explique Tanguay, directeur et fondateur d'Alto, et infatigable défenseur de la littérature. Cet éditeur passionné est installé à Québec. Nos chemins se sont croisés, il y a près de dix ans, à plusieurs reprises ; dans des lancements, dans des petites librairies indépendantes, et puis dans le cadre de mon travail de journaliste pour CBC Radio. Dans le monde de la radio fait d'échéanciers, et où le temps court à perdre haleine, j'ai vite compris qu'Antoine avait beaucoup à dire sur les livres. C'est ainsi que j'ai appris à garder sur moi un jeu de piles supplémentaires, au cas où il parlerait jusqu'à ce que ma machine enregistreuse soit déchargée ou pleine : en tant

que journaliste de langue anglaise dans une ville à prédominance francophone, les occasions de faire connaître la littérature sont malheureusement rares, et Antoine ne refusera jamais de mettre ses ouvrages entre les mains de nouveaux lecteurs.

Les œuvres qu'Alto choisit de traduire et de publier se retrouvent sur le bureau d'Antoine de diverses façons, mais habituellement par le bouche à oreille. Parfois un collègue – lecteur, écrivain, ami ou traducteur – lui présente un livre et, après l'avoir lu et étudié, il met en branle le processus éditorial. Dans le cas de *Us Conductors* de Sean Michaels, Alto a eu la chance d'avoir commencé à le traduire au moment où il remportait le prix Giller en 2014 (le prix en argent le plus important du Canada et sans doute l'un des plus prestigieux). « C'est Catherine Leroux (écrivaine et traductrice chez Alto) qui m'a parlé de ce livre, et c'est elle qui l'a finalement traduit. » L'écart entre la parution en langue originale et la traduction en français a été d'un peu moins de deux ans (de avril 2014 à janvier 2016), un laps de temps somme toute idéal pour un livre de cette longueur (464 pages).

La réalité de la traduction

L'enthousiasme de Tanguay n'est tempéré que par la réalité de la traduction, les détails techniques et les délais. Les livres ne peuvent être écrits, lus et traduits dans l'urgence. Il se réfère aux contrats en cours avec une collaboratrice régulière, Rhonda Mullins. « Rhonda Mullins est un être humain. Elle ne peut pas traduire trois livres en même temps, elle a besoin de plusieurs mois de travail. Et on doit prendre le temps de remplir des formulaires et demander des subventions. » Antoine m'entretient d'autres livres qui suscitent beaucoup d'intérêt au Canada anglais, d'un livre sélectionné pour le prix Giller, classé dans plusieurs listes des « meilleurs livres de 2018 », et qu'il veut désespérément traduire et publier, et de la frustration qu'il éprouve à manifester son intérêt pour cette œuvre auprès d'agents et d'éditeurs sans obtenir de réponse de leur part. « C'est inacceptable. » Une de ses collègues nous interrompt pour lui remettre un exemplaire de *Blanc* de Deni Ellis Béchard qui vient de sortir des presses, l'une des premières parutions de 2019, et une fois de plus, Tanguay s'enflamme par son amour des livres, et les tribulations quotidiennes de la maison d'édition se poursuivent.

Sean Michaels, Rawi Hage, Neil Smith, Heather O'Neill, Deni Ellis Béchard : des auteurs qui vivent, écrivent ou publient au Québec, mais qui sont souvent effacés du paysage littéraire. Béchard, par exemple, écrit fièrement sur son site web : « Tous mes livres sont disponibles en français. » Combien d'auteurs contemporains anglophones peuvent se vanter de la même chose ? Le prochain défi pour Alto est de promouvoir ces livres auprès des lecteurs francophones. Une fois traduits et publiés, s'assurer qu'ils trouvent le bon lectorat est une tout autre paire de manches. Le circuit des festivals, la couverture médiatique – essentielle mais toujours réduite, constituée de critiques et d'entrevues – et les prix littéraires, surtout, permettent de rejoindre les lecteurs. Un nombre impressionnant de prix et de récompenses est décerné au sein de la dynamique scène littéraire québécoise. C'est également le cas au Canada anglais, ce qui a récemment fait l'objet de critiques¹.

Au cours des vingt dernières années, à quelques exceptions près, les livres les plus louangés au Canada anglais et au Québec sont rarement les mêmes. Un livre traduit n'a jamais remporté le prix Giller, mais quelques-uns ont été sélectionnés. Le concours annuel et le prix de la série « Canada Reads » de CBC, qui comptent une quinzaine de livres, comportent généralement au moins un titre traduit du français, sans doute pour sauver les apparences, mais certaines années aucun auteur québécois n'a été retenu². Le seul festival littéraire anglophone de la ville de Québec, ImagiNation, œuvre en sens opposé : il vise à donner au public anglophone un accès direct aux écrivains francophones traduits en anglais. (Je ne m'en cacherais pas, j'ai été lectrice et animatrice invitée à plusieurs éditions de ce festival.) Le travail inverse (de l'anglais vers le français) ne fait que commencer et il reste beaucoup à faire. D'autres festivals québécois commencent à comprendre que la diversité linguistique, identitaire, culturelle et de genre constitue un avantage et une richesse, et non pas un obstacle ou une pierre d'achoppement.

Et les deux solitudes ?

L'idée que les maisons d'édition soient appelées « maisons » est une métaphore utile. Comment peut-on pleinement comprendre ces deux mondes distincts que sont les fictions de langue anglaise et de langue française, écrites et publiées dans ce pays, cette province aujourd'hui ? S'il s'agissait simplement de cogner aux bonnes portes, ce travail ne serait pas difficile. Mais ce qu'il faut en réalité, c'est du temps, de l'argent, des efforts, du travail, et beaucoup d'écriture et de lecture, évidemment. Et au cœur de tout ceci se trouvent les récits que ces écrivains partagent. « Je dis toujours que certaines personnes écrivent des livres qui sont des fenêtres », me confie Antoine. « Certains écrivent des livres miroirs, mais je préfère les fenêtres. Je préfère ouvrir un livre, me sentir légèrement élevé et transporté ailleurs. » Si ces livres – *Hôtel Lonely Hearts* de Heather O'Neill, *Nous qui n'étions rien* de Madeleine Thien, *Le cafard* de Rawi Hage – nous permettent de regarder à travers une fenêtre, de gratter le givre qui s'accumule sur la vitre, pour appréhender un tant soit peu la manière dont des univers imaginés peuvent nous aider à comprendre le monde dans lequel nous vivons, c'est à ce moment-là que nous pourrions effacer les frontières linguistiques, petit à petit, dans le monde littéraire canadien.

« On m'a déjà qualifié de bâtisseur de ponts entre les *deux solitudes*, et je déteste ça. Nous parlons un même dialecte : la littérature », me dit Tanguay en riant. « Tout d'abord, *Deux solitudes* est un roman surestimé et terriblement ennuyeux. » On se prend à parler de nos frustrations de vivre, parler, lire et écrire deux langues – c'est plus

complexe que de se définir tout simplement comme « bilingue » – puis on revient à notre sujet de discussion. Je dis qu'il faut brûler les ponts, oublier les villes et les routes. Regardons plutôt l'infiniment petit, regardons de plus près ces maisons, ces portes, ces fenêtres. Lorsque je fais remarquer à Tanguay les mots qu'il utilise au cours de notre discussion – je *dois* faire traduire ce livre, tu *dois* rencontrer cet auteur, tu *dois* lire ce livre –, on se rapproche alors de la nécessité de tout ceci, et inévitablement, du travail que lui et son équipe effectuent au quotidien. Quand je lui demande par quel moyen il sait qu'un livre *doit* absolument être traduit et publié, il rit parce qu'il sait que je connais la réponse : il n'y en a pas. « Tu le sais, c'est tout. Tu y vas avec tes tripes. Tu passes les livres et les récits avant tout. »

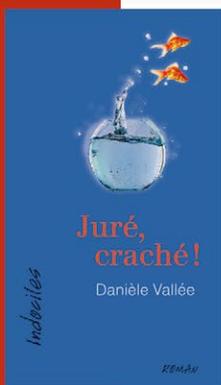
Les gens sont au cœur de tout ce que fait Alto. L'idée qu'un traducteur n'est pas une machine est un motif récurrent dans mes conversations avec Antoine. La joie pure de se plonger dans un nouveau monde écrit par un être vivant, et cette fierté de parvenir à glisser ce monde entre les mains d'un autre être humain qui, en retour, pourrait l'aimer et le partager avec d'autres, voilà la gratification ultime. « Tout est une question de connexions. » Il se met à me parler de ce qui s'annonce passionnant pour 2019 : la traduction d'un premier roman qui a fait beaucoup de bruit, *Split Tooth* de Tanya Tagaq, puis un nouveau livre de Sean Michaels. Le projet en cours qui illustre sans doute le mieux l'immense travail qu'accomplit Alto est la retraduction du premier roman de Heather O'Neill paru en 2006, *Lullabies for Little Criminals*. Publié en France en 2008, le roman situé à Montréal sera désormais traduit au Québec. Quand on cherche les livres de O'Neill en librairie ou en bibliothèque, on les trouve sous le classement « romans canadiens-anglais ». Peut-être qu'avec le temps, ses livres trouveront leur place sur l'étagère « romans québécois traduits de l'anglais ».

« Si je peux faire en sorte que les gens se rencontrent, qu'il soient en contact, et qu'ils tombent amoureux des livres, me dit Antoine, je sens que j'aurai accompli mon travail. » Et si ce souhait ne vous donne pas l'envie d'ouvrir les pages d'un livre traduit, c'est que vous refusez la possibilité d'une histoire d'amour. ♦

1. Mark Medley, « Does Can Lit have too many awards? », *The Globe and Mail*, 27 octobre 2017.

2. Depuis 2002, sept livres traduits (du français vers l'anglais) ont été finalistes à Canada Reads. Seulement deux œuvres québécoises ont été récompensées en seize ans : *Prochain épisode* d'Hubert Aquin, traduit par Sheila Fishman (2003), et *Nikolski* de Nicolas Dickner, traduit par Lazer Lederhendler (2010).

Julia Caron est un amalgame bilingue de contradictions, passionnée par l'histoire, l'art, les livres et la culture. Elle demeure à Québec depuis 2008, où elle travaille comme journaliste pour CBC Radio.



DANIÈLE VALLÉE Juré, craché !

Dans cette histoire rocambolesque, une fillette amoureuse de son curé nous fait revisiter une époque où l'église et le sacerdoce étaient encore au Québec des sujets dont on n'osait pas trop plaisanter.

240 p. 21,95 \$ | PDF et ePub

www.editionsdavid.com

David



Créer de nouvelles cartographies

Myriam Daguzan Bernier

La littérature anglo-québécoise et anglo-canadienne vient à nous, public francophone, par la traduction. Discussion avec quatre éditeurs québécois sur leur métier de passeurs.

« Deux solitudes. » L'expression est galvaudée. Pourtant la frontière de la langue persiste à diviser les œuvres (artistiques, littéraires, musicales, théâtrales, cinématographiques, etc.) anglophones et francophones en dépit de la proximité géographique de leurs auteurs. Cela dit, cette ligne de plus en plus ténue peut être traversée, grâce, entre autres, à la littérature et à la traduction. « Prenez le plus récent Kathleen Winter dans lequel elle fait référence à James Wolfe (*Onze jour en septembre*, 2018) », explique Jean Bernier, éditeur chez Boréal :

On y trouve une vision de Montréal, de Québec et de la campagne québécoise qui est extrêmement juste. Si un francophone avait écrit sur ce personnage, ça n'aurait pas pu donner la même chose, car elle peut le faire de façon beaucoup plus décomplexée, de par son origine anglaise (elle est née en Angleterre). Et, évidemment, il y a Mordecai Richler qui a dépeint Montréal de façon merveilleuse. Même du côté francophone, c'est dur de trouver quelque chose qui traduit de façon aussi vrai l'esprit de cette ville.

M. Bernier voit dans la publication de ces traductions un geste de réconciliation entre ces fameuses solitudes.

C'est tout le contraire pour Mélanie Vincelette, des éditions Marchand de feuilles, pour qui ces deux visions du monde sont plutôt irréconciliables. Il faut dire que la singulière éditrice, élevée dans un milieu bilingue et par deux parents chacun issu d'une des cultures, a vu de près les blessures qui ont fait de ces deux univers des sortes de plaques tectoniques en constante friction. « Ce n'est peut-être même pas souhaitable », souligne-t-elle lorsqu'on évoque l'idée d'un accommodement. Sa vision est beaucoup plus universelle. « Je crois qu'on doit connaître tous les auteurs qui vivent dans notre ville, même s'ils parlent chinois. C'est le strict minimum pour une vie intellectuelle riche et une véritable connaissance du tissu social. » Mylène Bouchard, chez La Peuplade, rejoint les propos de Vincelette. Pour elle, il faut aller au-delà de l'anglais. L'éditrice s'est même rendue au Salon du livre francophone de Beyrouth au printemps dernier d'où elle a rapporté plusieurs textes en arabe, dans l'espoir de mettre la main sur un auteur ou une autrice syrien-ne. La situation sociale et politique actuelle en Syrie engendre de nombreux écrits se faisant l'écho des terribles événements qui s'y passent et, pour Bouchard, c'est l'occasion d'en apprendre plus sur l'Autre.

Pour une littérature du risque

Chez les éditeurs interrogés, on est unanime : c'est d'une œuvre ou d'un auteur qu'on s'éprend avant tout, peu importe la langue. Et c'est un peu se lancer dans le vide à chaque fois, qu'il s'agisse d'une traduction ou pas. « Je publie une littérature du risque et il faut toujours convaincre le public de tout, sinon il n'y a jamais rien

qui se passe. Il faut le convaincre de s'intéresser à la littérature point. Ce travail-là, c'est la job numéro un de l'éditeur », affirme Mélanie Vincelette. « On se dit : si nous ne faisons pas ce travail de traduction là, les Québécoises et Québécois n'auront pas accès à ces titres. Et c'est ce qui nous motive ! On sait, quelque part, que le risque va nous sourire », explique Mylène Bouchard. Le jeu en valait la chandelle si l'on pense au succès du roman *Niko* de Dimitri Nasrallah qui a reçu un accueil plus que chaleureux de la part du public et des médias, sans oublier *Homo sapienne* de l'auteure groenlandaise Niviaq Korneliusson, qui a connu un succès sans précédent auprès du public québécois.

Souignons que le risque est tout de même contrôlé avec le coup de pouce du Conseil des arts du Canada qui octroie des subventions pour les œuvres canadiennes traduites, montant qui peut aller jusqu'à 25 000 \$ par traduction. Et l'aide est offerte tant aux éditeurs francophones qu'anglophones ou autochtones. D'ailleurs, fait intéressant, Dimitri Nasrallah, lui-même éditeur chez Véhicule Press, a tout récemment acheté les droits de *L'avalée des avalés* de Réjean Ducharme. Traduit par Madeleine Stratford, le livre paraîtra en anglais au printemps 2020 et, pour le défunt auteur, il s'agira d'une première incursion anglophone au Canada. Comme quoi l'échange n'est pas qu'à sens unique !

« Multiculturelle, éclatée, autochtone »

C'est la réponse de Daniel Grenier, écrivain et traducteur, entre autres des ouvrages de Dimitri Nasrallah (*La Peuplade*), Guillaume Morissette (Boréal) et Anna Leventhal (Marchand de feuilles), à la question « Comment résumer la littérature anglo-québécoise et canadienne en trois mots ? » Après un grand soupir, il faut le dire. Difficile exercice. Si l'on parle encore souvent des deux solitudes, lui en voit plutôt quatre-vingt-dix-neuf. « Il faut faire éclater cette notion-là. C'est pas pour être *politically correct*, mais avec toutes les langues autochtones, on sent de plus en plus qu'il n'y a pas juste nous. Quelque chose se passe actuellement. » Pas faux. Et du côté des femmes aussi. Difficile d'ignorer des mouvements sociaux d'envergure comme #Agressionnondénoncée et #Moisaussi auxquels s'ajoutent les questions d'appropriation culturelle qui ont marqué les derniers mois. Ça a d'ailleurs brassé du côté de la littérature canadienne, sur Twitter le mot-clic #CanLitAccountable (que l'on pourrait traduire par : la littérature canadienne est-elle responsable ?) a mis en lumière abus, domination masculine et climat toxique pour les femmes, sans oublier le cas Joseph Boyden. On se rappellera qu'en décembre 2016, le Réseau de télévision des peuples autochtones (APTN) a mené une enquête sur l'auteur pour vérifier ses prétendues origines autochtones. Origines qui se sont avérées impossibles à confirmer et qui, encore à ce jour, laissent planer le doute sur la véritable identité de l'écrivain qu'on soupçonne d'être un usurpateur. Tout cela est nécessairement le miroir d'une bien drôle d'époque, où les frontières éclatent, où les prises de

parole, les revendications et les sensibilités sont nombreuses et, sans surprise, on en sent les répercussions dans les écrits, qu'ils soient en anglais, en français ou en innu.

Peut-être est-ce la raison pour laquelle des éditeurs évoquent l'utilisation de l'humour et, particulièrement, du cynisme dans plusieurs œuvres anglo-québécoises et canadiennes. Comme un catalyseur d'émotions et de sentiments pour exprimer certaines violences, certains sujets difficiles. « Les grands écrivains américains comme les écrivains anglo-québécois utilisent beaucoup l'humour noir, souvent satirique. Disons l'humour existentialiste et l'autodérision. Du côté francophone, j'ai souvent l'impression, raconte Mélanie Vincelette, que si ces mécanismes sont utilisés, ce n'est pas considéré comme littéraire. » Même son de cloche chez Boréal. « Les anglos utilisent beaucoup l'ironie, ajoute Jean Bernier. Être de l'autre côté de la barrière linguistique donne un recul que nous n'avons pas. On se reconnaît, mais on n'aurait jamais adopté cet angle nous-même. »

Une touche d'autodérision que l'on retrouve, selon Daniel Grenier, chez plusieurs auteurs et autrices autochtones canadiennes, mais que l'on sent peut-être moins chez celles et ceux du Québec : « Dans leurs œuvres, on parle d'urbanité, on le fait avec cynisme et humour. Je pense à des plumes comme celles de Thomas King et Leanne Betasamosake Simpson ou encore Eden Robinson, qui va carrément dans le grotesque. Les auteurs autochtones du Québec sont encore, avec raison, dans la revendication. » Rodney Saint-Éloi, de *Mémoire d'encrier*, qui édite plusieurs auteur-es autochtones, parle plutôt de guérison lorsqu'il évoque les thèmes mis de l'avant dans l'écriture autochtone québécoise : « [Pour ces auteur-es], écrire c'est prendre place, c'est s'affirmer. C'est reprendre son corps qui a été humilié, abîmé. Ce n'est pas une tentative d'esthétisation. C'est une pratique de la parole dont l'objectif est profondément décolonial. C'est défaire l'histoire qui a été faite pour parvenir à une certaine citoyenneté, à une certaine dignité. Ils et elles écrivent pour rester debout. »

La traduction est une histoire d'amour¹

« Traduction » vient du mot latin *traducere* qui signifie « faire passer d'un lieu à un autre ». Jolie façon de parler du travail (colossal et

important, il va sans dire) des traductrices et traducteurs. Chaque éditeur le mentionne : c'est par elles et eux que les œuvres se transforment et se recréent pour aller à la rencontre d'un nouveau public. Par exemple, Mylène Bouchard souligne qu'elle-même n'a jamais eu l'occasion, contrairement à son conjoint et coéditeur Simon Philippe Turcot, de rencontrer une des autrices anglophones publiées chez La Peuplade, Marianne Apostolides, qui demeure à Toronto et dont la traduction est effectuée par Madeleine Stratford, la même qui traduira Ducharme vers l'anglais. C'est dire à quel point le cœur du travail se fait par ces interprètes qui manient et façonnent avec sensibilité les mots. Rodney Saint-Éloi le dit avec passion : traduire, c'est un geste d'amour. « Il y a un don d'accueil chez le traducteur, un don de soi. C'est un corps à corps. Il y a quelque chose de plus grand que nous dans la traduction. Le monde devient plus grand, on repousse l'horizon. Traduire, c'est inventer une autre cartographie. »

Et ce qu'il y a de merveilleux, c'est que si la traduction permet d'ouvrir une fenêtre sur le monde, elle donne aussi l'occasion de pousser la porte et d'aller juste à côté, chez le voisin. Pensons à Guillaume Morissette, ce « p'tit gars du Saguenay » installé à Montréal, et qui écrit seulement en anglais, mais qui est traduit et publié chez Boréal. Ou encore à Xue Yiwei, écrivain installé à Montréal qui, selon Mélanie Vincelette, est « méconnu du public québécois tout en étant un des écrivains les plus lus en Chine ». Fascinant, tout de même.

Traduire, en somme, c'est tendre la main vers l'autre et lui faire voir les choses autrement. Dans cette époque trouble où le dialogue est constant, mais où personne ne s'écoute vraiment, c'est peut-être là une façon de prendre un temps d'arrêt pour se mettre à la place de l'autre. Et il reste que — assumons l'adage un peu québécois — si les paroles s'envolent, les écrits restent. ♦

1. Référence au roman du même nom de l'auteur québécois Jacques Poulin.

Myriam Daguzan Bernier est la fondatrice du blogue *Ma mère était hipster*. Elle y a été critique culturelle aux côtés de ses trente collaborateurs, avant de se tourner vers la coordination de médias sociaux. Actuellement étudiante en sexologie, elle est aussi formatrice, conférencière et journaliste.

Titres à découvrir

ÉDITIONS DU BORÉAL

Ce qu'elles disent
de **Miriam Toews**

Traduction de
Lori Saint-Martin
et Paul Gagné

Nouvel onglet
de **Guillaume Morissette**

Traduction
de Daniel Grenier

Ombres sur la Tamise
de **Michael Ondaatje**

Traduction de
Lori Saint-Martin
et Paul Gagné

MÉMOIRE D'ENCRIER

*Cartographie de l'amour
décolonial*
de **Leanne**

Betasamosake Simpson

Traduction de
Natasha Kanapé Fontaine
et Arianne Des Rochers

Noires sous surveillance
de **Robyn Maynard**

Traduction de Catherine Égo

Nous sommes des histoires
Anthologie dirigée
par **Marie-Hélène
Jeannotte**,

Jonathan Lamy

et **Isabelle St-Amand**

Traduction de
Jean-Pierre Pelletier

Le chant du corbeau

de **Lee Maracle**
Traduction de Joanie Demers

LA PEUPLADE

Elle nage et Volupté

de **Marianne Apostolides**
Traduction de Madeleine Statford

Niko et Les Bleed

de **Dimitri Nasrallah**
Traduction de Daniel Grenier

MARCHAND DE FEUILLES

Le rosier de la pointe
de **Alice Zorn**

Traduction
de Bertrand Busson

Les filles peintes
de **Cathy Marie Buchanan**

Traduction de Annie Provost

Les gens de Shenzhen
de **Xue Yiwei**

Traduction de Michèle Plomer

Les mystiques du Mile-End
de **Sigal Samuel**

Traduction
de Daniel Grenier

Se refléter dans le souffle

Rachel McCrum

Traduction | Luba Markovskaia

De quoi se compose une culture littéraire de performance ? De festivals, de salons du livre, de lancements, de lectures publiques, de micros ouverts, de soirées de contes, de cabarets de poésie, de spectacles de slam et de *spoken word*, de performances, d'événements. Parfois, il y a de la musique, du mouvement ; parfois, le texte est imprimé et tenu entre les mains, ou encore mémorisé et livré du fond du cœur.

En 1998 déjà, le magazine torontois *Broken Pencil* sacrait Montréal « la capitale du *spoken word* en Amérique du Nord. »

La littérature vivante ne se contente pas de rester sur la page pour être étudiée isolément. Elle galvanise une pièce, crée une expérience instantanément réciproque, le rythme de l'expiration et du corps, des mots et du souffle. La littérature performée nous unit en un tout. C'est une expérience partagée, éprouvée une seule fois, impossible à reproduire.

Peu importe sur quelle scène se produit la littérature, peu importe la langue dans laquelle le texte est dit ou écrit, ses composantes demeurent les mêmes. Du Cap à Québec, d'Athènes à Montréal, tout commence avec des mots, des auteur-es et un public.

Le dynamisme et la présence soutenue d'événements littéraires témoignent d'une grande confiance culturelle, d'une population prête à se lever et à s'exprimer, à s'unir en soutien aux artistes et aux écrivain-es, à s'inscrire dans une communauté active. C'est la preuve d'un désir commun de partager expériences et opinions, vulnérabilité et indignation, art et politique, paroles et réflexions. J'ai discuté avec plusieurs organisateurs d'événements littéraires en langue anglaise à Montréal et à Québec pour sonder le milieu actuel. Est-il sain ? Qui sont ses représentants ? À qui s'adressent les événements ? Permettent-ils de jeter des ponts entre les cultures francophone, anglophone et allophone ? Le milieu est-il appelé à survivre ?

La communauté la plus active en matière d'événements littéraires anglo-québécois est immanquablement celle de Montréal. La poésie est bien représentée, en continuité avec une assez longue tradition. Dans *Language Acts : Anglo-Québec Poetry, 1976 to the 21st Century* (Véhicule Press, 2007), les éditeurs Jason Camlot et Todd Swift découpent les communautés par groupes de poètes et périodes : des « Poètes de Montréal » de la fin des années 1950, rassemblés autour de Louis Dudek, Irving Layton et Leonard Cohen, jusqu'aux lectures publiques des Véhicule Poets au milieu des années 1970, avec un noyau dur formé de Ken Norris, Artie Gold, Stephen Morrissey, John McAuley, Tom Konyves, Endre Farkas et Claudia Lapp

(qui semble avoir été l'une des rares voix féminines de l'époque). Dans les années 1990, des cabarets punk bilingues tels que YAWP!, Vox Hunt, le FVA (le Festival Voix d'Amérique, qui deviendra plus tard le festival Phénomène), ainsi qu'une scène slam dynamique, insuffleront à la poésie montréalaise un esprit hautement performatif et diversifié. En 1998 déjà, le magazine torontois *Broken Pencil* sacrait Montréal « la capitale du *spoken word* en Amérique du Nord. »

Le Throw Poetry Collective a porté le flambeau du slam montréalais depuis 2007, selon MCC, un membre organisateur du collectif. Ce groupe « d'écrivains, de poètes et de militants » cherchait à créer une plateforme vouée « à la libre expression et à l'art de performance ». Ils ont adopté et développé le format slam et en ont fait la promotion, notamment en recevant à Montréal l'édition 2013 du Canadian Festival of Spoken Word (CFSW). Depuis, ils ont maintenu leur compétition mensuelle de slam poésie et de micro ouvert, qui se déroule de septembre à mai, pour envoyer chaque année une équipe de poètes gagnants au CFSW. Résolument bilingues, les habitués – les poètes comme le public – sont jeunes, expressifs et fidèles. Le collectif comptait jusqu'à récemment uniquement sur les billets vendus à l'entrée pour rémunérer les artistes, se trouvant donc à la merci du fragile écosystème des salles de spectacle montréalaises, comme en témoignent la fermeture du populaire Divan orange et le démantèlement forcé du Cagibi. Le Throw Poetry Collective vient toutefois d'obtenir une bourse de l'Université Concordia pour développer des ateliers poétiques et accroître son rayonnement.

Parmi les autres événements récurrents, on trouve les soirées micro ouvert Poetry Nite at Kafein (qui ont lieu deux fois par mois et sont animées par Malek Yalaoui et Dona La Luna), la toute nouvelle série Lit at Crobar (animée par Tara McGowan-Ross) et les nombreux lancements à la librairie Drawn & Quarterly. La série bilingue Lectures Logos Readings, animée par H. Nigel Thomas et Maguy Métellus, déploie des efforts remarquables pour présenter un vaste éventail d'auteur-es, de Montréal comme d'ailleurs. La librairie Argo Bookshop organise régulièrement des événements, y compris un micro ouvert mensuel ; l'organisatrice aguerrie Ilona Martonfi anime des lectures publiques au Visual Arts Centre et au Yellow Door. Les soirées ponctuelles The Violet Hour présentent des textes LGBTQ+ dans différentes salles de la rue Sainte-Catherine. Le fondateur, Christopher diRaddo, est aussi à l'origine du prix littéraire Violet Metropolis Bleu, le premier prix littéraire LGBTQ+ au Canada, décerné pour la première fois en 2018 à Nicole Brossard. À ne pas manquer : Lalapabrava est un événement trilingue (français, anglais, espagnol) régulier, avec poètes invités et micro ouvert, organisé par Hugh Hazelton et Flavia Garcia.

Je me suis entretenue avec Ashley Obscura, éditrice chez Metatron Press (maison d'édition montréalaise créée en 2011) et co-organisatrice des soirées This Is Happening Whether You Like It Or Not!, et avec Klara du Plessis, instigatrice des lectures publiques Resonance Reading Series (2012-2018). Nous avons abordé la manière dont leurs événements littéraires sont nés et ce qu'ils sont devenus par la suite. Les deux organisatrices ont fait remarquer que les soirées

de lecture étaient au départ des événements informels entre ami-es. Pour Obscura, tout est né d'un besoin de se tailler une place :

Il n'y avait pas vraiment d'« espace » pour nous. J'étais étudiante et j'ai décidé d'organiser un événement à l'extérieur de la salle de classe et j'ai invité huit écrivain-es de mon programme à lire. On n'a invité personne d'autre, on était simplement entre nous, à se lire nos textes dans un petit loft funky. À notre troisième lecture, il y avait plus d'une centaine de personnes. C'est là que j'ai compris qu'il ne manquait pas d'auteur-es anglophones à Montréal ni de public pour leur travail, mais qu'il fallait quelqu'un qui aurait envie d'organiser des événements.

Les lectures publiques et les événements littéraires underground, qui se caractérisent par une esthétique punk et artisanale, relèvent d'une longue tradition au sein de communautés à la recherche d'espaces pour unir et élever leurs voix. Mais selon Klara du Plessis, il existe un obstacle majeur pour accéder à ce type d'événements : si on ne fait pas déjà partie du groupe, comment peut-on savoir qu'ils ont lieu ?

Ce ne sont pas les événements littéraires qui manquent à Montréal, mais j'ai l'impression que les gens organisent des événements plutôt dans leur coin, qu'ils tirent profit de leurs propres réseaux et invitent à venir partager la scène des auteur-es qu'ils et elles admirent ou avec qui ils et elles collaborent. Ceci a l'avantage de répartir les tâches liées à l'organisation, mais présente un inconvénient pour le public, qui doit systématiquement faire des recherches pour savoir où se tiennent les événements.

La Quebec Writers' Federation, en accord avec sa mission, est en voie de mettre à jour son site web, qui sera lancé au printemps 2019 avec un calendrier des événements littéraires de langue anglaise. À l'heure actuelle, l'organisme La poésie partout propose un calendrier régulièrement mis à jour, qui recense les événements poétiques francophones et anglophones partout au Québec, tandis que Where Poets Read met en lumière des événements particuliers. Cependant, tout comme la plupart de ces initiatives, celles-là carburent à l'amour et au travail non rémunéré.

Un des vétérans du milieu est Ian Ferrier, porte-parole dévoué et défenseur infatigable des événements littéraires publics à Montréal, mais aussi poète, musicien et performeur. Ferrier a fondé The Words & Music Show en 1999. Celui-ci se produit chaque mois à la Casa del Popolo (et occasionnellement à La Vitrola) et reçoit un maigre financement du Conseil des arts du Canada (CAC). Ferrier déplore que plusieurs festivals et lectures publiques « soient en danger » : « Ce qu'ils font pour les artistes, les écrivain-es, le public et la littérature est énorme, mais derrière chacun d'entre eux, on retrouve une personne ou une équipe qui fait énormément de travail bénévole [...]. Ces festivals et ces lectures publiques sont fragiles. Je crois que le nouveau CAC ne se rend pas compte à quel point il en a beaucoup pour son argent [...]. Je pense que son nouveau modèle de financement est une attaque contre la poésie et la littérature. »

À l'autre extrémité du spectre en matière de budget – bien que tout aussi dépendants d'un financement public continu et du soutien du public pour démontrer que ces événements sont appréciés dans le paysage culturel –, on retrouve deux festivals littéraires anglophones significatifs : Metropolis Bleu, à Montréal, et ImagiNation, au Morrin Centre, à Québec. Metropolis Bleu a été fondé en 1999 par un groupe d'écrivain-es et d'éditeur-trices, et est devenu « le festival littéraire multilingue doté d'une conscience sociale, et l'un des plus grands festivals littéraires en Amérique du

Nord ». Jouissant d'un vaste programme de rayonnement dans les écoles et décernant une panoplie de prix littéraires, le festival a présenté, lors de son édition 2018, des auteur-es en provenance de quinze pays et représentant dix-neuf langues.

Ce qui demeure certain, c'est l'importance de cultiver et de faire perdurer la littérature de performance.

Le festival ImagiNation a été fondé en 2010 avec la participation d'une douzaine d'écrivains, après que les commissaires du Morrin Centre ont remarqué l'intérêt croissant que les communautés anglophone et francophone portaient toutes deux aux événements en langue anglaise. En 2018, plus de 1 700 personnes ont pris part aux activités du festival. La programmation créative, alliant musique, arts visuels, gastronomie, théâtre, journalisme et romans graphiques, ne cesse d'élargir son public. Elizabeth Perreault, directrice du développement et des communications au Morrin Centre, attribue ce succès notamment à la disponibilité de traductions entre le français et l'anglais. Elle souligne en particulier le travail de QC Fiction (une collection des éditions anglo-québécoises Baraka) d'une part, et des éditions Alto d'autre part, qui publient respectivement des traductions de livres québécois et canadiens, et leur apport à l'intérêt d'un public bilingue pour des figures comme Éric Dupont et Emma Hooper.

Les exemples évoqués ici ne représentent qu'une fraction des événements littéraires anglo-québécois qui ont cours actuellement. La nature précaire de l'organisation, souvent assurée par une personne ou un groupe indépendant et non rémunéré, qui travaille par amour, par besoin, par passion ou par pur plaisir, fait que ces événements naissent et meurent. Les gens s'épuisent. Le public est essentiel pour fournir de l'énergie, du soutien et parfois des revenus grâce aux billets. Le fait qu'une province offre des événements en deux langues – ou plus – garantit-il le double de public ou, au contraire, a-t-il pour effet de scinder le rayonnement en deux ?

Ce qui demeure certain, c'est l'importance de cultiver et de faire perdurer la littérature de performance. Pour les lecteurs et les lectrices, et en particulier pour les jeunes auteur-es émergent-es, les lectures publiques peuvent représenter un encouragement, l'impulsion nécessaire qui stimule la confiance et la poursuite du travail. Pour les spectateurs et spectatrices, les récits partagés sont la manière dont nous nous reflétons nous-mêmes, notre culture et notre société, afin de pouvoir nous regarder en face.

Elizabeth Perreault le résume ainsi : « Les histoires derrière les histoires [...], ces auteur-es partagent plus que ce qui se retrouve dans leurs livres. Seuls les événements littéraires publics peuvent le permettre. » ♦

Rachel McCrum est une poète, performeuse, productrice d'événements et animatrice. Originnaire d'Irlande du Nord, elle vit à Montréal depuis deux ans, et dirige le Mile End Poets' Festival avec le poète Ian Ferrier, ainsi que la série bilingue Les Cabarets Bâtards. McCrum travaille aussi à la Quebec Writers' Federation comme coordonnatrice des communications.

La perle du Mile-End

Samuel Mercier

La librairie Drawn & Quarterly, vaisseau amiral de l'éditeur du même nom, est l'un des pôles culturels montréalais les plus connus à travers le monde.

Ça peut paraître étrange, mais les bandes dessinées n'ont pas la même odeur que les romans. Il suffit de pousser la porte de la librairie Drawn & Quarterly, située rue Bernard, pour se rendre compte de la différence. Ça a peut-être à voir avec l'encre, la colle ou le papier, mais cette odeur reste jusque dans la bibliothèque où j'ai rangé mes romans graphiques. Comme elle est vitrée, tirer un des panneaux revient à avoir une sorte de condensé d'air de la librairie du Mile-End.

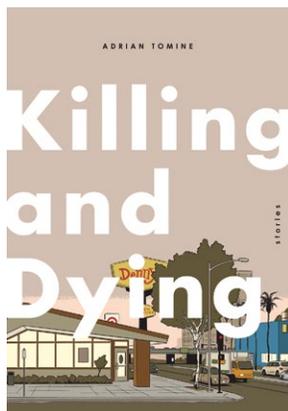
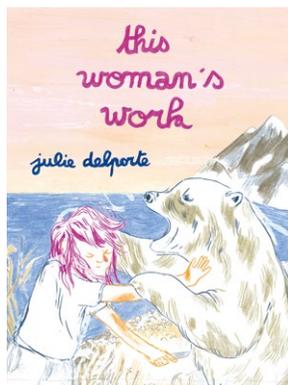
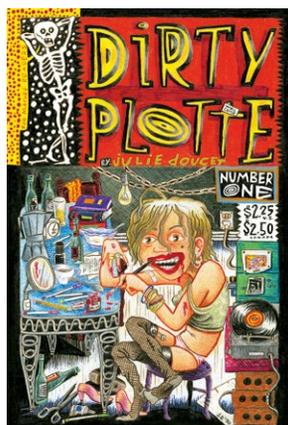
C'est un ami français, un immigré, qui a été le premier à me parler de la maison d'édition alors que je commençais mes études en littérature à l'Université de Montréal. Avec l'Association et Fantagraphics, disait-il, Drawn & Quarterly était un des éditeurs de bande dessinée d'avant-garde les plus connus à travers le monde. Ce sont eux qui, les premiers, avaient publié la légendaire Julie Doucet. « Drawn quoi? Julie qui? », avais-je à peu près répondu à l'époque, comme quoi le Québec n'a jamais été très tendre envers ses artistes quand ils ne faisaient pas dans le cirque ou les spectacles à Las Vegas.

Une dizaine d'années plus tard, la situation n'a pas énormément changé. La jeunesse montréalaise branchée connaît bien l'éditeur, mais le grand public est encore peu au courant de la perle qui se cache sous son nez.

Des débuts tranquilles

C'est le Lavallois Chris Oliveros qui a fondé Drawn & Quarterly en 1989. Son idée de départ était de publier un magazine, mais le projet a rapidement dérivé pour devenir une maison d'édition. La première artiste à publier un livre en solo a été une francophone, Julie Doucet, dont le succès de la série *Dirty plotte* dans le milieu de la BD en France et à New York a été retentissant. D'autres noms connus aujourd'hui comme Chester Brown et Adrian Tomine se sont ajoutés rapidement pour former le cœur d'une écurie à l'avant-garde du roman graphique.

Pourtant, dans les années 1990, « roman graphique » ne voulait pas dire grand-chose pour la plupart des lecteurs. Comme me



l'expliquent à la librairie Rebecca Lloyd, gérante du magasin, et Tom Devlin, éditeur exécutif, les bandes dessinées ne se vendaient alors que dans les magasins spécialisés. « *Persepolis* [de Marjane Satrapi] et *Fun Home* [d'Alison Bechdel], je pense, ont particulièrement été des gros coups, qui ont permis au roman graphique d'être adopté par la communauté littéraire », me dit Tom.

C'est à partir de cette période, autour de 2006, que les livres édités par Drawn & Quarterly ont commencé à percer le marché des librairies. Peu avant, en 2003, l'équipe n'était constituée que d'Oliveros, épaulé par sa conjointe Lauren. L'éditeur décide à ce moment d'embaucher une relationniste pour s'occuper de la publicité. Peggy Burns, la conjointe de Tom à l'époque (sa femme maintenant), alors relationniste pour DC Comics à New York et qui connaissait déjà Chris, envoie son curriculum vitae, mais ce dernier ne lui répond pas, croyant avoir affaire à une mauvaise blague.

L'ouverture de la librairie

Quand Oliveros réalise son erreur, il s'empresse d'embaucher Burns, qui accepte une réduction de salaire significative et le risque d'embarquer dans une entreprise dont la survie est toujours précaire. Tom se joindra à l'équipe éditoriale un peu plus tard, au moment où les affaires commenceront à décoller pour le roman graphique.

C'est en 2007 que les éditeurs décident d'ouvrir une librairie, d'une part parce que les bons livres en anglais étaient mal distribués à Montréal, mais aussi « parce que les gens pensaient que Drawn & Quarterly venait de Toronto, me dit Tom. Je me souviens d'une des premières journées où j'ai travaillé, et je n'ai fait aucune vente. »

Peu à peu, le lieu est devenu un centre culturel d'importance pour la communauté littéraire montréalaise. Au point d'ouvrir une deuxième librairie en face, pour les enfants celle-là, en 2017. Alors que Chris menait davantage une vie de famille, Tom et Peggy, aujourd'hui devenue éditrice, ont rapidement pu s'impliquer dans la communauté littéraire locale. « On voulait amener les auteurs ici et prouver qu'il y avait une

communauté littéraire anglophone», dit Tom. « Pas juste anglophone, proteste Rebecca. Beaucoup des gens qui assistent aux événements sont des francophones et la librairie a aussi beaucoup de livres en français. »

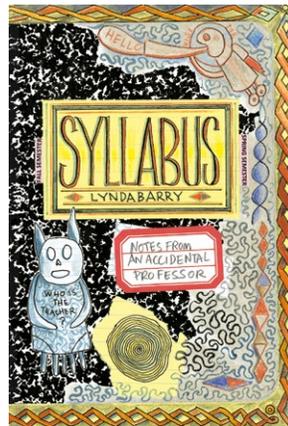
Cette niaiserie de « deux solitudes »

Le cas de Rebecca Lloyd, actuelle gérante de la librairie qui s'est jointe à l'équipe alors que Chris Oliveros s'appretait à tirer sa révérence en 2015, montre à quel point les communautés ne sont pas si hermétiques que ce que la métaphore éculée des « deux solitudes » laisse entendre.

Un peu comme l'œuvre de Julie Doucet a été la porte d'entrée dans l'édition pour Oliveros, Lloyd est arrivée alors que Drawn & Quarterly publiait les traductions en anglais des livres de son conjoint, le bédéiste Pascal Girard. Affaire de famille, me direz-vous, mais son histoire montre assez bien comment les « communautés », dont on parle souvent comme si elles étaient des sphères indépendantes, sont imbriquées.



Quelques mois après que l'ami français vivant à Montréal m'a appris l'existence de la perle du



Mile-End, je suis devenu un client assidu de la librairie. C'était autour de 2008, je revenais de France, je travaillais dans un kiosque à journaux, et les livres en anglais coûtaient moins cher que ceux en français. J'y découvrais David Foster Wallace, Roberto Bolaño, William T. Vollmann, *McSweeney's*, *The Believer*...

Je commençais aussi une collection de romans graphiques qui n'a jamais trop décollé, mais qui a tout de même reçu un sérieux coup de pouce quelques années plus tard quand le même ami français, pas trop fort sur la paperasse, a dû retourner en France pour voir son père malade et s'est retrouvé coincé à Dorval au retour. Situation irrégulière. Déporté par le premier vol pour Marseille. On a eu beau essayer de refaire tous les papiers, payer sa session pour avoir le formulaire, rien à faire.

Comme quoi c'est la culture qui nous rassemble, mais ce sont ces conneries de frontières qui font les solitudes, je ne l'ai jamais revu. Reste que si vous le voyez, dites-lui que j'ai toujours ses romans graphiques dans ma bibliothèque vitrée. Dites-lui aussi que notre banque ne voit pas souvent les perles, et qu'elle préfère même parfois les déporter. ◆

Samuel Mercier est affilié de recherche au Département d'études anglaises de l'Université Concordia. Il est l'auteur du recueil de poésie *Les années de guerre*.

Au milieu des vivants
Josée Bilodeau
Roman

LE DÉSERT
Olivier Sylvestre

Fanie Demeule
ROUX CLAIR NATUREL
Roman

www.hamac.qc.ca



Le libraire Scott Moodie : gardien d'insécurité depuis près de trente ans.

Dossier | Écrire en anglais au Québec

Gardiens d'insécurité

Texte | Ralph Elawani ♦ Photos | Bruno Guérin

En 1879, le 469, rue Milton n'est qu'une cahute au milieu d'un champ. Plantée non loin de l'université fondée par James McGill soixante ans plus tôt, la baraque abrite des chevaux. Au fil des ans, un quartier se greffe au paysage. Des maisons de ville surtout, parce qu'il faut bien loger les hommes d'affaires qui travaillent au centre-ville.

Puis le bouge où les chevaux font le pied de grue devient une blanchisserie chinoise, parce qu'il faut bien quelqu'un pour laver les chemises des hommes d'affaires. Ceux-ci se déplaceront graduellement vers Westmount et vers d'autres quartiers où l'on ne parle français que pour dire à quel point on aime la « joie de vivre » du Québec dans un Canada uni. La blanchisserie, elle, demeurera en activité durant soixante-dix ans, soit jusque dans la première moitié des années 1970.

Tout en se transformant en ce haut lieu d'ivresse juvénile et de propagation des ITS qu'il est aujourd'hui, le quartier Milton Park deviendra accessoirement l'hôte de la plus grande communauté de coopératives d'habitation au Canada.

Bien évidemment, on ne peut comprendre son passé en cherchant dans les flaques de vomis des jeunes héritiers fiduciaires durant le *frosh week* de McGill. On peut néanmoins envisager cette histoire en se rappelant qu'en 1967 la baraque biscornue de la rue Milton était logée au cœur du même quartier où se distribuaient les premières copies de la revue underground *Logos*; non loin d'un café de *folkies* qui venait alors d'ouvrir (le Yellow Door), à quelques rues du cinéma d'art et essai l'Élysée.

Au début des années 1970, si l'on se rend à ladite blanchisserie, on croise une série de portes identiques. Des quatre et demie ordinaires, pas de quoi ébouillanter un homard sans l'assommer préalablement. L'appartement adjacent à la blanchisserie est comme les autres, à l'exception d'un détail : une photo de George Bernard Shaw est scotchée à sa fenêtre.

Si vous vous risquez à l'intérieur, en imaginant un quelconque bar clandestin, vous découvrez que vous ne pouvez y acheter que des livres. Même pas de dope, juste des livres. Sensiblement les

mêmes que les locataires dans la jeune vingtaine ont passé l'été à vendre dans un Volkswagen sur la côte Ouest canadienne. Adrian King-Edwards et sa copine, Lucille Friesen, tiennent une librairie clandestine.

Dans leur cuisine, toutes les deux semaines, se déroulent des lectures de poésie. Considérant la taille de la pièce, il y a probablement plus de lecteurs que de spectateurs. Les poètes qui seront plus tard associés à Véhicule Press (Endre Farkas, Artie Gold, Tom Konyves, Claudia Lapp, John McAuley, Stephen Morrissey, Ken Norris) y débarquent parfois. La police aussi, mais plus rarement. La vraie dope du couple est sur les tablettes de l'appartement, entre deux couvertures... pas dans les pots d'épices de la cuisine. Il n'y a que dans les films d'Olivier Godin ou dans les livres d'Alain Larose que le métier de policier trouve une résonance poétique. Un matin, comme ça, au milieu des années 1970, Adrian voit une pancarte dans la vitrine de la blanchisserie : « À louer ». En fait, c'était probablement « *For Rent* », mais peu importe : sa librairie n'a plus à se cacher. Ainsi naît The Word.

Le bouton *snooze*

Fin de l'année 1997 : le groupe montréalais The Snitches s'apprête à faire paraître son deuxième album, *Sleepwalker*. Le chanteur se nomme Scott Moodie et son *band* est en voie de basculer dans l'héroïsme en devenant la prochaine exportation musicale montréalaise digne d'autre chose que d'un Félix. Héroïsme mineur, parce que le monde entier se sacre alors un chouia de ce qui se transpire à Montréal. C'est à Toronto qu'on va pour signer sur un *major*. Les Snitches signeront tout de même avec Universal, mais rateront leur rendez-vous avec l'histoire (ou le marché, c'est selon) ; un peu à l'image des Unicorns, au début des années 2000, quand *The New York Times*, *Spin* et *Rolling Stone* enchaînent les articles sur Montréal, « la mecque de l'indie rock », où déménage une partie des barbus léthargiques du pays, comme les gars de Wolf Parade, dont l'un des membres sera auxiliaire d'enseignement à McGill, dans un cours de littérature post-moderne.

À cette époque, de mon côté, la léthargie n'est pas ma tasse de thé, même si le bouton *snooze* est un réflexe le matin, et que mes cours de littérature post-moderne, je les passe souvent au Word. Mon libraire se nomme Scott Moodie et il travaille là depuis déjà une quinzaine d'années. Il a sorti The Libertines au Bifteck, a frenché un gars de Pansy Division et Rufus Wainwright l'a giflé lors de leur première rencontre. Il me conseille des livres et m'invite aux fêtes mémorables qui se déroulent dans son appartement.

C'est un de mes « gardiens d'insécurité », au sens propre et au sens figuré. Il m'empêche de m'encroûter dans l'indifférence. C'est aussi un vrai libraire. Pas un faiseur de *hashtags* racoleurs. Et il a une de ces mémoires...

Se faire déranger

Après mes études, j'ai un peu perdu l'habitude d'aller me faire déranger au Word. Déranger comme dans « sortir de l'espace dans lequel on est rangé ». En fait, en sortant de McGill, ayant étudié la littérature anglo-saxonne, j'étais passablement mal outillé pour ce qu'on appelle « la vie littéraire ». Faut dire que la littérature québécoise m'intéressait alors assez peu. C'était pour moi une affaire de nostalgie perdue dans le collet de barbe d'un vieux con, ou

une lubie de profs en *legwarmers* espérant que le troisième secret de la Vierge de Fatima serait que Françoise David soit myroblite.

Si quelques-uns se sont imaginé, à travers l'histoire, qu'être écrivain c'est s'offrir une retraite dans un quartier de Tanger à fumer du haschisch tout en caressant une gazelle domestiquée¹, ou mieux encore, *puffer* l'inspiration à même une pipe d'opium sculptée dans un crâne d'enfant, les pieds nonchalamment appuyés sur un tigre², disons que l'écrivain québécois, au tournant des années 2000, n'était pas nimbé de cette aura. La littérature québécoise avait plutôt l'aura d'une triste baraque au milieu d'un champ. Il y avait bien L'effet pourpre, L'oie de Cravan, la Conspiration dépressionniste, mais bon...

Mémoires d'Adrian

The Word a peu changé au cours des dix ou quinze dernières années. Adrian, toujours propriétaire, non plus, d'ailleurs. Un peu plus gris, peut-être. Dire que j'ai imaginé cet homme-là austère durant longtemps...

En entrevue, je l'ai entendu rire pour la première fois. Et il sonnait comme un gars qui rit souvent. Son fils aussi. Brendan. Chic garçon qui gère désormais la librairie fondée par ses parents. L'une des bonnes âmes dans ce lieu où rien n'est à risque en cas de cyberattaque : une caisse en bois, un téléphone à roulette, un escalier casse-gueule.

Adrian King-Edward, propriétaire et cofondateur de The Word, dans le salon familial.



Adrian habite à un jet de pierre de sa librairie. « L'idée romantique est que j'habite au-dessus », me dit-il. Un peu comme Adrian Monk, le libraire que Catherine Mavrikakis a volé à la réalité pour son roman *Oscar de Profundis*. Celui qui vend des bouquins rares malgré la foi dans le virtuel qui mène à penser que les livres ne participent qu'à la pollution de la planète. Marie Kondo se lève la nuit pour le haïr.

Après avoir salué Scott (lui non plus n'a pas changé) à la librairie, Bruno (le photographe) et moi nous rendons chez Adrian, en compagnie de ce dernier, de Brendan et de Donna Jean-Louis, la nouvelle compagne d'Adrian. « Gardez vos souliers, vous les enlèverez en sortant du *backstore*. ». Le *backstore*, c'est le sous-sol de sa maison. Comme le reste de celle-ci, il est rempli de livres.

Le bureau d'Adrian est un heureux fouillis. Le genre d'endroit propice aux souvenirs. Comme le jour de sa « consécration *librairie* » : l'après-midi où les gens de la revue de poésie *Northern Journey* (1971-1976) lui ont demandé de tenir leur publication en magasin. Ou encore comme la fois où le dramaturge David Fennario s'est présenté pour Québec solidaire. Adrian a conservé la pancarte. Surtout parce qu'il collectionne ce genre de trucs. Ça tombe bien, Fennario collectionne les livres de Lénine. L'échange n'a pas été compliqué. « Je lui ai demandé une pancarte. Il m'a dit : "What do you have to trade ?" »

Richard, Cohen et les autres

Des clients célèbres se sont inévitablement arrêtés à The Word. Mavis Gallant, qu'Adrian a reconduit, par un après-midi pluvieux, en lui laissant un livre que son employé, Ian McGillis (aujourd'hui journaliste à *The Gazette*), avait écrit.

Irving Layton aussi ; passé à un poil de se faire montrer la porte pour cabotinage : « J'avais un exemplaire de l'*Encyclopedia Britannica* en cinq volumes. Il était fâché de ne pas y voir son nom. Il voulait aussi un prix spécial puisqu'il était quelqu'un d'important. Et il trouvait que je ne vendais pas ses livres assez cher. Les écrivains trouvent toujours qu'on ne vend pas leurs livres assez cher dans l'usagé... »

C'est comique, du temps où j'étais disquaire chez Primitive, Claude Péloquin faisait la même chose pour ses albums. On m'a dit qu'il faisait aussi ça pour ses livres. Pauvre Pélo, il vieillissait mal, peut-être parce qu'il ne savait pas mourir. Mais il n'était pas le seul à faire chier les libraires. Richard Gingras, du Chercheur de trésors, me parlait dans les mêmes termes de Denis Vanier et de Josée Yvon, qui avaient jeté des livres sur le sol de sa librairie lors de leur première rencontre.

« Poor Richard », intervient Donna, elle aussi une inconditionnelle du livre ancien et la propriétaire d'une sidérante collection de bouquins

Le 469, rue Milton : de la cahute à la blanchisserie, de la blanchisserie à la librairie.





Donna Jean-Louis dans la librairie.

pour enfants de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. « Chaque année, après le Salon du livre ancien de Montréal, nous organisons un gros souper à la maison. Richard et Hélène étaient les seuls qui restaient pour faire la vaisselle. » « Gros collectionneur de Kerouac », d'ajouter Adrian. Gros gardien d'insécurité, lui aussi, j'ajouterais.

Alors qu'il se remémore le défunt propriétaire du Chercheur de trésors, Adrian a entre les mains une copie de *Let us compare mythologies*, de Leonard Cohen. Son premier recueil, publié en 1959. C'est un petit livre brun, comme le premier livre de Pélo, d'ailleurs. *Jéricho...* dont j'ai trouvé un exemplaire le 24 novembre, la veille de sa mort. Quinze dollars à la librairie Henri-Julien.

Pendant une seconde, je cherche Bruno du regard, question de m'assurer qu'il a bien photographié le tout. Mais il a un peu la tête ailleurs, depuis que le chien d'Adrian, un toutou affectueux comme un poète un jour de paye, s'est pris d'affection pour lui.

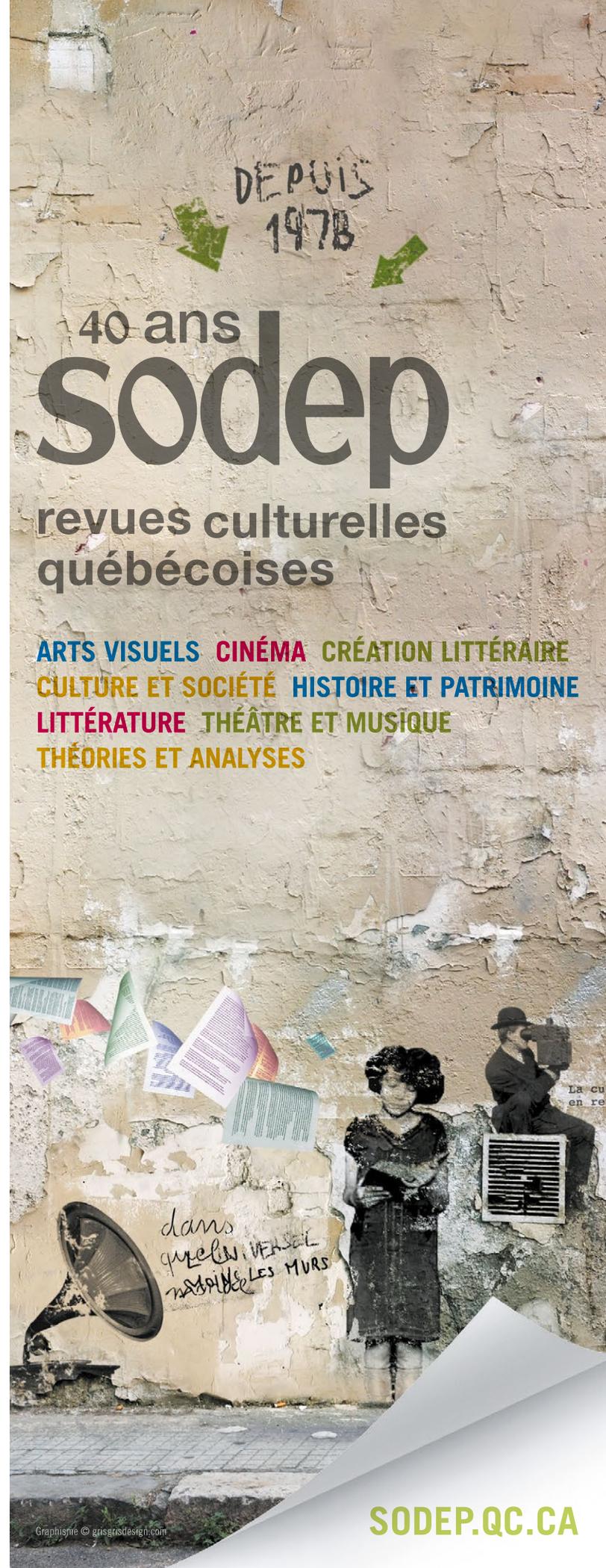
Je vous dis ça parce qu'Adrian a vendu 10 000 \$ un premier exemplaire *mint* et signé par Cohen de *Let us compare mythologies*. La touche n'est pas collée, j'ai écrit dix-mille.

Dans sa contenance, il m'a rassuré : « Ça faisait des années qu'il était à ce prix. Je ne l'ai pas monté à la mort de Cohen. Ce qui a monté, ce sont les éditions plus récentes signées, celles à 200-300 \$. Mais je vais probablement désormais monter à 12 000 \$ pour une copie comme ça... signée. »

Dis-moi, Adrian, combien peut-on en acheter, des baraques au milieu d'un champ, avec ça ? ♦

1. William Burroughs, *The Adding Machine : Selected Essays*, John Calder, 1985, 196 p.
2. Maurice Rollinat, « Le Fou », in *Les névroses*, Charpentier, 1883, 400 p. [en ligne sur gallica.bnf.fr].

Ralph Elawani est journaliste, écrivain et directeur littéraire. Son article « La grosse hostie », paru dans LQ, lui a valu un Grand prix du journalisme indépendant en 2018.

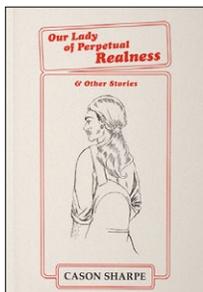


Quelques pistes de lecture

Arizona O'Neill et Richard King

Traduction | Annabelle Moreau

Je suis devenue amoureuse de Cason Sharpe lors d'un marathon de lecture organisé par Metatron. Un mot d'abord sur Metatron Press, une petite maison d'édition montréalaise qui publie des bouquins radicaux pleins de luminosité. Les merveilleuses histoires rocambolesques de Cason Sharpe sont parmi les meilleures publications de la maison. Dans ce recueil, des chroniques de l'école secondaire côtoient une brillante pensée existentialiste. Et quelle lecture Cason Sharpe a donnée, ce soir-là! (A. O.)



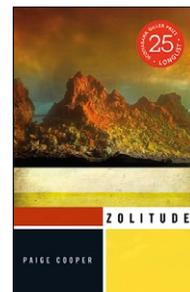
Cason Sharpe

Our Lady of Perpetual Realness & Other Stories

Montréal, Metatron Press

2017, 66 p., 16 \$

Ce roman de Paige Cooper est l'un des plus remarquables à avoir été publiés en 2018 au Canada anglais. Ses récits démontrent une inventivité profonde et intuitive qui est à la fois audacieuse, féminine et d'une grande justesse. Elle met à l'épreuve les jeunes femmes qui sont au cœur de son roman en les plaçant dans d'étranges contextes souvent absurdes et crée des mondes où de minuscules objets comme des verres à vodka ressemblent à des océans, tandis que les dinosaures deviennent des petits lézards qu'on glisse dans sa poche. (A. O.)



Paige Cooper

Zolitude: stories

Biblioasis, Windsor

2018, 236 p., 19,95 \$

Anna Leventhal a publié un recueil de nouvelles intitulé *Sweet Affliction*. Avec une écriture particulièrement caustique, elle saisit certains moments délicats dans la vie de jeunes femmes, mais aussi les humiliations quotidiennes qu'elles subissent pour survivre. J'attends avec impatience son prochain titre, qui sera forcément empreint d'un réalisme raconté avec une perfection absurde. (A. O.)



Anna Leventhal

Sweet Affliction

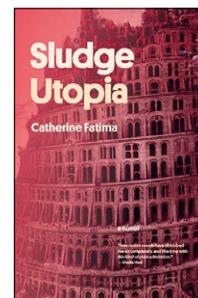
Picton, Invisible Publishing, 2014, 200 p., 19,95 \$

[*Douce détresse*, traduit par Daniel Grenier,

Montréal, Marchand de feuilles

2015, 289 p., 21,95 \$]

Le premier roman de Catherine Fatima, *Sludge Utopia*, a rencontré un franc succès auprès de mes collègues de Drawn & Quarterly, la librairie indépendante où je travaille. C'est une autofiction traitant de la sexualité de jeunes femmes, et l'écriture de Fatima a été décrite comme un mélange de celles de Roland Barthes et de Henry Miller. (C'est tellement parfait! Je vais en rester là.) (A. O.)



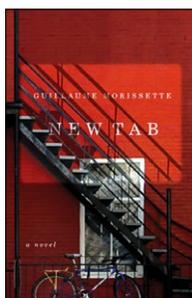
Catherine Fatima

Sludge Utopia

Toronto, Book*hug Press

2018, 232 p., 20 \$

Guillaume Morissette est l'un des écrivains les plus représentatifs de la culture des milléniaux. De sa voix impassible, il aborde tous ses sujets sous un angle philosophique – qu'il s'interroge sur la nature de l'être humain ou sur l'instagrammisation d'un gâteau d'anniversaire. Son travail est désarmant de vérité et brillamment banal. Son absence d'amour-propre conjuguée à ses illusions de grandeur font de lui un écrivain unique. (A. O.)



Guillaume Morissette

New Tab, Montréal

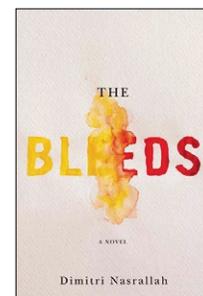
Véhicule Press, 2014, 212 p., 19,95 \$

[*Nouvel onglet*, traduit par Daniel Grenier,

Montréal, Boréal

2016, 256 p., 24,95 \$]

Dimitri Nasrallah a accompli l'impossible avec son roman *The Bleeds*. Il a écrit une satire politique qui comporte à la fois un récit haletant, un esprit parodique acéré et une critique politique tout aussi incisive. Le récit se déroule dans un pays fictif situé quelque part entre le Caucase et le Moyen-Orient. Les Bleed, une famille de dictateurs, dirigent la nation avec une poigne de fer. Le plus jeune, Vadim Bleed, risque de causer la perte de la mainmise familiale sur le pays à cause de ses frasques libertines et de son indifférence pour les méthodes dictatoriales. (A. O.)



Dimitri Nasrallah

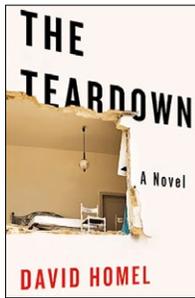
The Bleeds

Montréal, Véhicule Presscoll. « Esplandade Books»

2018, 244 p., 19,95 \$

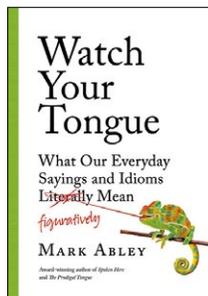
David Homel a grandi à Chicago et s'est installé à Montréal en 1980. Il s'est rapidement fait un nom comme traducteur, notamment grâce à sa traduction des romans de Dany Laferrière. Il a publié son premier roman *Electrical Storms* (*Orages électriques*) en 1988, et se distingue ensuite par la polyvalence de sa plume. Son roman *Sonia & Jack* (*Un singe à Moscou*) est une histoire d'amour racontée avec sensibilité, qui se termine par un revirement astucieux.

Dans *The Speaking Cure* (*L'analyse*), qui se déroule en ex-Yougoslavie – sans doute son roman le plus complexe –, Homel aborde l'influence de la politique sur la vie de ses personnages et la manière dont ceux-ci y résistent. Dans son nouveau livre, *The Teardown*, il se rend à nouveau en Europe de l'Est pour raconter l'histoire d'un homme qui s'évertue à devenir meilleur. [NDLR: Sur ce livre, voir la critique de Michel Nareau, p. 53] (R. K.)



David Homel
The Teardown
Montréal, Véhicule Press
2019, 240 p., 19,95 \$

Mark Abley, ancien journaliste à *The Gazette*, a écrit sur un éventail de sujets, parmi lesquels il faut noter son histoire des écoles résidentielles canadiennes, *Conversations with a Dead Man*. Ses ouvrages les plus connus portent sur la manière dont les langues évoluent et se transforment. Abley aborde la production écrite en langue anglaise sous toutes ses coutures, jusqu'aux lauréats du Bad Sex in Fiction Award («Prix de la performance fictionnelle sexuelle ratée»). Dans son plus récent livre, *Watch Your Tongue*, il s'intéresse aux origines de locutions anglaises courantes. Cet essai est son troisième consacré aux questions linguistiques, et j'ai le plaisir de recommander les deux précédents, *Spoken Here* et *The Prodigal Tongue*. (R. K.)



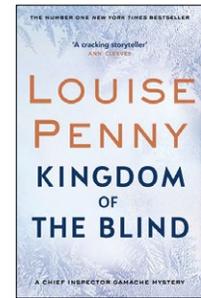
Mark Abley
Watch your tongue
New York, Simon & Schuster
2018, 272 p., 19,99 \$

Je m'en voudrais de ne pas mentionner une nouvelle voix, dont le premier roman annonce de grandes choses à venir. *The Philistine* de Leila Marshy se déroule au Caire à la fin des années 1980 et raconte une découverte de soi. Nadia se rend en Égypte à la recherche de son père. Elle rencontre Manal, une artiste cairote, et en tombe amoureuse. L'écriture convaincante de Marshy transporte le lecteur jusque dans cette ville et jusque dans les vies de ses personnages. (R. K.)



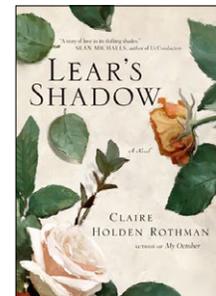
Leila Marshy
The Philistine
Montréal, Linda Leith Publishing
2018, 322 p., 19,95 \$

Les amateur-trices de suspense se délectent des romans de Louise Penny depuis sa première publication, *Still Life* (*En plein cœur*). Ce roman s'est hissé en tête des succès de vente du *New York Times*, où ses livres se retrouvent systématiquement depuis. Cette popularité est due en bonne partie à leur personnage principal, l'inspecteur Gamache, un homme qui résout des crimes tout en luttant contre ses propres défauts. Le décor, le village de Three Pines dans les Cantons-de-l'Est, est un autre élément séduisant des intrigues de Penny. Les villageois-es ressemblent beaucoup à des gens que nous connaissons tous, et il est aisé pour le lecteur de s'y identifier. L'inspecteur Gamache et les habitant-es de Three Pines sont de retour dans le quatorzième roman de Penny, *Kingdom of the Blind*, qui, comme les précédents, réjouira certainement ses admirateur-trices. (R. K.)



Louise Penny
Kingdom of the Blind
New York, Minotaur Books
2018, 400 p., 28,99 \$

Tout comme David Homel, Claire Holden Rothman est à la fois traductrice et romancière. Son deuxième livre, *My October*, a été en lice pour le prix Giller et le prix du Gouverneur général. Le roman raconte l'histoire d'un couple formé d'un écrivain québécois, Luc Lévesque, et d'Hannah son épouse, aux prises avec une crise familiale. Le récit est campé à Saint-Henri au XXI^e siècle, mais les racines du problème remontent à la crise d'octobre 1970. Dans le dernier roman de Rothman, *Lear's Shadow*, le personnage de Bea Rose cherche à se réinventer après avoir laissé son amant. Elle obtient un emploi dans une compagnie théâtrale et doit s'occuper à la fois de ses problèmes personnels et de l'acteur vieillissant qui incarne le rôle-titre dans le *King Lear*, que monte la troupe. Les relations entre les personnages du roman font écho à celles mises en scène dans la pièce de Shakespeare. (R. K.) ♦



Claire Holden Rothman
Lear's Shadow
New York, Penguin Random
House Canada
2018, 336 p., 24,95\$

Arizona O'Neill est une cinéaste et une grande lectrice. Elle travaille à la librairie Drawn & Quarterly dans le Mile End, à Montréal.

Richard King travaille dans le milieu du livre depuis plus de trente ans. Libraire, écrivain et animateur à CBC Radio-Canada, il a fait paraître quatre romans et deux biographies.

Se surprendre dans l'œil de l'autre

Yvon Paré

Longtemps, j'ai lu en gardant les yeux sur la France, la Russie, la Suède ou la Norvège, jusqu'à ce que je tourne la tête pour voir et entendre des voix familières.

J'ai rêvé le continent dans mon enfance à l'école de rang. Les coureurs des bois buvaient dans toutes les rivières de l'Amérique et il y avait ces expéditions punitives des Canadiens (les premiers migrants venus de France s'installer en terre du Canada) contre les Anglais avec l'aide des Indiens, des alliés indéfectibles. De quoi secouer le jeune garçon qui se prenait pour un guerrier quand il enfonçait une plume de dindon dans ses cheveux et qu'il partait pour des heures dans une forêt de trèfle.

Après la Conquête de 1760, l'aventure s'est recroquevillée dans les Pays d'en haut, au nord de Montréal, pour patauger dans un village semblable à celui où je suis né. Séraphin et Donalda n'avaient rien d'exotique. Alexis Labranche parlait parfois du Colorado, Bill Wabo nous rappelait les Autochtones, mais c'était tellement flou. Et qui racontait ces francophones exilés aux États-Unis pour le travail, ces fous toujours en mouvement que l'indomptable Serge Bouchard nous a fait connaître dans la plus belle des fiertés ? Depuis, je suis un admirateur d'Émilie Fortin et de Nolasque Tremblay, ces découvreurs qui n'avaient peur de rien, des chercheurs d'or.

J'étais en huitième année et lisais tout ce que je pouvais trouver. C'est comme ça que j'ai eu entre les mains *Les engagés du Grand-Portage* de Léo-Paul Desrosiers. Ce roman a secoué des frontières et m'a ouvert un horizon auquel je ne pensais plus. Un beau livre de la collection « Nénuphar » de Fides, l'édition de 1958.

Toutes les aventures devenaient possibles au-delà du grand lac Supérieur, dans les plaines sans fin ni commencement de la Saskatchewan et du Manitoba. Une lutte féroce s'y déroulait pour le monopole de la traite des fourrures. Les Pieds noirs, les Sioux, les Gros ventres m'emportaient dans les plus folles expéditions. Nicolas Montour, le personnage principal de monsieur Desrosiers, était une charogne prête à vendre sa mère pour réussir, un homme sans foi ni loi qui prenait tous les moyens pour faire fortune.

Je me souviens surtout des descriptions des rapides, des lacs sauvages, des plaines immenses et des rencontres avec des peuples inconnus. Ce livre m'a fait rêver pendant des mois et j'ai tenté d'écrire des histoires similaires, mais mes héros trébuchaient sur les premiers bouillons de la rivière Ashuapmushuan. Cinq pages et j'étais là, muet, sans mots, le crayon paralysé. J'ai longtemps eu la certitude que rien ne pouvait arriver entre les maisons de mon coin de pays et les forêts qui étouffaient un peu la paroisse.

Madame Gabrielle

J'ai lu Gabrielle Roy peu après mon arrivée à Montréal. *La petite poule d'eau* et plus tard *Les enfants de ma vie*. *Bonheur d'occasion* aussi, bien sûr. J'ai l'édition publiée chez Beauchemin en 1966. Ce fut une révélation. Je savais bien qu'il y avait de grands espaces là-bas, par delà les montagnes de l'Abitibi. Des familles, des voisins, des cousins

étaient partis pour y fonder un pays. Ils revenaient parfois pour des vacances, un mot que mon père ne connaissait pas, et ils nous impressionnaient avec leurs trois expressions anglaises.

Ce fut Roch Carrier, avec *La guerre, yes sir!* en 1968, qui m'a fait me souvenir de la présence des Canadiens anglais. La figure de l'anglophone surgissait dans *Kamouraska* d'Anne Hébert et même chez Philippe Aubert de Gaspé que j'avais lu alors, mais j'avais tendance à l'oublier. Je pouvais croiser des juifs hassidiques dans ma rue d'Outremont et me demander d'où ils venaient, mais c'est une autre histoire.

Un personnage fantomatique se fauillait dans mes livres sans vraiment prendre pied et restait insaisissable. Il était là, dans *Menaud, maître-draveur*, ce rôdeur qui hante les forêts et les montagnes qui ont happé Joson. Quand ai-je lu Félix-Antoine Savard pour la première fois ? Je ne m'en souviens plus.

Autre Canada

Un jour, je ne sais pourquoi, j'ai voulu lire les écrivains de l'autre Canada. Ma fascination pour tout ce qui est imprimé sans doute. J'avais voyagé aux États-Unis avec Faulkner, Caldwell, Steinbeck et Kerouac, mais j'avais ignoré l'Ouest canadien, le Nord. Il était temps d'explorer le pays de Louis Riel et de Gabriel Dumont.

Celle qui titilla ma curiosité fut Margaret Atwood avec ses souvenirs d'enfance, ses étés en Abitibi. C'était mon monde. Elle utilisait les mêmes mots pour raconter ses découvertes. Ce fut alors le début d'une course folle. Je suis devenu un lecteur fidèle de madame Atwood.

Et aussi Robertson Davies, puis Timothy Findley et Bill Gaston, ce prosateur formidable. Je vous conseille son roman *Sointula*, cette tentative de changer la collectivité pour vivre autrement au Canada. Une commune où tout est à tous. Ça m'a fait penser à l'installation des premiers défricheurs du Lac-Saint-Jean, à Hébertville. Tout y était communautaire avec le curé Nicolas Tolentin Hébert qui dirigeait tout. On ne parlait pas de socialisme près du lac Kénogami, c'était un mot interdit.

Après Gaston, ce fut une nécessité de rendre visite à ces collègues inconnus. Lawrence Hill, Liza Moore, Margaret Laurence et combien d'autres. J'aime leur liberté, leur souffle et ils me donnent toujours l'impression d'être chez moi avec eux. Que dire des essais percutants de Thomas King ? *L'Indien malcommode* est à lire absolument. Plusieurs ouvrages de John Saul aussi, dont l'œuvre incontournable, *Les bâtards de Voltaire*.

J'ai de la tendresse pour le roman de Richard Wagamese. *Cheval indien* nous plonge dans la vie d'un jeune Obijwé qui fait son chemin difficilement dans la société des Blancs en étant joueur de hockey. Il se démarque par ses habiletés, mais a du mal à se défendre contre le racisme et l'exploitation sous toutes ses formes. J'ai n'ai pu que penser à Arthur Ququochi, un Innu de Mashteuatsh qui excellait dans tous les sports. Lui non plus n'a pu faire sa place dans ce

monde particulièrement dur. Je l'ai affronté comme gardien de but et son lancer me faisait trembler sur mes patins.

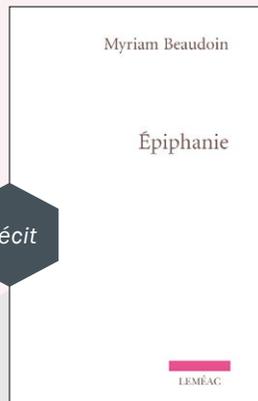
Regard

Somme toute, mes excursions du côté des écrivains de l'autre langue du Canada ont toujours été intéressantes. J'y ai appris beaucoup de choses, notamment avec ces prosatrices formidables que sont Alice Munro et Kathleen Winter, qui m'ont emporté dans une magie de bord de mer et le rêve du Grand Nord.

Je viens de succomber aux *Chants du large* d'Emma Hooper. Une histoire de dépossession et de pertes, d'exploitations aveugles, l'entêtement d'un jeune garçon qui tente de réparer des siècles de négligence.

Je ne sais comment sont perçus les auteurs du Québec et de la francophonie d'Amérique quand leurs ouvrages sont traduits dans l'autre langue. Cela ne m'est jamais arrivé. Il me semble que ça reste discret, et que les tirages sont fort modestes. Certains deviennent de véritables succès pourtant. *Aminata* de Lawrence Hill a fait ouvrir bien des yeux.

Il y a toujours un mur entre les écrivains des deux solitudes du Canada et il n'est guère facile de parvenir à se lire avec toute l'attention nécessaire et la générosité que cela demande. Je m'y exerce souvent et le mieux possible. Que je le veuille ou non, c'est un reflet de moi que je trouve dans ces ouvrages. Ma prochaine visite va vers Heather O'Neill dont on dit tellement de bien. Oui, son roman *Hôtel Lonely Hearts*. Et j'avoue boudier Mordecai Richler pour toutes les mauvaises raisons du monde, mais c'est comme ça... ♦



Récit

MYRIAM BEAUDOIN

Épiphanie

Le récit d'une mère-née dont les bras et le ventre, sans raison, demeurent cruellement vides ; la confession d'une femme qui est prête à croire tout et n'importe qui, tant que son espoir fou d'avoir un enfant est ravivé.

DAVID HOMEL

Portrait d'un homme sur les décombres

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Marie Jot

Dans ce huitième roman audacieux et maîtrisé, la plume incisive et délicate de David Homel fait preuve d'une honnêteté parfois brutale sur certains aspects d'une société qui échappe à ses propres repères.



Roman



Recueil de nouvelles

DANIELLE FOURNIER

Celle qui marchait sur la pointe des pieds

Comment définir l'identité? Comment devenir la mère de sa mère tout en restant sa fille? Danielle Fournier propose trois nouvelles autour de ces thèmes avec, en toile de fond, un véritable hymne à la nature : le fleuve, les éléments, le paysage, déclinés poétiquement au gré des saisons.

Vers Saint-Gérorix
RENAUD CORBEIL
ROMAN

Le syndrome de takotsubo
MIREILLE GAGNÉ
NOUVELLES

LES ÉDITIONS
Sémaphore
www.editionssemaphore.qc.ca



Canada Council
for the Arts

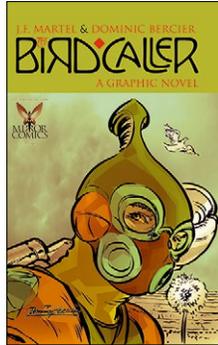
Conseil des arts
du Canada

LEMÉAC

Les suggestions BD du FBDM

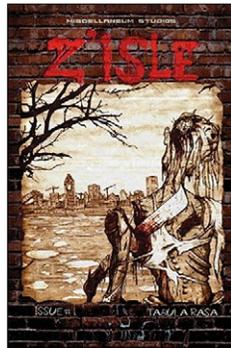
Virginie Mont-Reynaud et Martin Morin

Auteur, artiste, illustrateur, designer, musicien, fondateur de Mirror Comics Studios, Dominic Bercier, installé à Ottawa, a plus d'une corde à son arc, et plus d'une plume sur sa table de travail. Ses publications brochées – *Birdcaller*, *Mission Arizona*, *Like Never Before & Like Never Again*, *Threadmill* et le magnifique *Ghost King* – se déclinent dans un style graphique que l'on rencontre peu en bande dessinée. Faisant parfois fi des conventions, l'artiste accompli sait comment raconter une histoire.



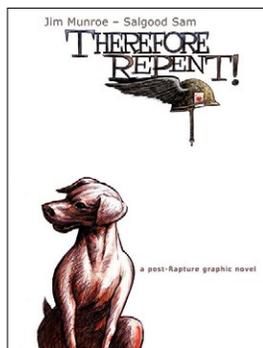
Dominic Bercier et J. F. Martel
The Bird Caller
Mirror Comics Studios

Le Montréal post-apocalyptique est source d'inspiration. Vous aimez la série *Hiver nucléaire* de Cab? En voici une autre version, toute en zombies! Comment affronter la nouvelle réalité, lui survivre et tenter de recréer, entre deux moments d'angoisse, un îlot de société relativement fonctionnelle? Les auteurs Isabelle Duguay et Lateef Martin (ce dernier est également aux dessins) y vont de leur version d'une fin du monde toute montréalaise. Des courts-métrages, un jeu vidéo et des pièces musicales font partie de l'univers de la série.



Isabelle Duguay et Lateef Martin
Z'Isle
Miscellaneum Studios

Écrit par Jim Munroe et élégamment illustré par le bédéiste, illustrateur et enseignant Salgood Sam, *Therefore Repent* nous transporte dans un Chicago post-*Rapture*, c'est-à-dire après la soudaine et très inattendue montée au paradis – littéralement – de plus de 144 000 croyants chrétiens. Pourquoi eux et pas les autres? Dans ce récit où amour, spiritualité, incompréhension et pouvoirs magiques s'entrechoquent, une question se pose: et si Dieu n'avait rien à voir dans tout ça? En bonus, un chien parle, et il n'est pas le plus bête de nous tous...



Jim Munroe et Salgood Sam
Therefore Repent!
No Media Kings

Pas moins de huit titres constituent la série des courtes «aventures» de Squid-Gee, un calmar qui, comme son nom l'indique, fait du squeegee... quelque part dans une ville sous-marine aux allures préhistoriques. L'auteur Keenan Poloncsak, inspiré par le fait que Montréal était autrefois submergée par la mer de Champlain, propose l'ensemble de ses strips noirs et blancs, humoristiques et pour le moins originaux, dans un album rétrospectif de presque 300 pages.



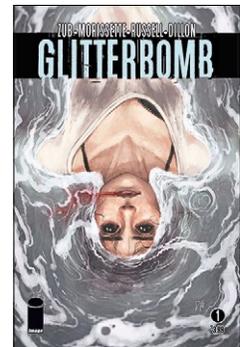
Keenan Poloncsak
The Complete Squid-Gee Octology
autopublication

Deuxième album de la talentueuse bédéiste Meags Fitzgerald, *Long Red Hair* nous invite de nouveau dans son univers intimiste, où le récit nous entraîne vers une réflexion sur la quête de soi, le rôle de l'éducation et celui de notre entourage. Les questions d'identité y sont posées avec sensibilité et délicatesse. Originaire de Nouvelle-Écosse, Meags est Montréalaise depuis quelques années et nous avons hâte de découvrir son prochain projet. Ce livre est aussi disponible en français chez PowPow.



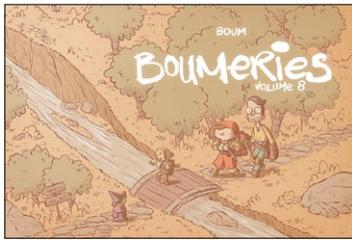
Meags Fitzgerald
Long Red Hair
Conundrum Press

Qu'arrive-t-il aux célébrités qui ne sont plus à la mode? C'est ce que *Glitterbomb* explore avec l'histoire de Farrah Durante, une actrice «d'un certain âge» qui tente tant bien que mal de trouver son prochain rôle. Du drame, de l'horreur et un soupçon de fantastique, c'est le mélange explosif de la série de Jim Zub et Djibril Morissette-Phan qui en est maintenant à son deuxième volume. Les dessins de Djibril servent bien le récit sombre qui perce le voile brillant, souvent trompeur, d'Hollywood. Vous pouvez aussi retrouver une histoire originale de Djibril dans le projet *Les rues de Montréal*.



Jim Zub et Djibril Morissette-Phan
Glitterbomb, 2 volumes parus
Image Comics

Depuis maintenant plus de dix ans, Boum partage avec nous les anecdotes les plus drôles et bizarres de sa vie. Elle met en vedette ses deux adorables filles, son mari et elle-même dans des situations qui ont parfois l'air d'être de la pure fiction. Comme quoi être maman et bédéiste n'est pas une simple affaire au quotidien! Vous pouvez suivre ses aventures en ligne sur son blogue ou dans ses recueils publiés chaque année. Mais faites attention au rêve de toilettes...



Boum

Boumerie, 8 volumes parus
autopublication

Ce n'est pas parce qu'on est un yéti que la vie est simple, surtout lorsqu'on s'appelle Charles Christopher. Oui, vous avez bien lu, Charles Christopher, le yéti qui ne sait pas vraiment qui il est, où il s'en va et ce qu'il fait. Heureusement, la forêt est remplie d'animaux qui vont l'aider... ou pas. Avec les aventures de son yéti attachant, le Montréalais d'adoption Karl Kerschl nous plonge dans un drôle de récit rempli d'humanité. Commencé comme un *webcomic*, *The Abominable Charles Christopher* est maintenant disponible en livres pour ce qu'on espère n'être que le début! ♦



Karl Kerschl

The Abominable Charles Christopher, 2 volumes parus
Abominable Books

Le Festival BD de Montréal (FBDM) dresse depuis sept ans ses chapiteaux au cœur du parc La Fontaine, la dernière fin de semaine de mai, afin de faire découvrir aux jeunes et moins jeunes la qualité de la bande dessinée d'ici et d'ailleurs. Séances de dédicaces, activités participatives, conférences, expositions et tutti quanti sont au rendez-vous année après année. Plus de renseignements sur le site internet du festival : www.fbdm-montreal.ca

la librairie Vaugois inc.

1300 av. Maguire
Québec, Qc
G1T 1Z3
418-681-0254

librairievaugois.com
librairie.vaugois@gmail.com

suivez-nous :



Abonnement

Quatre numéros par année

Frais postaux et taxes inclus

LOCAL

| | |
|----------------------------------|-----------|
| Abonnement individuel (1 an) | 63,24 \$ |
| Abonnement individuel (2 ans) | 114,98 \$ |
| Abonnement institutionnel (1 an) | 126,47 \$ |

ÉTATS-UNIS

| | |
|----------------------------------|-----------|
| Abonnement individuel (1 an) | 85,00 \$ |
| Abonnement institutionnel (1 an) | 135,00 \$ |

INTERNATIONAL

| | |
|----------------------------------|-----------|
| Abonnement individuel (1 an) | 95,00 \$ |
| Abonnement institutionnel (1 an) | 150,00 \$ |

revue-estuaire.com

estuaire

C.P. 48774, Outremont (Québec) H2V 4V1

Nom

Adresse

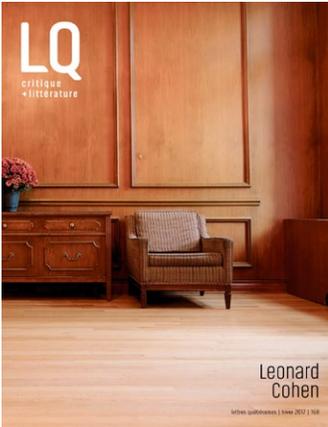
Ville, Province

Code postal

Téléphone

Courriel

Abonnement à partir du numéro



grille de notation des critiques

✘ Minable

Il s'agit d'un ouvrage dont il nous semble impossible de distinguer assez de qualités pour le sauver de l'inéluctable naufrage littéraire qu'entraîne une œuvre insipide, truffée d'évidences et sans aucune qualité d'écriture.

☆ Pauvre

Il s'agit d'un ouvrage sans grand éclat, en plein cœur des lieux communs, qui ne se distingue ni par sa forme ni par son fond, et ne laissant aucun souvenir périssable de lecture.

☆☆ Banal

Il s'agit d'un ouvrage ayant autant de qualités que de défauts. Si l'on croyait à quelques moments tenir un bon livre, celui-ci nous laisse sur notre faim avec le sentiment d'un projet qu'on n'a pas su mener à terme.

☆☆☆ Bon

Il s'agit d'un ouvrage intéressant qui, sans rien révolutionner, livre ses promesses tout au long de la lecture. Il recèle néanmoins quelques perles et parvient à se distinguer de la majorité des publications.

☆☆☆☆ Remarquable

Il s'agit d'un ouvrage qui parvient à transcender le lecteur, la lectrice, que ce soit par sa forme ou son fond. Il marque un jalon dans l'œuvre de l'auteur-e ou l'installe clairement dans les écrivain-e-s important-e-s à surveiller.

☆☆☆☆☆ Chef-d'œuvre

Il s'agit d'un ouvrage d'une rare qualité qui, on le croit, traversera l'épreuve du temps, deviendra un ouvrage de référence dans l'œuvre de l'auteur-e, mais aussi dans le genre dans lequel il s'inscrit.

critique

Il n'y a point de littérature sans critique

Catherine **Lemieux** | Érik **Vigneault** | Myriam **Beaudoin** | Luc **Mercure** | Virginie **Francœur** |
Caroline **Devost** | Mariève **Maréchale** | Michael **Ondaatje** | David **Homel** | Danielle **Fournier** |
Isabelle **Lafortune** | François **Lévesque** | Pierre-Louis **Gagnon** | Ayavi **Lake** | Gilles **Dubois** |
Mishka **Lavigne** | Ludovic **Fouquet** | Catherine **Chabot** | Louis **Geoffroy** | Pierre **Labrie** |
Jean-Marc **Desgent** | Lynn **Diamond** | Benoit **Jutras** | Marie-Andrée **Gill** | Alain **Vadboncœur** |
Alexandre **Soublière** | Julien **Lefort-Favreau** | Emmanuelle **Tremblay** | Arthur **Manuel** | Grand chef Ron **Derrickson** |
Val-Bleu | **Cab** | Geneviève **Pettersen** | François **Vigneault** | Cookie **Kalkair** | Bill **Vazan**



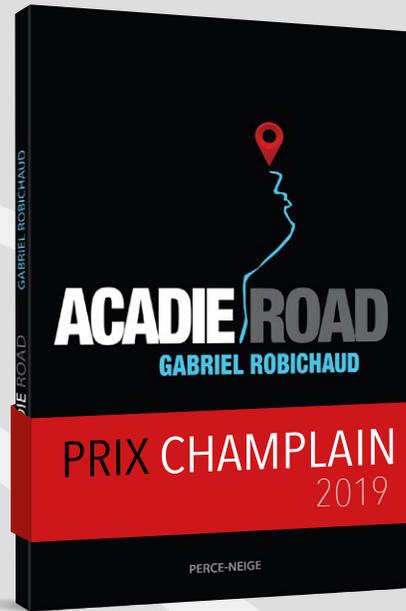
Au **cœur** de la poésie acadienne
depuis 1980 !



Acadie Road

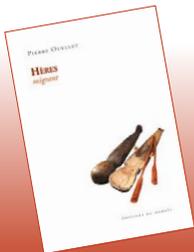
GABRIEL ROBICHAUD

COLLECTION POÉSIE



editionsperceneige.ca

f EditionsPerceNeige



Hères
migrant

Pierre Ouellet



Juillet,
le Nord

Andréane F-Vallières



La
rivière
Initiations
outaouaises

Joël Pourbaix



Le livre
caché de
Lisbonne

Louise Warren

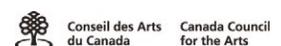


Par la
peau
des
couleuvres

Mathieu Simoneau



www.lenoroit.com



Apprendre l'irrévérence

Thomas Dupont-Buist

Les ombres magistrales projetées tant par les Smiths que par Boris Vian abondent dans ce premier roman de Catherine Lemieux.

Rare, l'affection de l'héroïne-narratrice qui nous occupe ici l'est sans doute puisqu'elle souffre d'une maladie orpheline entravant la bonne marche de ses poumons en laissant s'y développer des algues. De l'algue au nénuphar, il n'y a qu'une brasse, mais celle-ci suffit pour distancier l'univers de Lemieux de celui de Vian. Voyez-vous, le style de cette nouvelle romancière a beau être fleuri, élégant comme une phrase en tenue de soirée, il vit sous un ciel perpétuellement gris qui ne permet pas aux jours de laisser dans leur sillage un peu d'écume. Ce ne sont donc pas les fusils poussant en terre qui révoltent la narratrice, mais bien la nécessité accablante de se « déguiser en jeune fille avec de l'avenir », tâche d'autant plus ardue au royaume des « animateurs déchets de la radio poubelle ». Si autour d'elle certaines jeunes filles se trouvent en fleur, elle préfère piétiner les jardins de sa connaissance au son de Bowie, The Cure et The Smiths. Avec son acolyte Sarah, elle a trouvé dans la contre-culture un refuge « à la cité de la léthargie perpétuelle », « deux naufragées de la new wave anglaise, échouées sur les rives du Saint-Laurent ».

Survivre à la puberté

Traversée d'aléas somme toute assez banals, la relation des deux amies demeure essentiellement conflictuelle. Sans incarner une amitié aussi fondamentalement malsaine et tragique, la dynamique de ces deux adolescentes rappelle parfois la fascination éprouvée à la lecture de la désormais célèbre tétralogie d'Elena Ferrante, *L'amie prodigieuse* (Gallimard, 2014-2018). Certes moins ambitieux que ce cycle aux multiples ramifications politiques, culturelles et psychologiques, *Une affection rare* s'ancre solidement dans une littérature de l'intime et de l'introspection, donnant par l'emploi de la première personne du singulier un accès éclairant et direct aux pensées d'une femme bouillonnante et changeante. Pressée de quitter « [les] parents, [la] maison et [le] port qui sent le poisson pourri », elle n'a pas pour autant la moindre idée de la destination à prendre une fois arrivée au grand carrefour. Ainsi faut-il s'abîmer pour se donner une manière de patine, ne pas trop parler au troupeau de peur de se rendre compte que sa propre toison n'est finalement pas aussi noire qu'on le croyait. Il faut également nager, nager à en perdre haleine, de façon à ne plus préférer les sentences incendiaires que dans la sécurité du bastion mental, trop essoufflée par l'effort pour attiser en public les braises de la colère qui ronge. L'adolescence grimpée trop vite au sommet de ce qu'elle croit la vie a tout raté en chemin, aveugle à la beauté, niant le futur, engoncée dans un mal-être de passage.

La colère qui sauve

la dernière longueur de la journée s'achève dans le bruit le bruit agréablement assourdi pendant les deux heures de l'entraînement à présent terminé retour du chaos des paroles criardes qui font éclosion dans ma tête et dans mon corps comme autant de

sifflements malvenus comme autant de petits agents irritants d'anodins poisons quotidiens avalés en disant merci oui oui les paroles deviennent des cris et les cris me font chavirer me font mal comme la lumière fait mal après un long sommeil lourd [...]

Pensées coulant en un long fleuve intranquille, inapaisé, ces passages agissent comme des électrochocs au long du roman, fouettant le sang du lecteur qui tombe à la suite de la narratrice dans le noir marasme d'une puberté sans fin, où tout semble ennuyeux ou vain. Ils sont la goulée d'air salutaire qui s'engouffre dans les poumons quand la tête de la crawluse émerge brièvement hors de l'eau, bijoux de fureur, sursauts de vitalité. Heureusement qu'ils y sont d'ailleurs, car la plume de Lemieux a beau être éblouissante, elle ne suffit pas entièrement à rendre mémorable cette histoire qui donne parfois l'impression de faire du sur-place en eau profonde, battant furieusement les jambes pour ne pas sombrer, sans toutefois esquisser le geste qui rapprocherait du rivage. La trame narrative ténue est ainsi la faiblesse principale de ce texte aux atmosphères réussies, aux personnages crédibles et au style recelant les promesses d'une belle œuvre à venir. À l'école de l'irrévérence, les théories pèsent peu dans la balance, les esquisses et les plans sont de meilleur goût une fois en cendres, et rien ne vaut les travaux pratiques.

Tout le monde danse. Moi aussi. Fouillis de résolutions. J'apprendrai le vaudou. J'apprendrai la solitude et la dignité. J'apprendrai l'irrévérence. J'apprendrai la révolte. Je m'en sortirai. Je m'en sors.

Dans ce beau portrait d'une jeune femme qui se veut plus rebelle qu'elle ne l'est réellement, on continue d'attendre l'étincelle qui mettra le feu à ses aspirations, l'instant de clarté vacillante où les « lubies de [ses] dix-sept ans » lui apparaîtront comme révolues, lui laissant enfin la place de se réinventer, enfin adulte. ♦



☆☆☆
Catherine Lemieux
Une affection rare
Montréal, Triptyque
2018, 216 p., 23,95 \$

Risible

Paul Kawczak

Si vous voulez en savoir sur Juliette, vous risquez d'être un peu déçu-e.
En revanche, pour un roman fou, bavard et digressif à souhait, vous êtes au bon endroit.

L'histoire est relativement simple. Un homme, psychothérapeute de son métier, exerçant à Montréal, apprend qu'il a une fille de vingt-cinq ans, conçue, née et ayant grandi à Barcelone avec sa mère. Il entre en contact avec la jeune femme, qu'il reçoit à son cabinet, dans une relation thérapeute-patient, jusqu'à ce qu'elle disparaisse subitement. L'homme se rend alors à Barcelone pour la retrouver. Le nom de sa fille : Juliette.

Rebrousse-poil

L'histoire est relativement simple, le roman d'Érik Vigneault, *Tout savoir sur Juliette*, est légèrement plus compliqué... On n'apprendra pas grand-chose sur Juliette, le texte, se présentant comme le manuscrit d'un livre à venir, sorte de journal de bord de la recherche de Juliette, s'emportant en folles digressions et scènes surréelles. Si l'on suppose qu'il existe deux voies du roman, l'une narrative et l'autre *discourante*, à rebrousse-poil de l'enchaînement quasiment téléologique des actions, *Tout savoir sur Juliette* appartient à la seconde catégorie. Digressions, métadiscours, mises en abyme, multiplication d'homonymes (Juliette), personnage non-personnage (Juliette encore), pastiches (de Proust à Kafka) et jeux formels, tous les ingrédients de la déconstruction romanesque sont ici présents. On appréciera tout particulièrement, dans la rubrique réflexions littéraires, le régulier *Breton-bashing* qui en fait manger à toutes les sauces au pape autoritaire du surréalisme, ainsi qu'un plaisant développement sur les primoromanciers et leur merveilleuse absence d'originalité. Alors qu'une certaine conception de la littérature au Québec est quasi synonyme de l'idéale triade platonicienne du Bon du Bien du Vrai, il réside un certain plaisir coupable dans le fait de lire qu'« [...] il est aujourd'hui bien connu que les poèmes sont des objets risibles, tout comme les romans d'ailleurs, je ne lis plus que des essais et de préférence des essais culinaires, il y a aujourd'hui plus de littérature dans un soufflé au fromage que dans un roman ». Or, que la littérature soit risible est peut-être la meilleure chose que l'on puisse nous souhaiter, car cette risibilité ne dépend pas d'elle, mais de nous et de notre liberté. Tel semble être le projet d'Érik Vigneault : la possibilité du risible. Au diable les soufflés au fromage !

Ordre et désordre

Deux thèmes majeurs se côtoient au sein de cette risible entreprise romanesque : la folie et la mort, leur omniprésence dans la vie de nombreux et nombreuses artistes et personnalités d'avant-plan. Montaigne écrivait dans ses *Essais* : « Au jugement de la vie d'autrui, je regarde toujours comment s'en est porté le bout » ; et c'est ce que fait également, de façon obsessive, le narrateur de *Tout savoir sur Juliette*. Peintres, auteur-es, scientifiques de génie, personnages politiques, musicien-nes, philosophes, la narration passe en revue des dizaines de noms de suicidé-es, cherchant dans les conditions de leurs décès des corrélations numériques, un semblant de sens

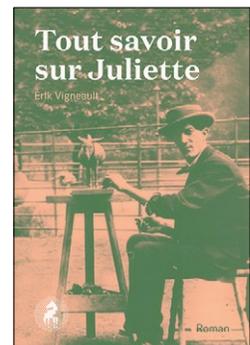
dans un monde qui s'effondre. Il y a dans ce livre une recherche angoissée du sens, presque paranoïaque – à la manière dont Lacan associe paranoïa et construction de la signification et du savoir. L'angoisse de la folie, de la psychose et de la route vers le suicide a pour corrélat la mise à mal de la syntaxe, de la prose et de la narration romanesque. Or, nous dit-on : « [...] de toutes les hygiènes la syntaxique et son ordonnancement des mots vient au premier rang, la syntaxe purifie l'âme ». Et pourtant, ici, elle ne cesse de se briser, Érik Vigneault jouant régulièrement de la ponctuation et de l'ordre des mots.

Toutefois, l'ordre menace dans ce livre désordonné. Les ordres totalitaire, fasciste, nazi, communiste, mais également l'ordre patriarcal de sociétés capitalistes violemment hiérarchisées, qui ont formé les toiles de fond d'une bonne partie de l'histoire humaine du xx^e siècle, et devant lesquelles le suicide était, parfois, une solution de salut, pointent en permanence derrière les récits du narrateur – qui pourtant précise : « je suis romancier pas historien ». Le roman – et particulièrement sa *voie discourante*, digressante, parataxique – serait-il plus à même d'accueillir la folie de l'Histoire que l'Histoire elle-même ?

Triste constat

Cette forme de roman non romanesque, flirtant avec la folie et la dimension paranoïaque du savoir sur un flot baroque – pour ne pas dire *postmoderne*, ce terme qui dit tout et rien à la fois – de signes et de langage, et que l'on pourrait aisément faire remonter à Sterne (*Tristram Shandy*) et à Diderot (*Jacques le fataliste*), a connu quelques exemples fameux ces dernières années. Je pense à Éric Chevillard et à son personnage non existant Dino Egger, ou encore aux romans d'Alain Farah. Ces livres, sous l'effervescence d'une folie comique, laissent transparaître une mélancolie immense et ontologique, celle de l'humain devant la relativisation du sens et l'effritement de l'absolu. *Tout savoir sur Juliette* ajoute une pierre à l'édifice de ce triste constat : Dieu est mort depuis déjà un bout de temps.

Que faire ? En attendant, rions. ♦



☆☆☆☆

Érik Vigneault

Tout savoir sur Juliette

Montréal, Le Cheval d'août

2018, 178 p., 22,95 \$

Raconter l'attente

Marie-Michèle Giguère

Le chemin de croix magnifiquement impudique d'une femme vers la maternité.

Un matin de semaine d'hiver un peu chaotique – des enfants qui ne veulent pas se lever, une crise de bacon pour ne pas mettre l'habit de neige, le petit désordre ordinaire –, je m'installe dans une pataterie pour boire deux cafés et manger des œufs et des toasts ; pour trouver un peu de silence. Parce que c'est ce que j'avais sous la main, j'entame la lecture d'*Épiphanie*, le récit d'infertilité et d'adoption de Myriam Beaudoin. Le court livre – si loin de moi et pourtant tout autour – arrivait à point nommé, tel un témoignage solennel de la chance immense que l'on a de prendre soin, quotidiennement, de nos enfants.

*Le parcours de combattant ne faisait que débiter.
Il ressemblerait à un jeu Serpent et échelles où il n'y aurait
pendant plus de dix ans
Que des serpents.*

Plus de dix ans à essayer de fonder une famille. Plus de dix ans à essayer de se consacrer à autre chose qu'à soi, qu'à son couple, qu'à une carrière. C'est l'histoire à la fois commune et extraordinaire qui a fait naître ce récit, qu'on lit d'un souffle. Il fallait un étrange mélange d'impudeur et de dignité pour livrer ce témoignage d'une troublante beauté, qui explore les désirs les plus intimes de la narratrice comme ses limites les plus viscérales : « J'ai pensé quitter N. et adopter seule Luna Grâce. Je n'ai pas eu ce courage. Ou alors j'ai cru que, seule, je ne pourrais pas mener à bien ce projet, qu'il faudrait alors tout recommencer depuis le début. Et je n'avais plus la force. Ni le temps. »

Mettre en lumière la fragilité

Je me souviens d'avoir été ébloui par le deuxième livre de Myriam Beaudoin, *Hadassa*, paru en 2006 chez Leméac. C'était une incursion douce et riieuse dans une classe de français de jeunes filles de la communauté juive hassidique montréalaise ; une histoire d'amour magnifique et impossible entre une nouvelle épouse issue de cette communauté et un immigré polonais.

Dans *Épiphanie*, on découvre la même capacité à mettre en lumière la fragilité, l'empathie.

Divisé en six sections, le livre débute par une incursion aussi triste que farfelue dans l'univers des médecines alternatives pour régler les problèmes de fertilité d'une vingtenaire qui rêve de fonder une famille avec son amoureux. Tout est décrit dans les moindres détails, les instructions de l'acuponctrice, de l'ostéopathe et de tous ces gens qui affirment pouvoir l'aider. La précision fait ressortir l'absurdité de maintes demandes : les recommandations de l'une sont souvent en contradiction avec celles de l'autre.

S'ensuivent les aléas de la clinique d'infertilité, des myriades de tests puis d'injections, et les tentatives de fécondation *in vitro*, toujours décrites avec précision, froideur :

Couple rencontré. Nouvelle tentative d'IUI avec gonades. Obligation de refaire tous les bilans préconceptionnels. Sous-sol Saint-Joseph, la thérapeute en biologie totale, tout habillée de lainages, jauge mes souvenirs d'une plage de Bujumbura.

Lorsque l'idée d'adopter par la banque mixte de la Direction de la protection de la jeunesse s'impose comme solution pour la future maman, le récit s'allège de détails techniques, l'écriture explore la psyché de la narratrice plutôt que son corps qui ne veut pas lui donner d'enfant.

En soi, la dévotion des gens qui décident d'accueillir chez eux des enfants dont les premières semaines ou les premiers mois dans la vie ont été faits d'embûches et de manques, qui acceptent le risque que ces enfants qu'ils aimeront comme les leurs pourront rester avec eux pour toujours ou être renvoyés à leur famille biologique, tout cela a quelque chose de complètement bouleversant.

Et parce que le récit prend cette avenue-là, il parvient à trouver un équilibre entre le désir d'enfant comme besoin personnel, et avouons-le, partiellement égoïste, et l'amour inconditionnel comme don total de soi. En racontant ce cheminement long et ardu, *Épiphanie* embrasse de manière sensible l'étrange complexité du désir de maternité de la narratrice. D'ailleurs, l'amoureux et les proches y sont très peu présents, on sait qu'ils sont là, mais on est si immergé dans les pensées de la protagoniste principale qu'ils ne font office que de figurants, d'ombres mouvantes.

Pour bien rendre compte de ce parcours difficile, le récit alterne entre une narration au « je » et de brefs segments en vers, adressés à l'enfant tant attendu. Enfant qui tient son nom du jour où ses parents ont appris l'heureuse nouvelle de son arrivée parmi eux, *Épiphanie*, à qui l'auteure dédie d'ailleurs ce récit bouleversant :

*Ce roman est pour toi, Antonina Épiphanie
Pour te raconter combien je t'ai rêvée
Et pour que tu me pardonnes
de ne pas avoir su t'enfanter
de ne pas avoir été à la hauteur
de te mettre au monde ♦*



Écrire vrai

Nicholas Giguère

Romancier cumulant neuf titres à son actif, dont *Port de mer* (2014) et *Veiller Pascal* (2016), parus chez Québec Amérique, Luc Mercure propose, avec *Le goût du Goncourt*, une œuvre poignante.

«Vraie fiction», d'après l'indication générique apparaissant sur la couverture, ce dernier texte de Luc Mercure, qui a également publié *La mort de Blaise* (2008) et *La faute de Roy Dupuis* (2010) chez Leméac, laisse un souvenir prégnant chez le lecteur en raison de ses multiples variations sur l'intime et le dévoilement.

Comment expliquer qu'une œuvre d'une telle ampleur soit tombée dans l'oubli et suscite si peu de commentaires ?

Qui se souvient d'Yves Navarre ?

Roman de l'impudeur, *Le goût du Goncourt* est aussi un sur l'écrivain français Yves Navarre, qui avait remporté, en 1980, le prix Goncourt pour *Le jardin d'acclimatation*, lequel met en scène le personnage de Bertrand, contraint par son père, un notable conservateur, de subir une lobotomie en raison de son homosexualité. Mais qui était Yves Navarre ? Tour à tour romancier, dramaturge et poète, il a laissé, au moment de sa mort tragique en 1994, une œuvre colossale, qui comprend des titres phares tels que *Killer* (1975), *Le petit galopin de nos corps* (1977), *Le temps voulu* (1979) et *Biographie* (1981). Dans les années 1970 et 1980, alors que le milieu littéraire français demeure, malgré certaines percées notables, très hétéronormatif et généralement peu ouvert aux œuvres abordant les différences sexuelles, Yves Navarre s'impose, comme l'écrit si bien Luc Mercure, comme un «révélateur d'une extrême importance» du vécu des gais, de leurs conditions de vie parfois délétères, de leurs amours fugitives, de leurs blessures. Or, comment expliquer qu'une œuvre d'une telle ampleur soit tombée dans l'oubli et suscite si peu de commentaires, surtout de ce côté-ci de l'Atlantique¹ ? L'un des mérites du dernier livre de Luc Mercure – et c'est loin d'être le seul – est certainement de réactualiser cette figure d'écrivain.

Le goût de la fiction vraie ou de la vérité fictive

Qu'est-ce au juste que *Le goût du Goncourt* ? L'intrigue, en fait, tient à relativement peu de choses : le narrateur reçoit, en guise de cadeau de Noël, *Le jardin d'acclimatation* d'Yves Navarre. Cet ouvrage le bouleverse tant qu'il lit ensuite la plupart des titres de l'écrivain français. Il lui envoie aussi une lettre, dans laquelle il lui avoue son admiration. Pour sa part, l'auteur du *Cœur qui cogne* (1974) et de *Niagarak* (1976) lui fait parvenir son adresse et un plan de la région où il habite. Considérant cette réponse comme une invitation

explicite, le narrateur profite d'un séjour en France, à l'été 1982, pour visiter son idole littéraire, qui l'accueille à bras ouverts. Toutefois, rien ne se déroule comme prévu, c'est la désillusion totale : Yves Navarre se révèle un être brisé par la vie, amer, égocentrique, dominant et odieux. Plus d'une fois, le narrateur tente de réparer le gâchis, sans succès. Ce qui aurait pu être les prémises d'une relation fulgurante marquée par le désir, l'admiration et l'amour est irrémédiablement terminé.

Une intrigue simple, donc, mais bien ficelée et menée de main de maître. Surtout, la structure qui la sous-tend est d'une grande complexité et ingéniosité. Trois types de narrations s'enchevêtrent au fil du récit : d'abord, une narration homodiégétique, qui relate les événements de façon objective, sans fioritures ni métaphores inutiles ; des extraits de journaux intimes, qui donnent à lire une version «à chaud» et jusqu'alors inédite de la relation entre le narrateur et Yves Navarre ; enfin, des commentaires métadiscursifs, présentés en italique, dans lesquels le narrateur revient sur ses souvenirs, les nuance, apporte des précisions, doute de la véracité et de la pertinence de ses propres réminiscences... Cette triple narration montre on ne peut mieux à quel point il est difficile de «représenter la réalité avec des mots», à quel point «raconter sans rien inventer, sans traduire ni trahir, dire simplement : voici ce qui s'est passé, point» relève de la plus pure gageure, puisque les souvenirs et les perceptions, qui constituent les matériaux de base des écritures de soi, sont bien souvent défailants, approximatifs, imprécis. Il est par conséquent utopique de croire que les genres de l'intime puissent être le reflet fidèle d'actions ou de sensations passées : ils se définissent plutôt comme des constructions discursives et esthétiques qui réactualisent et réinterprètent des faits marquants. C'est là tout le magnifique projet de Luc Mercure : revisiter un passé douloureux pour en extraire une fiction authentique et «plus vraisemblable, mais aussi plus vraie que la réalité parfois». ♦

1. Sauf en ce qui concerne l'ouvrage de Pierre Salducci, *Un condamné à vivre s'est échappé : textes, entretiens et poèmes* (Hull, Vent d'ouest, 1997), qui regroupe plusieurs inédits d'Yves Navarre.



☆☆☆☆
Luc Mercure
Le goût du Goncourt
Montréal, Québec Amérique
2018, 166 p., 21,95 \$

L'amertume des jelly beans

Nicholas Giguère

Publié dans la collection «Écarts» des Éditions Druide, dirigée par Normand de Bellefeuille, le premier roman de Virginie Francœur, *Jelly Bean*, n'est pas ce qu'on peut appeler une réussite.

L'occasion était belle, pourtant, de proposer une intrigue saisissante sur un sujet toujours d'actualité : la réalité des femmes dans le milieu des bars de danseuses nues. Mais l'univers dépeint par l'auteure des recueils *Encres de Chine* (2015) et *Inde mémoire* (2018), parus aux Écrits des Forges, n'a rien pour séduire un lectorat avide de fictions transcendant les lieux communs.

Autour du très générique Sex Bar

Il faut néanmoins reconnaître que la romancière en herbe sait, en quelques mots, quelques phrases, camper des personnages très typés, dont Ophélie, digne héritière de l'univers shakespearien, « fille miracle » issue d'un milieu bourgeois, lettré et cultivé et élève modèle dans une école pour jeunes filles, institution qu'elle quitte d'ailleurs pour « l'école de la vie », ou plutôt celle du Sex Bar, établissement sordide où performent des effeuilleuses. Là, elle côtoie Sandra, danseuse autrefois admirée pour son corps de rêve, mais inspirant désormais du dédain, au plus de la pitié, en raison de son physique jugé disgracieux. Dépendante aux jeux de hasard, elle l'est tout autant de Mario, un vendeur de drogues crapuleux. Mais Ophélie et Sandra ne seraient rien sans Djamilia, cette croqueuse de diamants qui déploie mille et un stratagèmes pour arriver à ses fins et qui représente « [t]oute la magie des mille et une nuits en un seul regard » (difficile de faire mieux comme cliché!). Autour de ces trois protagonistes évolue toute une faune bigarrée incarnant la déchéance humaine la plus pure et brute.

Entre stéréotypes et clichés

L'une des plus grandes faiblesses de *Jelly Bean*, c'est de véhiculer des poncifs. Ainsi, les danseuses nues sont des objets sexuels se définissant avant tout par leur corps – et dans une moindre mesure par leur consommation vertigineuse de drogues : « On va être des amuse-gueule avec nos minijupes ras-le-bonbon, nos décolletés aguichants, nos jambes en longueur miam-miam. » Les clients, pour leur part, sont « des vieux vicieux qui veulent s'faire branler après avoir changé leur chèque de vieillesse » et qui désirent assouvir leurs pulsions, toutes plus avilissantes les unes que les autres. N'y aurait-il pas eu moyen de dresser un portrait un peu plus nuancé du quotidien des danseuses nues ? Les personnages féminins n'auraient-ils pas pu être davantage que des victimes des événements ? Pourquoi ne pas présenter une vision un peu moins manichéenne de la sexualité ? D'ailleurs, est-ce que ce roman n'aurait pas dû renouveler le discours sur la question au lieu de relayer de terribles et insidieux stéréotypes ? Assurément.

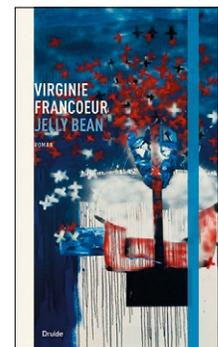
En conséquence de quoi, les personnages de *Jelly Bean* sont nettement trop plats. Malgré tout, ce ne sont pas les pistes intéressantes, disséminées çà et là dans le roman, qui manquent, comme ce passage à propos de Sandra : « Parfois, dans son regard, il y a une ombre de détresse, un vaste nuage noir insaisissable. »

Cet autre extrait, dans lequel Ophélie détaille un lendemain de veille, est aussi éloquent : « Je suis encore stone raide, les gencives jusqu'en arrière des oreilles. Le cœur gros prêt à éclater en sanglots. » Toutefois, il s'agit davantage de pistes avortées, l'auteure préférant se cantonner à une esthétique *trash* qui semble par moments facile, pour ne pas dire tape-à-l'œil. Ce n'est pas tout de dépeindre, dans un vocabulaire cru, des pratiques sexuelles scabreuses : une telle démarche doit être soutenue par un propos. Or, dans *Jelly Bean*, tout est plutôt en surface.

Tics d'écriture

À ces réserves s'en ajoutent d'autres, tout aussi nombreuses, qui concernent l'écriture. Virginie Francœur multiplie les phrases interrogatives, exclamatives et nominales très brèves, donnant au récit un rythme rapide, voire saccadé, qui, au premier abord, n'est pas sans déplaire : « Matin pénible, chambre minuscule, murs lancinants. Un down d'enfer ! Atterrissage arrache-nombriil sur le ventre. Déprimant. L'air ambiant d'une chaleur éprouvante. Mes dents claquent. Chaud-froid. J'ai faim ? soif ? » Cela dit, l'auteure abuse de telles structures syntaxiques, qui relèvent davantage du procédé et rendent le style lourd et répétitif. *Idem* pour ce qui est des majuscules, omniprésentes et irritantes. Est-il vraiment nécessaire d'écrire un mot comme « FUCK » en capitales alors que le terme en lui-même est suffisamment puissant pour ne pas avoir à recourir à des artifices typographiques ? Et que dire d'un passage comme « j'allais aux toilettes et je pissais pssssssssssssssssssssssssssssssss... », dont l'écriture phonétique navrante est à des années-lumière de l'inventivité langagière d'un Réjean Ducharme ?

Roman contenant quelques belles promesses qui ne sont pas vraiment tenues, *Jelly Bean* est au mieux un divertissement aigre-doux, au pire un livre d'un ennui abyssal. Il pourra séduire un lectorat en manque de sensationnalisme ; il laissera sur leur faim ceux à la recherche d'une certaine profondeur et d'une voix originale. ♦



☆
Virginie Francœur
Jelly bean
Montréal, Druide
2018, 176 p., 19, 95 \$

La littérature dénucléarisée

Olivier Boisvert

Roman documenté et guidé par une velléité oscillant entre la littérature et l'enquête historique, *Les chimiques* se trouve cependant handicapé par une écriture maniérée qui lutte pour fonder ses propres résonances.

La fascination de l'autrice pour la tragédie de Tchernobyl et ses conséquences pérennes est manifeste dans ce récit au synopsis ample mais téléphoné qui, par ailleurs, s'avère assez bien documenté pour sustenter tous les obsédés de dévastation nucléaire. Or, le roman ne se déploie jamais véritablement, car il n'est pas supporté par un dispositif narratif ouvragé avec assez de ruses pour insuffler du souffle au récit. Tout se passe comme si Caroline Devost ambitionnait d'alimenter son récit de toutes les caractéristiques plus ou moins clichées que l'on impute normalement au genre anthropologique soviétique et postsoviétique mais en discriminant les éléments qui pourraient asseoir sa construction romanesque. Pour cette raison, la « subjectivisation » de ses personnages s'avère grossière. On en vient à se demander si le reportage littéraire n'aurait pas constitué un aboutissement plus fécond et mieux arrimé à son intention de réhabiliter la menace nucléaire dans le *zeitgeist*.

Secrets de famille et césium 137

Vladimir Droski, l'amant slave d'Hélène, vient de mourir. Physicien de formation, il laisse dans le deuil son fils Grigori. Dans la foulée des funérailles, le fils fait la connaissance de son oncle Dima, un bandit sibérien, un *urka*, professionnel du crime, au code d'honneur inflexible, qui lui apprend que sa famille n'attend que de le rencontrer. Endeuillé mais galvanisé par le fait de se savoir fils d'un grand scientifique et la perspective de découvrir son clan, Grigori s'envole pour l'Ukraine. Secouée par ce départ précipité et furieuse que Vladimir lui ait dissimulé son passé, Hélène, qui est romancière, commence à enquêter de son côté. Dans un bar louche, elle tombe sur Dima qui lui confie que Grigori a été fait prisonnier par les autorités ukrainiennes alors qu'il participait à une manifestation.

Caroline Devost affiche une connaissance intime de l'histoire nucléaire soviétique. Son récit en bénéficie largement. Comme le démontre ce passage qui démasque le jeu politique des nations en cause : « La Biélorussie argue que la catastrophe s'est déroulée en Ukraine, qui clame haut et fort que ses coffres sont vides et ne peuvent soutenir la réhabilitation de Tchernobyl. La Russie, quant à elle, avance que l'URSS n'existant plus... ils n'ont pas à s'en mêler. » Ou encore lorsque Dima, conduisant Hélène dans la célèbre ville fantôme de Prypiat, lui permet de se rendre compte que « [l]e sol terreux sur lequel elle s'est accroupie ne sent rien ». Il s'agit d'un phénomène lié à la contamination radioactive excessive, dont se sert l'autrice pour injecter de la crédibilité à son roman. Or, la puissance d'évocation de Devost ne représente pas un enjeu littéraire pour elle. Par exemple, en menant ses personnages à Prypiat, icône de la désolation, l'autrice choisit de brandir un cliché éculé, celui du film de zombies, plutôt que de nous faire visiter les lieux en exhibant ce qu'ils sont dans leur étrangeté intrinsèque. Le beau roman de l'écrivain irlandais Darragh McKeon, *Tout ce qui est*

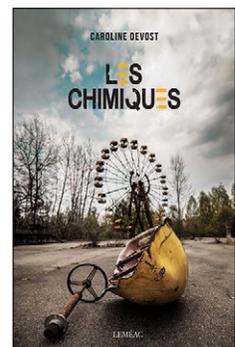
solide se dissout dans l'air, parvient davantage à nous signifier l'extraordinaire anormalité induite par cet accident nucléaire. La lecture de l'inclassable livre du *stalker* ukrainien Markiyan Kamysh, *La Zone*, aurait peut-être permis à l'autrice de dépeindre la dégradation avec plus d'acuité et de générosité.

En fait, Devost semble à son meilleur, c'est-à-dire plus éloquente et plus appuyée, lorsqu'elle saisit les ramifications sociologiques du fait nucléaire, en grande lectrice de Svetlana Alexievitch. C'est souvent Dima, le bandit tatoué, qui s'exprime avec le plus de plausibilité et de clairvoyance : « Regarde le fils du fils de Yakov Illinovitch Berberov, un liquidateur mort avant l'année 2000, grand ami de son frère Sacha. À dix ans, le petit Yakovnich est capable de s'amuser avec des jeux vidéo sur Tchernobyl, mais il pense que ce n'était que ça, un jeu, et il n'a jamais fait le lien avec son grand-père liquidateur. »

Mutants et altérations génétiques

Au cours des pérégrinations d'Hélène en Ukraine, on apprend que Vladimir travaillait à la centrale nucléaire de Tchernobyl au moment de la tragédie, et que les autorités russes, désireuses de préserver l'aura d'infailibilité du régime, ont cherché à le museler pour qu'il ne communique pas l'ampleur et les causes véritables du désastre. Là où Caroline Devost fait preuve de beaucoup d'inventivité, c'est lorsqu'elle imagine une liste de gens, rescapés d'une première catastrophe nucléaire depuis l'Oural en 1950, qui auraient ensuite encaissé Tchernobyl en 1986. Les descendants de ces survivants se seraient adaptés aux radiations. Ils auraient muté génétiquement et auraient donné naissance à une nouvelle spéciation prometteuse pour la recherche sur le cancer.

Les chimiques n'est pas un mauvais livre. L'intrigue est complexe et se penche avec érudition sur plusieurs enjeux cruciaux. Les bonnes idées ne manquent pas. Les fulgurances, par contre, se font rares. Hélène, la protagoniste principale, est incarnée avec beaucoup de maladresse. La langue de Caroline Devost manque de caractère. Un phrasé incendiaire pour un récit nucléaire, voilà ce que nous avons anticipé... ♦



☆☆
Caroline Devost
Les chimiques
Montréal, Leméac
2019, 192 p., 22,95 \$

L'imposture

Isabelle Beaulieu

Une jeune femme s'adresse à une amie morte et lui confie la difficulté qu'elle a d'habiter son propre corps, sa propre vie, dont elle est dépossédée depuis l'enfance.

Divisé en fragments, le texte prend la forme de son sujet. «Sujet» étant à prendre ici dans ses deux sens: celui de la narratrice qui tente de rapatrier les morceaux éclatés d'elle-même, et thème central du récit, à savoir les béances impossibles à colmater. À chaque page, une nouvelle confession, parfois une redite d'une émotion ou d'un événement vu et exprimé sous d'autres angles témoignent des obsessions du personnage. La narratrice veut comprendre où elle a rompu, ou plutôt ce qui l'a rompu. Sa quête s'étend jusqu'à son identité.

Pour des gens comme moi, Maude, des gens au genre double, qui se sentent en même temps beau et belle, émue et ému, qui sont dépassé-e-s par leur langue si sexiste, par leur double socialisation et de fille et de garçon, l'espace public est un écartèlement et un vide qui engouffre jusqu'à nos espoirs, nos familles, nos intimités. Il faudrait casser tous les miroirs.

Aucune désignation de genre n'est préférée. Pour écrire ce qui représente et le masculin et en même temps le féminin, et pour éviter que le premier l'emporte sur l'autre, on choisira d'inventer un terme. «Illes» voudra donc parler des deux genres, et les accords sont en conséquence. Après la surprise, on accepte rapidement cette convention parce qu'elle appuie entièrement le propos de la narratrice-eur: l'histoire d'une domination pernicieuse qui mènera à la dépossession de soi.

Dualité

L'oppression est engendrée par le père, nommé «le bonhomme sept heures» puisqu'il revient chaque soir semer la terreur, et qu'il s'installera bientôt pour de bon dans la tête de ses victimes. D'une façon plus globale, il symbolise l'homme blanc régnant sur le monde, abolissant tout ce qui n'est pas à son image. La narratrice n'aura d'autre choix que de partir pour ne pas totalement disparaître. Elle explique la difficulté de l'entre-deux, n'étant ni du côté du bourreau ni du côté des victimes, aux côtés de sa mère et de ses sœurs.

L'aventure poétique de Maréchale, sa recherche stylistique et narrative, morcelée, en fragments, se déploie à l'instar des éclats brisés du miroir que le personnage fracasse pour détruire le monde des images trompeuses. La structure n'est donc pas nécessairement chronologique, mais on sent que plus les confessions avancent, plus le personnage rejoint un espace de liberté. «Je crois revenir des murs que j'ai longtemps habités. Je pense me retrouver, réintégrer ma chair, mais je n'en comprends plus les limites.» L'écriture cherche à déterminer les contours: en relatant la peur ressentie dans l'enfance, en retraçant l'histoire de ses grands-parents maternels, en décrivant certains de ses rêves nocturnes, en nommant l'aliénation de la filiation, en évoquant son rapport aux hommes, l'amour physique des amantes, la maladie mentale,

la narratrice espère définir les différentes parties d'elle-même et mieux s'appartenir. En cela, le Minotaure (qu'elle féminise au passage) devient pour elle un modèle puisque cet être mythologique hybride, mi-humain mi-animal, cherche la sortie du labyrinthe dans lequel on l'a enfermé.

L'outsider

Une puissance et une unicité manifestes se dégagent de l'écriture de Maréchale. Il y a tout de même certaines phrases qui accusent des maladresses ou versent dans le poncif. «Qu'est-il écrit sur mon cœur? J'ai la certitude que j'aurais dû être ignorante. Il n'était écrit nulle part que je dois vivre avec cette lourdeur, avec ce qu'on appelle bien trop brutalement la conscience de soi-même.» Leur décalage par rapport à d'autres passages d'une trempe personnellement plus assumée brise parfois la force de frappe. À la relecture cependant, la faute m'apparaît plus comme faisant partie de l'ensemble, une décharge émotive brute qui a besoin de ne rien laisser de côté, d'enfin s'arroger tous les droits, qui préfère être trop que lisse.

La Minotaure est le premier livre de la nouvelle collection «Queer» dirigée par Pierre-Luc Landry chez Triptyque et il s'inscrit définitivement dans son mandat: «le queer est une attitude, un rapport décentré au monde, et c'est son esprit insaisissable que la collection Queer souhaite incarner par la publication d'œuvres littéraires sans mention de genre, qui posent des questions aux différentes "normalités"». Mariève Maréchale est chercheuse en littératures et spécialiste des écritures des femmes. Dans le récit intime, on sent que la portée se veut effective pour toutes. La voix de la narratrice se solidarise avec celle de toutes les autres. «Je voudrais être la dernière folle à lier. La dernière femme à la fenêtre.» Ne plus être celle qu'on enferme, qu'on limite, qu'on cloisonne. Faire partie des bruits de la rue, des affaires du monde. Mariève Maréchale – qui s'identifie comme femme, *butch*, lesbienne et bigenre – vient ajouter sa voix aux écritures des femmes, c'est-à-dire ici de celles qui parlent d'elles, ces écritures qui ont été tant méprisées. On les qualifie ou d'excessives ou de fleuries. Sous le prétexte qu'elles seraient sans intérêt, on tente encore de les faire taire. Ici, elles refusent. ♦



☆☆☆
 Mariève Maréchale
La Minotaure
 Montréal, Triptyque, coll. «Queer»
 2019, 178 p., 22,95 \$

Silence au parquet des rossignols

Thomas Dupont-Buist

La vie de certains parents déborde à un tel point dans celle de leurs enfants qu'il arrive que le processus de construction identitaire en vienne à se détraquer, piraté par un passé étranger qui s'entête à demeurer présent.

C'est ce phénomène qu'explore Michael Ondaatje dans son nouveau roman. Ceux qui chérissent le vainqueur du Golden Booker Prize commencent à le savoir, il ne faut pas attendre un livre d'Ondaatje. Ce qu'il faut, pour obtenir un pareil festin à se mettre sous la dent, c'est jouer les indépendants : lire autre chose, regarder ailleurs, en espérant que le subterfuge fonctionnera si l'on arrive à tenir la pose assez longtemps. Alors, et alors seulement, peut-être que le maître aux cheveux de neige acceptera de nous surprendre et de nous régaler de l'un de ses savants mélanges d'atmosphères mémorables, de personnages aussi colorés que des légendes et de phrases qui peuvent se méditer encore plus longtemps que des mantras. Les jours de disette ont été longs depuis le magnifique *La table des autres* (Boréal, 2012), mais la ruse a fonctionné et voici nos mains fébriles prêtes à ouvrir *Ombres sur la Tamise*. On se réjouit doublement puisque, pour la première fois, un roman du Canadien est traduit au Québec par l'inébranlable duo formé de Lori Saint-Martin et Paul Gagné. Dès lors, il s'agit de se laisser porter sur ce fleuve romanesque, propulsé par un incipit on ne peut plus intrigant.

Instructeurs de matières peu orthodoxes

En 1945, nos parents partirent en nous laissant aux soins de deux hommes qui étaient peut-être des criminels.

À partir de cette seule phrase, un monde de possibles vient de s'ouvrir. Comme pour empêcher nos cerveaux de s'atrophier, notre sens du récit de s'amenuiser, le romancier nous contraint à jouer à la marelle pendant qu'il nous chuchote à la mémoire cette belle histoire mélancolique. C'est au lendemain de la Seconde Guerre mondiale (et donc à l'aube de la guerre froide, puisque la fin d'une guerre n'est rarement autre chose que la préparation de la suivante) que débute le récit initiatique de Nathaniel et Rachel, frère et sœur délaissés par des parents voyageant moins par agrément que pour affaire d'État. De cet abandon initial naîtront des blessures que tous deux passeront leur vie à essayer de soigner sans toutefois jamais vraiment y parvenir. Composée comme un roman d'apprentissage, cette première partie est peuplée de figures aussi louches qu'attachantes. Y défilent dans un désordre sublime et propre à l'enfance, comme autant d'instructeurs de matières peu orthodoxes, ces originaux que l'on s'étonne de trouver en anges gardiens. En garde rapprochée, on fait la rencontre de Papillon de nuit, le mélomane cambrioleur, puis du Dard, ancien boxeur recyclé dans le commerce illégal de lévriers de course. Vient ensuite le régiment hétéroclite où sont mis en valeur tous ceux qui rechignent à se mettre en rang : Olive Lawrence, brillante géographe et ethnographe, Arthur McCash l'énigmatique, cachant derrière le célèbre flegme anglais quelques secrets dangereux à porter, et finalement M. Nkoma, pianiste au charme fou que la vie a relégué à la plonge pour des raisons qui ne pouvaient qu'être mauvaises.

Triste comme l'espion

Outre cette galerie toujours plus vaste de personnages fascinants, que l'on continuera d'arpenter en s'émerveillant tout au long du livre, il faut au lecteur parcourir le musée vivant dans le seul sens possible pour ceux qui naissent et meurent ; c'est-à-dire en se faisant plus grave à chaque jalon. Dans une deuxième partie qui s'apparente au roman d'espionnage, où l'enfance peut enfin apparaître comme une époque bénie maintenant qu'elle est passée et que le point de comparaison de l'âge adulte n'offre rien pour la surclasser, Nathaniel devient obsédé par la recherche qu'il a entamée sur le passé trouble de sa mère. Loin des filles de Bond en petites tenues, des revolvers dorés et de la testostérone comme réponse aux crises géopolitiques, le ton adopté par Ondaatje trouve plutôt ses influences mélancoliques et paranoïaques chez Graham Greene et John Le Carré. Puis, cette atmosphère de Grand Jeu (où le sort du monde est joué sur un échiquier politique déployé dans de discrets immeubles enfumés, beiges et sans fenêtres) s'estompe pour laisser place à la dernière et peut-être plus belle partie d'*Ombres sur la Tamise*. Temps lent de l'introspection dans la quiétude d'un jardin clos du Suffolk, cette note finale n'accorde plus d'importance aux alarmes qui pourraient survenir du parquet des rossignols. La pensée a grignoté les jours et le moment est venu pour Nathaniel de vivre davantage dans ses souvenirs-fictions que dans un corps à nourrir trois fois par jour.

Nous ordonnons notre vie à la lumière de récits évanescents. Comme si nous nous étions égarés dans un paysage déroutant, recueillant des indices invisibles et inexprimés [...] que nous rapiéçons pour survivre, incomplets, délaissés [...].

Arrivés comme Nathaniel à cette conclusion, point suprême de la gravité, il ne nous reste plus qu'à vivre dans le beau mensonge des fictions qui comblent la mélancolie des énigmes insolubles laissées par nos prédécesseurs. ♦

☆☆☆☆

Michael Ondaatje

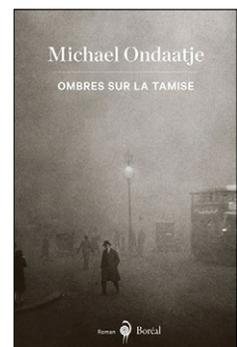
Ombres sur la Tamise

Traduit de l'anglais (Canada) par

Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Montréal, Boréal

2018, 352 p., 29,95 \$



Le passeur de frontière

Michel Nareau

Œuvre sur le vieillissement et les deuils qu'il entraîne, *Portrait d'un homme sur les décombres* rappelle que David Homel maîtrise un art du récit alliant la confession intime et les aléas de l'histoire.

David Homel est un cas singulier dans les lettres anglo-québécoises. Il circule activement entre les milieux anglophone et francophone, traduisant de nombreux auteurs du Québec, ayant longtemps tenu une chronique sur la littérature en traduction dans un quotidien montréalais. Son dernier roman, son huitième, paraît simultanément en anglais et en traduction française, signe que le public francophone compte pour une large part dans sa reconnaissance littéraire. Ce statut au seuil de deux corpus a ceci d'intéressant qu'il métaphorise des images, récurrentes dans son œuvre, de passages, de déplacements : frontières, voyages, exils, immigrations occupent une large place dans son écriture.

La balkanisation d'un père

Roman en deux parties, qui sont autant de jalons dans la léthargie que vit Phil Benner, *Portrait d'un homme sur les décombres* raconte la crise d'un journaliste sans contrat qui cherche à aider sa fille Dana, coupée du monde dans sa chambre où elle se consacre sans retenue à l'étude de la famine ukrainienne des années 1920. Son mariage avec Amy s'étiole et il pense trouver de nouveaux repères dans une liaison avec une patiente de la thérapeute qu'il consulte. La crise vécue par Phil est banale, quotidienne, reproductible, mais racontée en une voix omnisciente et extérieure, capable de se camper sur l'étroite route entre la distance ironique et la sincérité de la confession. Homel dissèque les pertes d'un homme, avec tendresse et gravité, dans un phrasé amalgamant l'autoréflexion d'un mari, qui veut s'en sortir et qui affronte ses échecs et ses deuils, et l'émotion que cette situation provoque chez le journaliste. Dans ces moments d'analyse, où la subjectivité de Phil devient le moteur pour écrire la vie ordinaire, Homel accède à une écriture proche de celle de l'écrivain américain Philip Roth (*La pastorale américaine, Un homme*).

Et comme chez Roth, l'intimité, pour Homel, est toujours en tension avec l'histoire, dans la mesure où les deux romanciers excellent à lier la trame personnelle aux sursauts des événements politiques. Ainsi, deux frontières structurent le roman : l'une, privée – la porte de la chambre de Dana, que Phil ouvre constamment –, l'autre, géopolitique. En effet, la seconde partie du roman présente Phil en reportage en Serbie, où il couvre, accompagné de sa fille sortie pour l'occasion de sa chambre, la crise des réfugiés. Il est là-bas pour décrire l'accueil hospitalier des Serbes, eux qui avaient été du mauvais côté de l'histoire lors de l'éclatement de l'ex-Yougoslavie. Si la réaction serbe à l'arrivée des réfugiés est vue comme une occasion pour ce peuple de se racheter, la présence de Dana aux côtés de Phil a la même vertu rédemptrice. Il résulte de cette partie, plus active, plus dynamique, avec des personnages forts, originaux, une cadence qui faisait défaut dans la première section. Homel semble alors reprendre là où il avait laissé avec son excellent *L'analyste* (Leméac/Actes Sud, 2003), consacré aussi aux Balkans. Il parvient à nous montrer comment les médias construisent des

versions unilatérales des événements historiques et comment le regard distancié, subjectif du récit peut redonner à des êtres, à des cultures, à des lieux un pouvoir de complexité et d'empathie.

L'être nostalgique

La crise que traverse Phil est détaillée et présentée à travers ses interactions avec quelques femmes, son épouse Amy, sa fille Dana, sa thérapeute, l'autre femme endeuillée avec qui il a un flirt. Un homme occupe pourtant une place importante pour lui : son ami Bruno, qu'il retrouve pour boire et discuter. C'est dans ces moments que ressort le plus intensément une composante forte du roman, sa vision nostalgique. Si le titre réfère à une image obsessive qui hante le journaliste, celle d'un enfant au sommet d'un dépotoir urbain en Russie, elle évoque aussi la figure de la réminiscence. Le regard ainsi porté sur le passé est marqué par le deuil, par la perte, dont l'une des trames est celle du langage : la capacité à nommer les choses se délite, le politiquement correct envahit tout, l'ironie et la critique sont dorénavant vues comme des prises de paroles offensantes. Ce type de discours chagrins, comme ceux tenus sur l'appropriation culturelle et la société des identités, est répété inlassablement par Phil, signalant l'amertume du regard posé, mais aussi une lecture de l'actualité où une part de liberté aurait été dilapidée. L'être nostalgique ainsi présenté ne pourrait pas échapper à sa crise, pris dans une vision des choses marquée par la désuétude. Heureusement, le récit oppose à cette vision la deuxième amitié masculine de Phil, celle de son traducteur serbe, plus acerbe, narquois, qui lui fait voir d'autres lectures du contemporain. C'est alors que le roman échappe au jugement et à l'exclusion qui en découle, et qu'il devient une perspective pour passer outre certaines frontières qu'on érige en soi. Avec ce nouveau titre, Homel approfondit un réalisme distancié qu'on retrouvait dans *Un singe à Moscou* (Leméac/Actes Sud, 1995) et qui est rafraîchissant dans le paysage littéraire québécois, peu porté sur ce type d'observation. ♦

☆☆☆

David Homel

**Portrait d'un homme
sur les décombres**

Traduit de l'anglais (Québec)

par Jean-Marie Jot

Montréal, Leméac

2019, 268 p., 27,95 \$



En catimini

Laurence Perron

Dans *Celle qui marchait sur la pointe des pieds*, Danielle Fournier virevolte avec une belle agilité : reste à savoir si, dans ces acrobaties, le lecteur est en mesure de la suivre.

C'est un étrange ballet qui s'exécute entre différents types de configurations dans le nouvel opus de Danielle Fournier. Triadique, d'abord, entre les trois nouvelles, d'une trentaine de pages chacune, qui composent ce recueil et qui se répondent à demi-mot. Ainsi que le prévoit très justement le texte, « [u]ne rencontre ou une histoire en entraînent une autre et parfois nous sommes désarçonnés par une invraisemblable ressemblance. »

Intervallaire, ensuite, puisque chaque récit raconte, selon une modalité pronominale différente – on passe du « je » au « elle » pour aboutir à un « nous » collectif –, la situation d'un personnage « intercalé » entre deux espaces symboliques (une femme prise entre le père et le fils, une seconde coincée à mi-chemin entre sa mère décédée et sa propre fille, puis un dernier, pluriel, situé entre mort et vie, passé et futur).

Circulaire, enfin, parce que la structure qui rapproche ces textes s'élabore sur le mode d'une constante circonvolution de la parole autour de son objet, d'un manque à dire qui tourne en boucle et se présente lui-même comme l'objet de l'énonciation, toujours à recommencer (« Pour ça, il n'y avait pas de mots », « nous sommes sans voix, infiniment sans parole », « Il aurait fallu commencer autrement, avec d'autres mots »).

Faire demi-tour — ou pas

Les textes s'enchaînent dans une prose d'une préciosité qu'on prévoit, à la longue, finir par trouver écœurante, mais on ressort de l'ouvrage sans éprouver la nausée qu'on avait crainte au départ. Au contraire, ce qui pouvait en premier lieu passer pour un excès d'affectation s'impose finalement comme un projet poétique fort : les mots en italique (*déconcilié-e-s*, à *corps défendant*, *désaccompagnés*, *déconsoler*, *lalangue*, etc.), par exemple, qui irritent par leur aspect surnuméraire à la lecture de la première nouvelle, sont repris ici et là au fil des deux suivantes et produisent une impression de litanie, de reprise dialogique.

Or, c'est précisément sur ces préoccupations thématiques (scansion, succession) que se penche la narration, qu'on aurait à vrai dire bien du mal à qualifier de diégèse, vu le brouillard (réussi) dans lequel est maintenu le lecteur. En effet, s'il est difficile de créer des recoupements entre des récits dont la teneur demeure constamment incertaine, il n'en reste pas moins qu'on repère rapidement dans cet ouvrage une obsession de la filiation – souvent brisée, défectueuse – et de la passation généalogique qui la caractérise. L'écriture cursive apparaît alors moins comme une coquetterie qu'une manifestation typographique de cette hantise du legs. Dans la deuxième nouvelle, par exemple, la femme dont on nous parle est décrite comme habitée, presque dans sa chair même, par sa mère aussi bien que par sa fille. Posée à l'entre-deux, comme la protagoniste, la nouvelle fait alors elle aussi office de surface

marquée par ce qui la précède et lui succède, ce « corps délicat » que proclame devenir la voix narrative de l'ultime nouvelle. Ainsi, ce qui agaçait d'abord charme ensuite.

Discret cortège

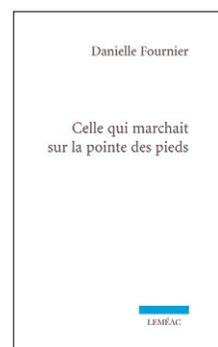
Si la quatrième de couverture insiste sur l'omniprésence du territoire, c'est avant tout la manière dont il est parcouru que l'on retient : « Nous allons orphelins », « [n]ous avançons, les yeux crevés, mais ne sommes pas aveugles », « donnons à la terre une ombre en marche », « traversons et retraversons des emplacements touffus », « [c]'est cela vers quoi nous allons, ermites et sauvages. »

Priment, dans ces constants renvois à l'acte de déambuler, une attention particulière portée à la trace. Dès la première page, on lit effectivement que « [la] terre a gardé une empreinte, celle de pas ». On se demande alors si le texte de Fournier, plutôt qu'aux déplacements (physiques comme symboliques et, parfois, langagiers – en témoignent les nombreux néologismes), ne s'intéresse pas davantage aux sillages que ceux-là laissent.

Le livre semble lui-même se reconnaître dans « ces répliques sans complément, issues de l'effacement des traces » auxquelles il fait allusion à la toute dernière page. Le titre, par ces références, s'éclaire autrement : la furtivité des pas qu'il suggère ne cause, après tout, que de maigres vestiges d'un cheminement. En ce sens, on perçoit mieux les enjeux de cette « écriture-empreinte » délicate, et de sa préoccupation pour le deuil, la mémoire et l'oubli, soit divers rapports à l'absence, dont le texte devient alors le tenant lieu, creux discret laissé dans la terre comme sur la page, et symptôme d'un passage advenu.

On est à la fois entraîné, mais comme hésitant à entrer dans le pas de deux auquel semble aspirer ce recueil-parcours, où la « parole fragile n'appartient qu'à nous, chorégraphie qui nous relie et nous renoue avec qui nous sommes ». Quoique envoûtants et maîtrisés, on se désole qu'à plusieurs reprises les jeux de pointes qu'effectue l'autrice restent ceux d'une soliste. ♦

☆☆☆
Danielle Fournier
***Celle qui marchait
sur la pointe des pieds***
Montréal, Leméac
2019, 102 p., 12,95 \$



Printemps nordique

Stéphane Picher

Ce premier roman, publié dans une maison d'édition littéraire qui pratique très peu le genre, est le meilleur polar qu'on a lu depuis longtemps.

Il y a plusieurs choses que j'ai aimées à la lecture de *Terminal Grand Nord*. En premier lieu l'intrigue, qui est probablement l'élément le plus important s'agissant d'un polar, selon une majorité de lecteurs. Ça commence par un double meurtre près de Schefferville impliquant plusieurs juridictions. Deux jeunes Innues originaires de Maliotenam, une réserve située à Sept-Îles, sont retrouvées mortes dans un sentier. Ça va vite se compliquer. À moins que ce ne soit la complexité qui précède le crime ? Car derrière cette histoire malheureusement banale, il y a un contexte de magouilles politiques et policières, de trafic de drogues et d'influences. Des ministres en goguette ; des politiciens locaux qui détournent parfois le regard.

Un policier vedette de Montréal, Émile Morin, est dépêché sur place par un gouvernement désireux de faire bonne figure ; on est anxieux à Québec parce que la Direction des poursuites criminelles et pénales est sur le point d'annoncer que les abus de policiers envers des femmes autochtones n'auront pas de conséquences légales. « *Preuve pas assez solide.* » « *Témoins pas crédibles.* »

Morin s'adjoint la compagnie de son ami auteur, Giovanni « Johnny » Celani, qui a vécu là-bas à une époque qui lui semble une autre vie ; il sera son guide dans cet univers nouveau pour le policier. Une intrigue peut-être pas des plus originales, mais qui s'adosse très solidement à l'actualité récente, voilà qui stimule l'intérêt dès les premières pages.

Couleurs locales

J'ai beaucoup aimé la galerie de personnages : l'enquêteur Morin d'abord, un homme intelligent et volontaire, qui a été créé loin du cliché de l'inspecteur irrécupérable et obligatoirement alcoolique ; Johnny Celani, qui ajoute un côté littéraire immédiat (et justifié) au livre, surtout dans les parties dont il est le narrateur – ses incursions dans le passé des personnages qu'il a connus étant plus jeune servent le récit et lui donnent une belle couleur – ; enfin Antoine, un hôtelier pas piqué des coquerelles et vieux séducteur, qui n'arrivera probablement jamais à prendre sa retraite, ni des affaires ni des dames !

J'ai apprécié la structure d'ensemble, faite de changements de narrateurs et de points de vue, avec des retours en arrière, qui permettent à l'auteur d'embrasser pleinement son sujet, risqué s'il en est, pour ainsi dire sans faux pas. Elle n'a peut-être pas encore atteint le niveau de Donald Westlake, qui comme son cousin spirituel Elmore Leonard était un maître du point de vue, mais on a clairement affaire à une bonne élève. Son style, qu'on pourrait qualifier de « littéraire mais pas trop », est très fluide, rythmé, par moments particulièrement juste, sans être flamboyant. Il y a de la maturité à l'œuvre (je ne connais pas l'âge de l'auteur), ou encore un bon travail éditorial ; probablement les deux.

« Big picture »

Mais enfin, et surtout, j'ai adoré son aplomb, son ambition même. Lafortune garde tout le long une hauteur de vue qui fait du bien à lire. Le roman devient alors plus qu'une anecdote violente fictive qu'on dévore et oublie, mais, pour ainsi dire, un peu une vision du monde, où ce ne sont pas seulement les individus criminels qui sont fautifs, mais ce système qui les tolère, les encourage, les nourrit, et finalement les enfante. Si à la fin du roman, ce sont les simples exécutants qui sont punis, on a au moins regardé dans les yeux le mal dans son ensemble, le *big picture*, comme dit à un moment Christian Duroc, un homme de l'ombre, un magouilleur non élu qui tire les ficelles.

Ce monde de politiciens, au mieux faibles et influençables, et de ceux qui les manipulent grâce à l'argent, au sexe ou au chantage, ce monde où riches et parvenus décident du sort de peuples et de territoires, il existe bel et bien. Ce n'est pas dans *Terminal Grand Nord* qu'on le verra tomber (ce serait là plutôt une histoire pour un livre d'anticipation). Mais nous savons qui sont les vrais coupables, et nous avons pu admirer brièvement quelques hommes et femmes intègres qui pourraient les inquiéter : un policier, une politicienne, un philosophe de taverne et une future travailleuse sociale, dont on aimerait qu'il en existe plus dans la vraie vie.

Le livre n'est pas sans défauts. J'y ai trouvé quelques clichés. Fallait-il vraiment *deux* figures de sages amérindiens : Sam, qui prodigue ses conseils au bar de l'hôtel en échange d'une bière et un chamane en tournée ? (Ce n'est pas la quantité réelle de sages chez les Premières Nations qui est ici discutée, bien sûr.) Un triangle amoureux un peu convenu aurait pu être amélioré. Le sort d'un ou deux personnages aurait pu être moins expédié.

Des broutilles, quoi ! Quand on trouve une nouvelle plume pour tenir le polar au chaud, on ne boude pas son plaisir. ♦



Ce que recouvre la neige

Laurence Pelletier

Sur fond de néo-terroir se détache un suspens qui donne à la blancheur de l'hiver toute son obscurité.

Ayant dans le viseur les événements récents de violence et de viols perpétrés à l'endroit des femmes autochtones par des policiers, François Lévesque campe le récit de son dernier roman dans l'hypothèse toujours inquiétante de la corruption des représentants de la loi et de la paix. Avec une enquête qui pourchasse un mal endémique au corps de police, *Neiges rouges* semble offrir, par le truchement d'une série de viols et de meurtres, la possibilité d'une rédemption pour l'institution.

Le protagoniste, le policier Vincent Parent, est trahi et blessé d'une balle par son partenaire préoccupé de sauver sa peau et de taire ses méfaits – trafic de drogues et viols de femmes et jeunes filles autochtones. Motivé par ce qui rejailit comme la ritournelle d'une conjuration – *ce ne sont pas tous les policiers*, « [l]a majorité sont comme Vincent. T'es tombée sur des pourris. C'est eux autres, la minorité » –, Vincent Parent se présente comme le dernier espoir d'une intégrité et d'une morale perdues.

Masculin, masculin

Vincent Parent, trente-cinq ans. Divorcé. Résident de Malacourt, près de la rivière Nottaway. Bonne constitution, sportif, musclé. Loup solitaire. Propriétaire d'une maison isolée au milieu de la forêt. Fervent de chasse et de pêche. Collectionne les trophées de chasse. Amateur de bonne cuisine, spécialité : fondue à l'original. Aime chiens et chats. Recherche : hommes.

Plusieurs récits personnels se croisent et se superposent à l'histoire principale de *Neiges rouges* : la thérapie de l'un, le passé de prostituée de l'autre, l'alcoolisme de l'un, le deuil de l'autre. L'homosexualité du protagoniste est l'un de ces sous-textes qui complexifie l'archétype traditionnel de l'enquêteur de police. Si sa condition d'orphelin donnait au personnage de James Bond l'envergure de son destin, l'homosexualité de Vincent Parent s'inscrit dans un récit originel qui fait la lumière sur une histoire familiale sombre (dont le patronyme est l'indice), et sur un devenir qui trouve une filiation littéraire chez Hercule Poirot : « J'te verrais, avec une p'tite moustache retroussée, Hercule Parent. – Heille, chu gai, mais pas *that gay*, objecta Vincent. »

Dans cet univers que l'on appelle communément le néo-terroir, et qui participe d'une tendance bien marquée de la littérature québécoise contemporaine, des hommes se retrouvent dans ce que la nature peut encore offrir de brut, de simple, de sauvage. Boire, manger, chasser, pêcher entre « chums de gars » : le retour à la terre est un rite de passage ou encore la promesse d'une masculinité renouvelée. C'est ce que semble incarner le personnage de Vincent Parent, qui dévoile une profondeur reposant sur le discours assumé de ses désirs et émotions, de ses faiblesses et de sa vulnérabilité, tout en gardant intact le fantasme d'une puissance virile. Malgré la singularité et le charme qu'il peut y avoir dans la différence à faire

entre « chum » et « chum, *chum* », l'univers de Lévesque se fonde sur des dichotomies qui opposent des personnages de femmes battues, violées, exploitées et dont la force découle de leur sacrifice, à des hommes endurcis, violents, qui doivent prendre la mesure et la responsabilité de leur pouvoir d'action. Que cela puisse traduire les charnières de la violence sociale, culturelle et systémique est une chose, reste que la lecture de *Neiges rouges* n'offre pas de prise à une lectrice qui ne reconnaît rien dans les codes de la *bromance*, laquelle se décline dans de nombreux dialogues ponctués de « [b]ières, *shots*, *jokes* de cul, cela, suivi d'un souvenir ému : dans l'ordre et à répétition ».

« Ton turf, ton call »

Comme les autres romans de Lévesque, celui-ci a la caractéristique de faire osciller l'écriture entre un langage soutenu et vernaculaire. Ce parler franc teinté d'anglicismes rend la réalité d'une langue québécoise qui devient, dans *Neiges rouges*, le support de l'affection au masculin : « *bro* », « *buddy* », « *mon chum* », « l'gros », « On dit BFF, champion : *best friend forever*. – J'sais, mais toi, t'es mon "*best bitch forever*" ». Si cet exercice demande l'adresse d'un juste dosage, je me retrouve toujours dépourvue lorsque le joul est mis au service de la vulgarité, quand la conversation ne va pas sans son « moment "mange de la marde" ».

Malgré ces particularités qui ne demeurent, peut-être, qu'une question de préférence, je reconnais un réel souci formel. Lévesque, qui est aussi critique de cinéma au *Devoir*, a un don pour les images qui offrent au roman une qualité cinématographique, et au suspens une tension obéissant au rythme d'un « flash », d'un « battement de cil », d'une « vision fugace » ou encore d'un « délire onirique ». Dans un travail de mise en abyme, d'intertextualité et d'autoréférentialité, il donne à l'écriture du polar une densité, liant à *Neiges rouges* d'autres influences, d'autres textes, dont *Une maison de fumées* (Alire, 2013), qu'il indique en note de bas de page, nous invitant à chercher dans ses autres romans des clés de lecture. ♦

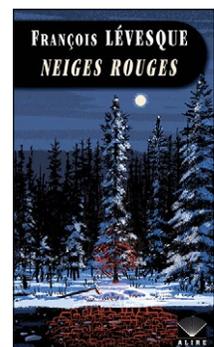
☆☆☆

François Lévesque

Neiges rouges

Montréal, Alire

2018, 288 p., 24,95 \$



Et si l'Histoire était un polar ?

Laurence Pelletier

D'une écriture savante,
ce roman brosse le portrait d'une scène politique intrigante

Avec *Le testament de Maïakovski* (2012), *Le scandale de la tour byzantine* (2014) et *Le rendez-vous de Damas* (2016), Pierre-Louis Gagnon nous avait offert une trilogie de suspens où le personnage de Serge Régnier était catapulté au centre des événements politiques les plus déterminants de la période d'avant-guerre. Dans *La disparition d'Ivan Bounine*, nous retrouvons les thèmes de prédilection de l'auteur qui, dans ce « thriller politico-littéraire », explore de nouveau les tensions idéologiques de la scène internationale, avec cette fois dans la mire l'attribution du prix Nobel de littérature de 1933. Alors qu'en 2018 aucun prix Nobel de littérature n'a été décerné, le roman de Gagnon tombe à point, mettant en lumière ce qui menace, voire dément tout idéal de neutralité institutionnelle.

Fort de ses références historiques et de sa rigueur factuelle, issu d'un travail de recherche indéniable, *La disparition d'Ivan Bounine* est un roman savant dont la cohérence du récit repose sur l'érudition de l'écriture de Gagnon. Y prendront plaisir les lectrices et lecteurs fervents d'histoire et de politique, qui s'enthousiasment de la mise à nu des relations tacites et des transactions suspectes se déroulant dans les coulisses du pouvoir. Chantage, extorsion, corruption, trafic d'influence : l'intrigue ne repose pas tant sur la disparition d'un auteur russe, événement qui surgit plutôt tard dans le récit et dont le titre du roman annonce l'inéluctabilité, que sur les jeux de pouvoir et les stratégies mis en branle par les personnages pour arriver à leurs fins. Si tous les moyens sont bons, Gagnon a pour lui l'habileté technique, presque pédagogique, de mettre au jour la conjoncture et les manœuvres politiques qui dirigent l'attention des classes dirigeantes vers le monde de la littérature.

Bonjour Staline

Entre décembre 1932 et décembre 1933, Stockholm devient le théâtre d'un bras de fer entre les représentants du bolchevisme de l'Union soviétique et les contre-révolutionnaires. Jamais, depuis sa fondation, l'institution du prix Nobel n'a honoré un auteur russe. Alors que les paris sont mis sur Maksim Gorki et Ivan Bounine, l'enjeu dépasse les simples fonctions honorifiques et prend l'ampleur d'une « grave crise diplomatique », d'« une affaire d'État, qui s'inscrit dans un contexte international périlleux pour l'Union soviétique ». L'œuvre de Bounine se distingue par un naturalisme qui, pour les fidèles à Staline, constitue une menace à l'idéologie révolutionnaire :

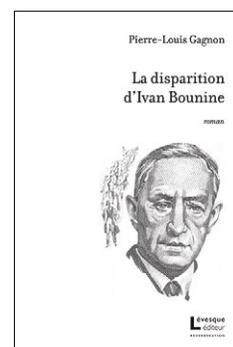
[S]on naturalisme antimarxisme [est] à mille lieues de l'immense littérature qui émerge dans notre pays et qui fait la fierté des ouvriers et des paysans. Cette consécration de Bounine serait un camouflet infligé à la figure de l'URSS [...]. Le couronnement de ce contre-révolutionnaire ne doit pas avoir lieu.

Les principaux acteurs s'engagent pendant une année dans des négociations et des campagnes de représentation pour concrétiser

ou court-circuiter la nomination, démarches qui dérogent aux limites morales et légales. Parmi ces personnages, l'un se démarque : l'ambassadrice russe Aleksandra Kollonstaï, militante socialiste, communiste et féministe, décrite comme une femme fatale dont le métier consiste à « ment[ir] et racont[er] des histoires à qui v[eut] l'entendre ». Plus que Bounine, elle occupe le centre de la scène et retient l'attention. Cette figure historique, que Gagnon présente comme une « amazone endurcie », une « femme hors du commun à qui les journaux consacraient des articles laudateurs ou des reportages sarcastiques », est peut-être l'élément le plus captivant du récit alors qu'il est dit que les « Stockholmsois se félicitaient de la présence d'une personnalité si extravagante en leurs murs » : « Depuis la reine Christina, aucune femme aussi flamboyante n'avait occupé le devant de la scène de cette ville austère [...] [h]ormis peut-être la comédienne Greta Garbo. »

Dans les faits

Ce qui fait le principal intérêt de *La disparition d'Ivan Bounine* n'est donc pas (et peut-être malheureusement ?) la vie de Bounine et le danger qui le guette, ce n'est pas le suspens qui manque quelque peu d'élan et de souffle par moments, mais le travail de description qui offre un portrait fin d'une scène politique hors du commun, et de ses acteurs. À cet égard, en plus des fonctionnaires et autres agents gouvernementaux, tout un réseau d'artistes et d'écrivains est révélé, mettant en valeur leur rôle et leur pouvoir politique, et donnant à la littérature son envergure : pendant que Breton et Dali se disputent la paternité du surréalisme, Knut Hamsun est séduit par l'idéologie nazie tandis qu'André Gide est l'émissaire du communisme en France. S'il est plutôt étrange de voir s'exprimer ces auteurs dans les mots d'un autre, ce qui noue leur destin fait passer outre ce qui pourrait sonner faux. Car l'esthétique réaliste et le souci de précision de Gagnon donnent à la fiction une présence sur le réel. Bien que romancé, le récit nous fait douter de la réalité factuelle telle qu'elle est transmise par les voies officielles, nous fait croire que ce qui n'est de toute évidence pas arrivé, fruit du travail d'écriture, aurait dans les faits très bien pu se produire. ♦



☆☆☆
Pierre-Louis Gagnon
La disparition d'Ivan Bounine
Montréal, Lévesque
2018, 218 p., 27 \$

Le culte des vautours

Ariane Gélinas

D'origine sénégalaise, Ayavi Lake habite depuis plusieurs années le quartier montréalais Parc-Extension. Ses habitants insufflent vie et couleur à *Marabout*.

Bien que rythmé, le court ouvrage, plus près de la longue nouvelle que du recueil, manque néanmoins un peu de cette chair dont sont friands les marabouts, grands échassiers africains carnivores. « Marabout » est également le nom donné aux sorciers envoûteurs capables de prédire l'avenir et d'exaucer les plus inavouables désirs. C'est l'un d'entre eux que rencontre Marianne Potvin, riche résidente d'Outremont, qui, pour tromper l'ennui, file des passants dans Parc-Extension. L'une de ses « victimes » la conduit au cabinet du marabout Bouba.

Bouba pratique le « métier » par dépit, ce sans-papiers parvenant difficilement à conserver un emploi au-delà de quelques mois. Sa situation se modifie lorsqu'il fait la connaissance d'une chamane atikamekw qui lui propose, en échange d'un appartement, un pouvoir : celui de « prendre la peau et le sexe de la personne de [s]on choix ». En revanche, le sorcier aura l'opportunité de se métamorphoser seulement à deux reprises, puisque la seconde transformation peut s'avérer fatale. Bouba accepte l'échange et, après avoir reçu Marianne Potvin dans son cabinet, il subtilise son apparence, non sans garder des reliquats de sa forte carrure de jadis. L'envoûteur, « qui sait de quoi sont capables les chamanes », a désormais la voie libre pour améliorer son sort... Marianne, pour sa part, se retrouve dans un premier temps sous les verrous, en état de choc grave.

En parallèle, d'autres résidents du quartier Parc-Extension en arpentent les rues et les commerces : Jolianne, guichetière au théâtre ; Roméo, fasciné par les histoires racontées au parc Athéna ; Josée, originaire de Chibougamau ; Maryse, qui découvre avec stupéfaction le café La place commune ; Keita, qui aimerait préserver son emploi au chantier grâce aux facultés de son cousin marabout... Une auteure, qui *pourrait être Ayavi Lake*, mêle sa voix aux leurs, à l'intérieur de sections intercalées dans le livre : elle relate sa vie de mère monoparentale immigrée et, surtout, détaille sa relation à la création et à ses personnages. Marianne Potvin, Bouba, Jolianne et tous les autres sont les protagonistes d'un ouvrage que l'écrivaine est *en train* de rédiger. Le procédé confère forcément à *Marabout* une distance, un second degré. Ce choix met de l'avant les ficelles narratives, comme si l'histoire était un corps autopsié, ses organes étalés sur l'inox.

En forêt urbaine

Bien que totalisant cent vingt-huit pages aérées, *Le marabout* semble avoir des visées essentiellement romanesques, qu'il ne parvient pas à atteindre en restant la plupart du temps synoptique. Les lieux sont le plus souvent ébauchés, résumés à des noms d'artères, d'intersections. Cette succession de noms de rues donne l'impression que pour comprendre, vivre réellement le récit, il nous faudrait nous-mêmes aller marcher dans Parc-Extension, une rue à la fois (vous savez, quand nous sentons qu'une visite de Google

Nous sentons l'aisance d'Ayavi Lake dans le mouvement des phrases, sa plume allègre, miroitante.

Streets est inévitable pour ne rien manquer – et je spécifie que j'ai déjà habité Montréal!). D'autres villes sont présentées de la même façon : Jonquière, Chibougamau... Certes, Ayavi Lake décrit ça et là des magasins, des odeurs, des fragments de décor, mais cela ne suffit pas à chasser l'effet d'esquisse et le fait que, en règle générale, on *nomme* plutôt qu'on incarne.

Idem pour le fantastique, le marabout et la chamane : il aurait été intéressant d'en apprendre davantage sur les rouages des envoûtements et du phénomène surnaturel. Je serais d'ailleurs curieuse de relire Ayavi Lake sur la magie, notamment celle de l'Afrique subsaharienne, qu'elle semble bien connaître. Ses personnages sont heureusement plus substantiels, portés par le style empli de vitalité et l'humour pétillant de l'écrivaine. Par exemple, lorsque l'auteure s'exclame à l'intention de sa fille endormie : « Je t'en prie, laisse-moi tuer quelqu'un avant de te réveiller ! » De part et d'autre de l'ouvrage, nous sentons l'aisance d'Ayavi Lake dans le mouvement des phrases, sa plume allègre, miroitante.

Ces envoûtements distingués

Le marabout est une œuvre qui invite à revisiter le territoire, « là où on sait encore marteler la terre pour la remercier d'être vivant ». Elle montre le potentiel d'une auteure qui, si elle déploie dans l'espace ses histoires, est promise à de belles réussites. En d'autres termes, si s'ajoute au récit cette *chair* dont se nourrissent les grands échassiers dont le titre du livre s'inspire. Après tout, comme s'exclame l'un des protagonistes : « c'est un peu de l'anthropophagie, de manger la peau et l'identité de quelqu'un ». ♦



☆☆☆
Ayavi Lake
Le marabout
Montréal, VLB
2019, 128 p., 22,95 \$

Le diable est dans les détails

Ariane Gélinas

Onzième ouvrage de Gilles Dubois, *L'homme qui venait de nulle part* propose une incursion inégale parmi les univers parallèles.

Les paratextes, vous connaissez ? Ce sont les éléments éditoriaux qui accompagnent un texte publié, par exemple la page des crédits, les remerciements, les annexes, la table des matières... Dans le plus récent roman de Gilles Dubois, le choix de superposer des récits gigognes donne l'impression que, semblables à d'immenses paratextes, les intrigues secondaires *débordent*, phagocytent le propos.

L'idée d'un manuscrit découvert par hasard n'est pas en cause, bien qu'elle soit usée. C'était moins le cas en 1994, à l'époque du *Manuscrit trouvé dans un secrétaire* (Pierre Tisseyre), du talentueux auteur fantastique Daniel Sernine. Exemple contemporain : *L'esclave du château* de David Dorais (Leméac, 2018), qui revisite le procédé avec inventivité. Cependant, *L'homme qui venait de nulle part*, en plus d'emprunter un sentier maintes fois balisé, souffre d'un manque de crédibilité dans l'articulation de ses récits enchâssés.

Fragments d'éternité

La première histoire est celle du publicitaire new-yorkais Hidalgo Garcia, fraîchement installé dans une maison en ruine, qu'il entreprend de rénover avec sa famille. Il déniche au sous-sol un témoignage (deuxième poupée russe) laissé par son cousin Jerry, un scientifique qui lui a légué l'endroit. Le récit du défunt propriétaire relate sa rencontre à Central Park avec Al, un voyageur temporel. Notes en main, l'illuminé lui a raconté ses incroyables aventures pendant deux heures, debout dans une allée. La troisième trame rassemble les souvenirs de Jerry, qui, sous le pseudonyme de John Doe, a consigné minutieusement à son retour – sur deux cents pages ! – les confidences de l'homme éjecté de la quatrième dimension.

L'ultime niveau textuel (auquel le lecteur n'aura pas accès, et on se demande pour quelles raisons, puisqu'il aurait été le plus pertinent) consiste pour sa part en les notes du voyageur. Pourquoi avoir enrobé le roman de ces nombreux récits emboîtés ? Ils affaiblissent la trame narrative, surtout par leurs invraisemblances : pour commencer, quel scientifique hyperoccupé aurait transcrit avec une précision maniaque deux heures de logorrhée délirante dans un document ? En énonçant d'emblée que ce sont visiblement des fabulations ?

Le seigneur des mouches

Il faut donc attendre de parvenir au récit central, à la page 77, pour accéder au cœur de *L'homme qui venait de nulle part*. Après les longueurs de l'histoire d'Hidalgo, qui trouve le manuscrit de Jerry, et les digressions du scientifique, le roman devient plus intéressant. Pourquoi ne pas avoir coupé les sections superflues au cours de la réécriture ? Le livre aurait pratiquement doublé en qualité. Gilles Dubois maîtrise ses moyens lorsqu'il dépeint le village médiéval où Al échoue, auprès des membres de la secte satanique du Cercle Noir. Là-bas, « la grande horloge spatiale s'était arrêtée sur ce coin

de forêt pour une raison incompréhensible ». Il y fait la rencontre de jeunes femmes qu'il ne tarde pas à courtiser : l'aubergiste Catherine et la châtelaine Isabelle, toutes deux dispersant dans leur sillage une persistante odeur de soufre...

Dans cette portion de l'ouvrage, l'aventure est constante, cadencée, rappelant un peu à ses meilleurs moments le premier tome de *L'oiseau de feu* de Jacques Brossard (Aire, 2016). Toutefois, même s'il est porté par une indéniable culture générale, le roman de Gilles Dubois ne possède ni l'imaginaire ni le style du renommé écrivain de science-fiction. Du côté des idées, nous demeurons dans un cadre démoniaque maintes fois visité, qui convoque entre autres Belzébuth, le seigneur des mouches. La plume de Gilles Dubois, précise, mais parfois chargée, lasse aussi à force d'excès de ponctuation (les points d'exclamation pour ne mentionner que ceux-ci) et de superlatifs (« terriblement perturbant », une « scène cauchemardesque jaillie de mon esprit en pleine déroute », etc.).

L'auteur commet par ailleurs deux écarts difficilement défendables en littératures de l'imaginaire : 1) affirmer sans cesse que c'est trop surnaturel pour être vrai en s'exclamant par exemple : « je suis en train de vivre une aventure fantastique », une « rocambolesque histoire »... ; et 2) le complexe de l'Everest se déploie dans le dénouement de l'intrigue, c'est-à-dire « la manie de ne s'intéresser qu'à la montagne la plus haute du globe », par exemple en mettant en scène l'un des plus grands scientifiques du monde, alors que la trame narrative aurait été beaucoup plus solide et crédible avec un personnage plus « modeste »... Je n'en révèle pas davantage afin de ne pas dévoiler la conclusion.

Les vents cosmiques

Amusante, la section médiévale de *L'homme qui venait de nulle part* m'a donné envie de reVISIONNER de vieux épisodes de *Code Quantum*, vous savez, cette série américaine dont le héros est un voyageur qui traverse le temps dans l'optique de réparer des torts ? Dommage que l'ouvrage de Gilles Dubois laisse l'impression qu'ont été omis lors de la réécriture... d'importants détails. Le diable n'y est-il pas ? ♦



☆☆

Gilles Dubois

L'homme qui venait de nulle part

Ottawa, L'interligne

2018, 316 p., 26,95 \$

Revenir à soi

Christian Saint-Pierre

Poignante, entrelaçant identité, littérature et amour, la pièce de Mishka Lavigne met en scène un homme et une femme engagés dans un processus de réconciliation avec leurs origines.

Après *Cinéma* (L'Interligne, 2015), où une femme et un homme se rencontraient en déjouant les illusions du septième art, l'Ontarienne Mishka Lavigne signe *Havre*, une pièce où une professeure de littérature endeuillée, Elsie, et un ingénieur déraciné, Matt, trouvent un terrain d'entente, un havre, une occasion de revenir à eux-mêmes. Le texte a été créé en septembre 2018 par la Troupe du Jour de Saskatoon dans une mise en scène de David Granger, avant d'être présentée en janvier dernier au POCHE / GVE de Genève, cette fois dans une mise en scène d'Anne Bisang.

Histoires parallèles

Pour commencer, les deux histoires sont parallèles. D'un côté, il y a Elsie, dont la mère, la célèbre écrivaine Gabrielle Sauriol, a été éjectée de sa voiture après avoir quitté l'Island Highway à grande vitesse et percuté un arbre. Les services de secours cherchent toujours le corps de l'auteure dans l'océan Pacifique à la hauteur de Discovery Passage, un chenal situé entre l'île de Vancouver et la côte continentale de la Colombie-Britannique. Ayant beaucoup souffert de l'absence de sa mère, appelée aux quatre coins du monde, la jeune femme ressent un mélange de tristesse et de colère. « Je suis en deuil. Je porte du noir. Je serre la main. Je dis merci parce que je suis polie. Je suis une fille bien élevée. La fille bien élevée de Gabrielle Sauriol. »

Mishka Lavigne déploie une prose admirable de sensibilité.

De l'autre côté, il y a Matt, qui a presque tout oublié de son enfance traumatique à Sarajevo. « Un autre endroit m'avait accueilli, donné une famille, une famille idéale, un couple qui attendait un enfant depuis tellement longtemps qu'un enfant de neuf ans brisé par la guerre, un enfant qui avait tout effacé de son passé, c'était mieux que pas d'enfant du tout. » Hanté par la culpabilité d'avoir abandonné ses parents biologiques à un sort horrible, le jeune homme s'est rendu en Bosnie-Herzégovine pour les retrouver, malheureusement en vain.

Puis les deux histoires vont converger. À cause d'un trou dans la rue où habite Elsie, un gouffre dans lequel s'est enfoncée une voiture, les deux trajectoires vont se croiser, les deux êtres vont se trouver. Ingénieur municipal, Matt supervise l'équipe chargée de réaliser les travaux. « C'est fragile une ville, sous le béton, l'asphalte et les gratte-ciel. » Cette faille, concrète, agit bien entendu comme une métaphore de celles qui font souffrir les protagonistes. Au fil de leurs rencontres, Matt (de son vrai nom Matej) Hamidovic et Elsie Sauriol vont peu à peu se réconcilier avec leur enfance, embrasser leur destin, tout ce qu'ils comportent d'ombre et de lumière, et surtout laisser les disparus reposer en paix. Tous les deux parviendront,

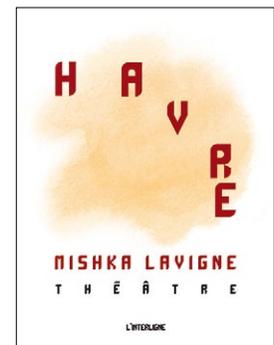
à leur manière, mais beaucoup grâce à la présence de l'autre, à combler le vide, à remplir le trou, à enterrer le passé.

Théâtre narratif

On a ici affaire à ce qu'on pourrait appeler un théâtre narratif. C'est-à-dire que les dialogues, plutôt rares, laissent la place à un entrelacement de narrations, un récit des événements en quatorze tableaux, auxquels s'ajoutent un prologue et un épilogue. Elsie et Matt racontent, relatent les faits, mais aussi, et peut-être même surtout, traduisent leurs états d'âme et leurs angoisses, évoquent leurs rêves et leurs cauchemars, leurs regrets et leurs aspirations. Ce ton soigné, imagé, poétique par endroits, qualifions-le de littéraire, correspond parfaitement à la fable.

C'est que l'existence d'Elsie tourne autour de la célèbre Gabrielle Sauriol. « [...] des fois je crois que je suis devenue professeure de littérature pour pouvoir enseigner les romans de ma mère et sentir qu'elle était tout le temps là. » Fascinée par cette femme que ses livres ont en quelque sorte rendue immortelle – à commencer par son chef-d'œuvre, le roman *Havre* –, Elsie souffre en même temps d'avoir été abandonnée. C'était vrai avant la mort de sa mère et ce l'est plus encore depuis que cette dernière n'est plus de ce monde. Ainsi, afin d'accomplir son deuil, la jeune femme va entreprendre de collectionner tous les exemplaires des livres de sa mère sur lesquels elle peut mettre la main... « Il y a tellement de morceaux de ma mère qui sont pas à moi. Mais ces livres-là, ceux-là, je peux faire quelque chose avec ceux-là. »

Remplie d'affects, parcourue de regrets et de remords, alliant les horreurs de la guerre aux rédemptions que l'art est seul à pouvoir offrir, opposant les superficialités de notre époque aux profondeurs de l'amour, cette pièce évoque celles de Wajdi Mouawad. Tout en étant de son temps, l'auteure préfère les humains aux discours, les émotions aux idées, les expériences de vie aux courants de pensée. En accordant à ses personnages le pouvoir de la narration, un procédé qui évoque notamment les premières pièces de Daniel Danis, Mishka Lavigne déploie une prose admirable de sensibilité, une écriture délicate, mais certainement pas dépourvue de mordant. ♦



☆☆☆☆

Mishka Lavigne

Havre

Ottawa, L'Interligne, coll. « Fugues »

2019, 144 p., 17,95 \$

Une spirale à l'œuvre

Christian Saint-Pierre

Dans cet ouvrage consacré à Robert Lepage, Ludovic Fouquet rend compte des audaces formelles d'un créateur d'envergure, un artiste qui ne cesse de repousser les limites de son terrain de jeu.

Robert Lepage a rejoint d'illustres collègues, notamment Denis Marleau, Ariane Mnouchkine (la seule femme!), Thomas Ostermeier et Ivo van Hove, dans la collection « Mettre en scène » dirigée par Béatrice Picon-Vallin aux éditions Actes Sud-Papiers, une vingtaine de plaquettes consacrées depuis le début des années 2000 à de grandes figures de la mise en scène théâtrale des XX^e et XXI^e siècles. C'est Ludovic Fouquet, titulaire d'un doctorat portant sur l'utilisation de la technologie dans les mises en scène de Robert Lepage – à qui l'on devait déjà *Robert Lepage, l'horizon en images* (L'instant même, 2005) –, qui a réalisé l'entretien et qui signe la présentation.

Chemin parcouru

Cet ouvrage, bilan d'une carrière foisonnante, synthèse de ce qu'il est convenu d'appeler la « méthode Lepage », s'appuie sur un entretien avec le metteur en scène réalisé le 7 novembre 2017, c'est-à-dire plus ou moins six mois avant le déclenchement d'une vaste controverse autour de la notion d'appropriation culturelle. Tout de même, on s'étonne que le livre, paru à l'automne 2018, donc peu de temps avant que *Kanata* prenne l'affiche au Théâtre du Soleil à la Cartoucherie de Vincennes, et que *SLĀV* soit présenté en tournée à travers la province, ne fasse pas du tout mention des enjeux soulevés à propos de ces spectacles par les communautés noire et autochtone.

Faute d'ouvrir de nouvelles voies de réflexion sur le travail de Lepage, cette plaquette constitue un excellent résumé du chemin parcouru, un habile compte rendu, idéal pour les étudiants souhaitant s'initier à la démarche d'un créateur d'exception, de ceux qui repoussent sans cesse les limites de leur art. Cette propension à poursuivre continuellement l'exploration, Ludovic Fouquet, dans son introduction survolant l'œuvre imposante et polymorphe de Lepage, n'hésite pas à la comparer à une spirale : « Les dernières années sont la preuve d'un déploiement d'activités et de talents saisissants ! La spirale se déroule de plus en plus loin ! » Il est vrai qu'au fil des ans, la pratique de l'artiste n'a cessé de se décroquer. Création et répertoire, danse et théâtre, opéra et théâtre musical, pièces collectives et solos, l'homme ne s'interdit rien.

Conception du théâtre

L'entretien est divisé en quatre parties : « Les débuts », « Processus de création », « Croiser les disciplines » et « Nouveaux horizons ». Lepage relate son coup de foudre pour le théâtre : « La scène me paraissait comme un lieu généreux, accueillant, qui ne semblait pas avoir de préjugés et où il y avait de la place pour tout le monde. » Interrogé sur son rapport à la solitude, il explique : « La forme du solo me permet d'exprimer un sentiment d'isolement

qui est souvent le mien. Bien que je sois accepté dans la société, dans la communauté théâtrale, j'ai toujours ce sentiment de me sentir isolé. » Puis il emploie une très belle métaphore pour caractériser son art : « [...] le théâtre, c'est le phénix, c'est l'incarnation du phénix, le feu qui s'éteint tous les soirs et surgit de ses cendres le lendemain. » Le créateur explique qu'il conçoit le théâtre comme « la fête de la lumière » : « Le rôle du théâtre est d'amener la lumière... [...] Le feu nous fascine, il nous plonge dans un état de transe, dans lequel les mots, les paroles, les récits veulent dire autre chose. »

Enfin, le metteur en scène fournit des informations techniques (étonnantes) et financières (saugrenues dans ce genre d'ouvrage) à propos du Diamant, lieu de création et de diffusion dans lequel Ex Machina (la compagnie qu'il dirige) devrait s'installer au printemps 2019, soit vingt-deux ans après l'inauguration de la Caserne. Lepage explique que le Diamant lui permettra de reprendre certains spectacles de son répertoire, comme *Les sept branches de la rivière Ota*, dont la recreation est annoncée pour 2020. « Le répertoire sert à continuer à écrire, précise-t-il. Il n'est pas là comme un album photos de ce qu'on a fait il y a vingt-cinq ans. Il est là pour continuer le dialogue, pour dire les choses qu'on sait maintenant et qu'on ne savait pas auparavant. »

Tout en reconnaissant la rigueur de l'ouvrage, on ne peut s'empêcher de déplorer que l'entretien, trop bref, ne constituant que la moitié du livre – alors que repères chronologiques et bibliographie sélective occupent vingt-cinq pages ! – ne concerne pour ainsi dire que la forme, et bien peu le fond. Ainsi, on aborde volontiers la méthode, les dispositifs et les ressources techniques, en somme l'esthétique, mais à peu près pas les thèmes, les enjeux, les personnages ou la langue de Lepage. Un parti pris d'autant plus ironique que le créateur estime lui-même que le temps l'a rendu « plus habile à faire dialoguer la forme et le fond ». ♦



☆☆☆

Ludovic Fouquet

Robert Lepage

Arlès, Actes Sud-Papiers, coll. « Mettre en scène »

2018, 128 p., 24,95 \$

Je t'aime... moi non plus

Isabelle Beaulieu

L'éternelle question du couple est à nouveau posée dans cette pièce où les deux parties défendent leur point de vue. De cette joute verbale, l'amour est mis à mal.

La première scène s'ouvre alors que Lui s'apprête à aller prendre un verre avec Sophie Poirier, une fille avec qui il a trompé Elle, et qu'il prétend vouloir revoir seulement par amitié. De son côté, Elle préférerait qu'il s'abstienne, mais Lui réplique que le désir a été consommé, et qu'il ne veut la revoir que parce qu'elle est une excellente interlocutrice. C'est le point de départ qui mènera le couple – formé de jeunes trentenaires intellectuels, un doctorant en philo et une auteure en psychanalyse – à discuter de l'amour, de la fidélité et de l'engagement.

Dans la pièce de Chabot, les amoureux ne semblent pas plus être en mesure d'aller au-delà de leurs ego pour rejoindre leurs vis-à-vis.

Le titre de la pièce suggère la rhétorique qui sera développée, référence à l'œuvre littéraire de Roland Barthes, qui n'a cessé de creuser le domaine sémiotique. Dans *Fragments d'un discours amoureux*, Barthes décortique les moindres soubresauts du sentiment, sachant d'avance que « vouloir écrire l'amour, c'est affronter le *gâchis* du langage : cette région d'affolement où le langage est à la fois *trop* et *trop peu* [...] ». Chez Chabot, le plaidoyer pour la vérité amoureuse passe par une tentative de définition raisonnée, qui échouera à bien des égards.

L'amour au temps de tous les possibles

La pièce est campée à notre époque et met en scène un homme et une femme de la génération Y, aussi appelés millénariaux. On les reconnaît à certains termes qui leur sont propres, notamment le *man* en début de phrase ou le *fucking* qui sert d'interjection à tout propos. Mais le fond reste le même, à la différence près que le sujet de l'amour est peut-être encore plus fragilisé qu'à toute autre période, car tous les choix nous sont maintenant offerts dans une quasi-instantanéité éprouvée. En postface, l'auteur et éditeur Nicolas Langelier dit que « cette possibilité constante de remettre les compteurs à zéro avec quelqu'un d'autre est particulièrement attirante, pour l'individu du 21^e siècle ». C'est pourquoi il est important de confier une fois de plus le propos à l'étude, parce que s'il n'est pas nouveau, il cherche à se réinventer – si possible, à se réenchanter.

La trame n'est pas non plus sans rappeler *Scènes de la vie conjugale* (1974) du cinéaste Ingmar Bergman, où un homme et une femme remettent sempiternellement leur union en question, mais restent ensemble malgré tout. Faussement convaincus d'avoir pu faire des choix, les individus du couple finissent irrémédiablement

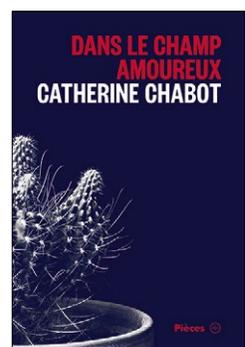
rattrapés par les défaites et les compromis. « Pour s'acheter une sécurité extérieure, ce monde exige un prix très élevé : accepter la destruction permanente de sa personnalité », dit Marianne. La cellule du couple apparaît en un certain sens comme une prison qui nous condamne à chercher à tout prix ce qui finit pourtant par nous faire souffrir. Dans la pièce de Chabot, les amoureux ne semblent pas plus être en mesure d'aller au-delà de leurs ego pour rejoindre leurs vis-à-vis. Elle pourra peut-être accorder son pardon à Lui d'une seule façon : en outrepassant elle aussi les règles implicites de la fidélité. Car Lui l'a presque convaincue, à force d'argumenter sur la question. La manipulation se pratique de part et d'autre, chacun protégeant bec et ongles ce qui lui reste d'amour-propre. « On n'est pas capables d'aimer l'autre comme il est, de toute façon », laissera tomber Lui.

Le couple, la limite

Même si la parole de Catherine Chabot n'est pas nécessairement nouvelle, elle a l'audace d'examiner le sujet encore une fois et elle le fait avec beaucoup d'intelligence. Le rythme des répliques qui se chevauchent à tout moment, en plus de miser sur le réalisme, installe la conversation dans cette urgence d'aller jusqu'à l'extrême – accusations, menaces, mauvaise foi –, comme une manière de mettre à l'épreuve l'amour de l'autre.

Si le couple est une méprise, s'il n'est qu'une invention qui ne prendrait pas sa source dans la nature de l'humain, mais qui serait plutôt un concept à redéfinir, pourquoi cherchons-nous constamment à en reproduire la forme ? « C'est comme si tu m'avais objectifié. C'est pas une image de moi que t'entretiens, mais c'est celle du couple. Si jamais on était pus ensemble, tu serais en deuil de la projection de ce qu'on est, pas de moi-moi », dit Lui.

C'est Aristophane qui disait dans *Le banquet* de Platon, « chacun cherche sa moitié ». Une fois que nous l'avons trouvée, encore faut-il se rappeler ce que nous cherchions en elle, ce qui nous la rendait unique, et ce pour quoi nous l'avions au départ espérée. Chabot ne nous donne pas la réponse, mais elle continue avec nous d'explorer. ♦



☆☆☆

Catherine Chabot

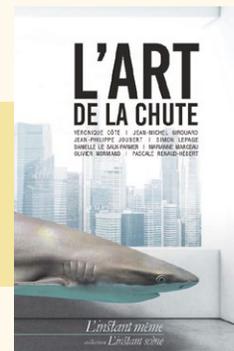
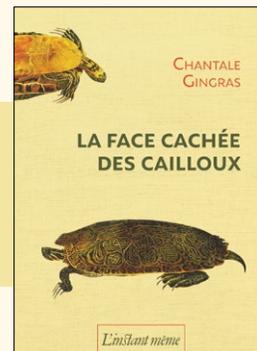
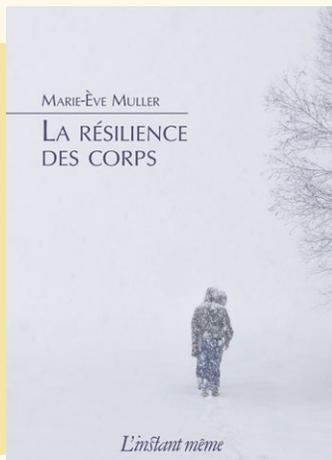
Dans le champ amoureux

Montréal, Atelier 10, coll. « Pièces »

2018, 104 p., 14,95 \$

L'instant même

NOUVEAUTÉS
HIVER 2019



www.instantmeme.com

SE SPÉCIALISER À LA MAÎTRISE ET AU DOCTORAT

USherbrooke.ca/lettres

 UNIVERSITÉ DE
SHERBROOKE

- Études littéraires et culturelles comparées
- Histoire du livre et de l'édition
- Langue française, socioculture et variation linguistique
- Littérature et création
- Littérature et culture
- Traduction littéraire et traductologie

Le charme discret du Rolodex

Sébastien Dulude

Depuis 2003, les éditions Rodrigol s'éclatent avec les possibilités de l'objet-livre : livres illustrés, sérigraphie, jeu de société, origami et maintes autres trouvailles ornent leur ludique catalogue, auquel s'ajoute cette réédition du mythique *Graffiti*.

À partir du milieu des années 1960, partout en Occident, l'essor de la presse indépendante (*free press*) en fait une alliée indissociable des causes qui mobilisent la jeunesse, et bouleverse l'édition traditionnelle en donnant notamment aux écrivains la possibilité de créer des livres expérimentaux d'une grande liberté sur le plan matériel. L'accessibilité nouvelle à des moyens d'édition et d'impression économiques a fourni aux artistes du mouvement que l'on nomme de manière fourre-tout, mais commode, la contre-culture notamment, des occasions de créer des objets poétiques qui, par leur forme même, envoyaient un pied-de-nez à l'institution littéraire et à ses normes éditoriales. En poésie tout particulièrement, les recueils sont greffés de très nombreuses images, les formats sont bigarrés et les supports des textes défient le livre traditionnel.

Au Québec, parmi les réalisations les plus emblématiques de cette production éditoriale hors-normes, on retient souvent trois objets inoubliables : *Anti-can* de Roger Soublière (Barre du jour, 1969), *Des mêmes auteurs* d'Yrénée Bélanger et Guy M. Pressault (Éditions de l'Œuf, 1974) et *Graffiti* de Louis Geoffroy (L'Obscène nyctalope, 1968) – respectivement une boîte de conserve, un tube de dentifrice contenant des pâtes alimentaires en forme de lettres, et un étui de cartes professionnelles. En subvertissant des objets de consommation usuels, ces livres-objets se veulent peut-être moins une critique sociale qu'une stratégie – un brin fantasmée, il va sans dire – pour réintroduire la poésie dans le quotidien à travers des gestes routiniers.

Reste qu'il est souhaitable que ces objets proposent une expérience esthétique conséquente avec les poèmes qu'ils renferment. Dans le cas des poèmes de *Graffiti*, « écrits de 1962 à 1968 et dédiés à Jocelyne Lepage », selon le colophon de l'œuvre, il s'agit de poèmes amoureux, pour la majorité, et la question se pose de savoir quel enjeu poétique se dégage de la dynamique entre le contenu et son contenant. À cet égard, il est amusant de retrouver l'une des très rares critiques qu'ait reçues l'œuvre à sa parution, sous la plume d'un Laurent Mailhot peu impressionné par l'ensemble : « les *Graffiti* de Louis Geoffroy sont le plus souvent des essais d'improvisation, des suites, un chant d'une coulée assez molle et conventionnelle. Ils sont plus proches de la peinture que du dessin, et de la cuisine que de la peinture. » (*Études françaises*, vol. 5, n° 4, 1969.)

Contacts

Ces textes de jeunesse de Geoffroy (qui tragiquement restera toujours jeune, puisque décédé à trente ans dans l'incendie de son domicile) n'ont certes pas l'assurance du *Vierge incendié*, mais Mailhot néglige quand même d'accorder la juste part d'attention au dispositif du texte, et à sa relation avec le propos. À quoi sert, normalement, une carte professionnels ? Qu'arrive-t-il lorsqu'on remplace son contenu habituel (nom, profession, adresse) par un poème ? Et si l'on se prenait à distribuer ces cartes, quel effet pourraient provoquer ces poèmes anonymes ?

*je suis un poème engagé
conquistador de petites ruelles
aux asphaltes de sperme et de larmes
aux pignons rouges sur toits
et aux regards de crapauds voyageurs*

Du graffiti, Mailhot retient le lien avec l'écriture et le dessin, mais il me semble manquer de sensibilité ou de capacité d'émerveillement devant la possibilité de voir ces poèmes disséminés dans des lieux incongrus, petite subversion sans malice mais non moins ingénieuse. Surtout, *Graffiti* apparaît aujourd'hui, de manière évidente, comme un joyeux prototype du fanzine, ces publications artisanales à tirages confidentiels distribuées en dehors des circuits commerciaux, *de mains en mains*. L'héritage de *Graffiti* et d'autres publications du même type qui allaient lui succéder (notamment aux Éditions Cul Q), les éditions Rodrigol sont bien placées pour le reconnaître et le rendre de nouveau disponible, d'autant que ces poèmes n'avaient été réédités dans aucune anthologie jusqu'à maintenant.

Prêter attention tant à la fraîcheur de la proposition de Geoffroy qu'à ses maladresses, c'est être témoin, à nouveau, de l'émergence du souffle contestataire d'une génération de poètes qui allait bientôt mettre à mal l'institution littéraire (Vanier, Francœur, Yvon et d'autres) en proposant des livres extrêmement stimulants sur le plan matériel. Par son incarnation à travers des objets littéraires inusités, voire dérangeants, la parole contre-culturelle a fait valoir son opposition au canon littéraire sclérosé et aux valeurs bourgeoises qui le défendent.

Au carrefour de l'écriture engagée et de l'écriture du corps, les poèmes de *Graffiti* proposent au lecteur un rôle actif dans l'expérimentation tactile et visuelle des textes, notamment sur le plan du rythme, mais l'invitent surtout à les partager, à les faire entrer en contact avec l'autre, résonance étonnante, pour peu qu'on y soit sensible, entre leur expérience intime et leur destination potentielle, orientée vers le monde extérieur. Aussi publics soient-ils, les graffiti ont tous une histoire intime. ♦



☆☆☆
Louis Geoffroy
Graffiti
Montréal, Rodrigol
2018, 46 f., 12 \$

Corrosion

Sébastien Dulude

Nouveau joueur en édition jeunesse, Espoir en canne publie un premier recueil de poésie, consacré à l'univers inusité du heavy metal et de son influence à l'adolescence.

Fabreville, 1986. J'ai dix ans et je suis fasciné par la chambre de mon cousin Daniel, dix-huit ans, au sous-sol chez mon oncle et ma tante. Je conserve aujourd'hui trois souvenirs de cet antre sombre : les murs recouverts d'une tapisserie noire qui montrait des astres du cosmos, une *lava lamp* et la collection de disques vinyles. J'y passe des heures à scruter les pochettes de disques : Mercyful Fate, Iron Maiden, Slayer, Black Sabbath, Voivod. Ma vie change, et mon obsession pour la musique se profile.

Pierre Labrie est né en 1972, soit exactement à mi-chemin entre mon cousin et moi. Avec *Trust*, le prolifique poète et auteur pour la jeunesse relate sa découverte de l'univers sonore, visuel, puis textuel de la musique metal, un parcours très semblable au mien et à celui de milliers d'autres adolescents de l'époque. Si j'évoque l'influence de mon cousin sur ma relation, toujours vive, avec le metal, c'est qu'il a agi à titre de passeur pour moi, un rôle que Labrie se propose de jouer pour ses lecteurs. Or, ces derniers, si on se fie à la fiche du titre sur le site web de l'éditeur, seraient âgés de 14 ans et plus.

D'entrée de jeu on peut se demander si l'adolescent lambda d'aujourd'hui pourrait non seulement s'intéresser au livre, mais aussi s'y reconnaître. Sans avoir un parent amateur de metal et issu de la génération X ou à défaut de fréquenter une gang de polyvalente aux goûts esthétiques particulièrement nichés, je vois mal comment les très nombreuses références au metal de mes années adolescentes contenues dans le recueil (et répertoriées dans un inventaire de deux pages en fin d'ouvrage) pourraient être partagées par la jeune génération actuelle. En l'absence de cette encyclopédie mutuelle, il faudra donc compter strictement sur le texte, son propos, son émotion pour rejoindre son lectorat.

Distorsion

Les deux premières sections, intitulées « 70 » et « 80 » pour les décennies représentées (et ainsi de suite jusqu'à « 10 »), présentent un « je » à la personnalité introvertie, rongée d'insécurité : « moi, le gars généré / qui ne comprenait pas / qu'une fille puisse s'intéresser à lui / avancer dans les essais erreurs / d'un pôle à l'autre / comme le commande l'adolescence / la maladresse ». Cette *persona* typique, presque cliché, est juste, mais ce qui l'est encore plus, à outrance, ce sont les listes de groupes et d'albums énumérés, si détaillées que je ne parviens pas à croire qu'elles pourraient produire du sens pour le non-initié. Et pour le lecteur de poésie adulte et raisonnablement familiarisé avec le genre metal, dont je suis certainement un représentant, ces mêmes énumérations paraîtront longues, anecdotiques et peu stimulantes sur le plan littéraire.

Je me suis ainsi tourné vers le propos principal, lequel s'est avéré décevant à plusieurs égards, à commencer par la langue, dont on comprend la volonté de modestie, lectorat oblige, mais qui est piquée de scories syntaxiques pour le moins désarmantes :

*je savais que ce n'était pas rationnel
je savais qu'il y aurait bien
de quoi qui se présenterait
[extraits de paroles metal]
qu'à travers les tentations de dérapier
de tout dérapier
il y aurait bien un chemin qui s'ouvrirait
un chemin à emprunter
un chemin qui serait meilleur
comme si je connaissais
ce que pouvait être quelque chose de meilleur*

Ailleurs, j'ai dû m'arrêter, perplexe, largué : « Soundgarden, Nirvana / Groovy Aardvark / encore des influences à prendre de ce côté / des influences à mettre en T % ?\$ % &\$ % / des techniciens de son / qui ne comprenaient pas mon son ». Je crains hélas de n'avoir pas bien compris son son.

Une écriture fine pourra m'intéresser au sujet le plus éloigné de mes connaissances, mais une écriture laborieuse me tiendra résolument à l'écart. Le texte anglais d'une chanson composée en jeune âge, de même qu'un texte dramatique ayant servi de prémisse à un album concept jamais réalisé ne contribuent certainement pas à améliorer l'ensemble. Le recueil, heureusement pour le lecteur adulte, se termine par un long poème de qualité nettement supérieure... mais d'aucun intérêt, à mon avis, pour un adolescent. L'auteur médite sur l'importance de la « trace métal » dans sa vie, sur les circonstances qui façonnent l'identité d'une personne ; du bon Pierre Labrie, comme on peut en avoir lu dans l'un de ses 19 recueils précédents.

Tout se passe comme si Labrie avait voulu laisser cours à ses réminiscences très personnelles en misant sur leur universalité, pourtant très contestable : « j'ai déjà dit que c'était à cause d'eux / Adrian, Steve, Dave, Nicko, Janick, Paul, Clive, Blaze / grâce à eux que j'écrivais aujourd'hui ». Ce faisant, il aura négligé de construire une trame poétique adéquate et susceptible de satisfaire l'envie minimale de lire. Ni l'adolescent toujours vivant en moi ni l'adulte confirmé par sa carte d'assurance maladie n'y auront en définitive trouvé leur compte. ♦



☆☆

Pierre Labrie

Trust

Lévis, Espoir en canne

2018, 100 p., 17,95 \$

De l'hiver et des bêtes

Rachel Leclerc

En réfléchissant à la vie et à la mort des animaux sauvages,
le poète invente un lyrisme pour le nouveau millénaire.

Un livre magnifique nous parvient de l'éditeur Poètes de brousse, celui de Jean-Marc Desgent. Encore une réussite signée par l'un de nos plus grands poètes. On aime Desgent pour l'originalité, le ton unique de sa poésie. Longtemps professeur de littérature, l'homme est aussi détenteur d'une maîtrise en anthropologie, ce qui n'étonne guère quand on a lu quelques-uns de ses livres, dans lesquels il ne cesse de relater ce qui nous a forgés comme humains et de sonder l'obscurité qui nous entoure parfois. Jamais cynique, mais au contraire porteuse d'une morale exigeante, l'œuvre crépusculaire de Desgent est l'une des plus poignantes et des plus captivantes de la poésie actuelle.

**Desgent donne tout
sans rien donner, c'est au lecteur
d'extraire son propre sens.**

En parcourant ces blocs de prose poétique qui n'ont d'autre ponctuation qu'un point final, on se sent d'abord un peu bousculé. On se dit qu'il aurait pu mettre de l'ordre et arranger tout ça en vers libres, comme il l'a fait pour les trois ou quatre poèmes en italique insérés dans l'ensemble. L'énoncé serait moins hachuré, se dit-on, et la lecture en serait facilitée. Mais on est très vite convaincu que son choix était judicieux : une fois lancé dans la mêlée de ces phrases étranges et syncopées, on se laisse emporter par une poésie qui court, qui vole sur la page, qui dévie le sens entre deux souffles et multiplie « les images qui tonnent ». En fait, ce ne sont pas vraiment des images, plutôt des scènes et des destins imaginaires, des instants de communion ou d'observation. Desgent donne tout sans rien donner, c'est au lecteur d'extraire son propre sens – mais n'est-ce pas ainsi qu'il faut fréquenter la poésie, sans trop chercher à savoir ce que l'auteur « a voulu dire » ? La belle lisibilité de ce livre qu'on avait d'abord cru indéchiffrable, on la doit certainement à une grande concentration dans le travail, et peut-être aussi à la recherche de la perfection telle que la conçoit un poète qui ne fait pas les choses comme les autres.

La leçon des animaux

L'écriture de Desgent est souvent affûtée comme le fil du rasoir. On voit des choses, on les ressent, on les reçoit parfois comme un choc, comme si on lisait un romancier devenu fou, qui aurait cependant conservé pêle-mêle tous les chapitres de son histoire. Il est question de falaises et d'escarpements, de bêtes (chiens et chats, chevaux, lynx, cerfs, orignaux, etc.).

*Les quadrupèdes et les bipèdes s'effondrent j'ai entendu la chute
des entités qui ne parlent jamais ne pas toucher leur contre-
matérialité leurs poils leur sueur j'ai nettement entendu ma main*

*mes doigts mes ongles et le coyote jour et nuit gratter graffigner
égorcher la forêt entière*

Puis il y a la neige. Pas de mer ni d'océan, pas de marée ni de grève, pas d'horizon infini – mais il semble bien qu'un lac soit apparu au lecteur, qui prend le risque d'imaginer le poète dans son chalet en bois, assis à sa table, en train d'ordonner ses visions et d'inventer la forme dans laquelle il nous les livrera.

« J'ai vécu apeuré et extasié », écrit-il dans un poème liminaire. Peut-être son entreprise tient-elle tout entière dans cette petite phrase, car il s'agit bien souvent de dire l'effroi et le vertige d'exister, de participer à la destinée humaine. Plus loin, là où il est question de « formes sexuelles », de naissance et de mort, le poète, avec une lucidité aussi grave qu'admiration, réitère à la fois sa solidarité avec le monde qu'il habite et la finitude de sa propre existence :

*Une fois traversé passé le grand trou on appartient à la beauté
générale je me suis habillé de noir je me suis redevenu et j'ai
embrassé tout ça [...] Je peux mourir je dois mourir du côté
des brouillards c'est trop beau et faire admirer la nuit des deux
mondes je n'irai pas au-delà de certains paysages intérieurs*

On aime aussi chez Jean-Marc Desgent la retenue avec laquelle il évoque la guerre et autres semblables sauvageries. En homme clairvoyant, il ne se contente pas de condamner la violence ; il avoue aussi sa propre inertie devant les injustices, car il faut « assumer les meurtres que nous provoquons ». Puis il rappelle le pouvoir de l'imagination : « je ne ris pas quand ça meurt lentement parfois ouvrir une porte d'été ça bricole des images ».

La force de Desgent se trouve dans sa capacité d'impliquer sa propre intériorité – laquelle s'avère ici tributaire du territoire –, de réfléchir sur ses origines, et de traverser la saison hivernale auprès d'animaux qui partagent avec lui un espace demeuré sauvage. Vingt-trois ans après la disparition de Gaston Miron, la démarche anthropologique qui supporte l'œuvre très contemporaine de Desgent nous dit à quel point l'homme est ancré dans l'imaginaire de son pays, et combien il le renouvelle. ♦

☆☆☆☆

Jean-Marc Desgent

Misère et dialogue des bêtes

Montréal, Poètes de brousse

2019, 56 p., 16 \$



La nuit bienveillante

Rachel Leclerc

Cinq livres écrits en vingt-cinq ans, c'est peu ;
mais c'est bien assez pour aider à comprendre le drame d'une vie.

À peine avais-je reçu le recueil de Lynn Diamond que j'apprenais son décès. Le chagrin m'est venu à propos de cette femme que je n'ai croisée qu'une fois, il y a bien longtemps. Qu'on ait été habile ou non à tisser autour de soi le cocon des amitiés littéraires, me suis-je dit, on a tous droit, à l'heure de la mort, à une affectueuse attention de la part de ses pairs.

La nuit est un endroit pour se recueillir avec l'autre, un espace de transfiguration.

Parfois, la poésie se présente comme le résultat d'un labeur difficile et complexe, offrant au lecteur un ensemble de phrases biscornues dont il devra chercher longtemps la signification. À l'inverse, certains poètes nous abreuvent de vers si simplets qu'on se demande où s'y trouve la créativité. Au Québec et ailleurs, la tendance est à une extrême lisibilité, et se voir adouber comme auteur est devenu un grand rêve à la portée de tous.

Mais, à moins d'être un génie, il faut une certaine somme d'expérience pour maîtriser l'art poétique et savoir choisir les mots justes parmi les multiples possibilités qui s'offrent pendant l'écriture. Lynn Diamond, qui publiait en 2018 son premier livre de poèmes, a quant à elle évité les écueils de la débutante. Dans ses pages, aucune affectation, nul faux pas dans la structure des phrases, et point de métaphores casse-cou. Cela dit, *Tout l'azur dans la nuit profonde* n'est pas un grand livre, et il n'y a pas là non plus une révolution du langage poétique. C'est simplement un livre *très juste*. Juste comme doit l'être une réelle descente en soi-même.

Que retient-on de ce petit recueil ? Beaucoup de naturel et d'aisance, venus à Lynn Diamond par la fréquentation des autres livres. Sur son blogue, elle définit la lecture comme la « descente phosphorescente » d'un être humain vers un autre. Joli, n'est-ce pas ? Dans le même article, on apprend qu'à peine sortie de l'enfance, elle s'est adonnée avec passion – et obsession – à la lecture des grands auteurs. Il nous vient à l'esprit qu'elle a peut-être préféré la lecture à l'écriture. En cela, elle ne serait pas une exception.

De son roman *Le corps de mon frère*, paru en 2002, il m'était resté l'image d'une femme de talent qui tâche d'apprivoiser les démons de son passé familial. C'est peu de dire que Lynn Diamond écrivait dans le territoire de la mémoire, et ses poèmes apparaissent ici comme une suite logique à sa prose. La femme y embrasse toutes les expériences de sa vie pour en tirer une leçon d'humanité, cherchant ainsi à accorder « sa respiration / au souffle des vivants ». On ne peut que saluer cette ouverture et ce partage, surtout quand ils sont le résultat d'un lot d'épreuves qui auraient pu avoir tout l'effet contraire.

Profonde comme le jour : l'obscurité

C'est dans le thème de la nuit que Lynn Diamond a puisé ses poèmes. Elle en est d'ailleurs si consciente qu'elle a intitulé « Lumière » le texte écrit sur la tombe de son père. La poète se savait accompagnée par ses morts. Étrangement, leur souvenir est associé à une lumière crue et fulgurante, alors que la relation avec les vivants prend davantage son sens dans la fraîcheur de l'ombre, qui représente pour Diamond le lieu du dialogue : « Tes yeux ouverts à ma douceur / et ton esprit enlacé à ma violence ». La nuit est un endroit pour se recueillir avec l'autre, un espace de transfiguration où il est possible de retrouver « les mots qui nous ont permis / de continuer à vivre / quand tout semblait perdu ».

L'intimité est donc essentielle chez Diamond. Elle dira de l'homme qui est couché au creux de son lit : « Il est mon ange déployé / Et mes jours et mes nuits ». Et parce qu'il représente « tout l'azur dans la nuit profonde », il donnera son beau titre au livre.

À la faveur des voyages et des séjours à l'étranger, il semble que Lynn Diamond a aimé ses semblables d'un amour plein d'empathie. Pourtant, la solitude était parfois totale et pouvait durer « des semaines », jusqu'à devenir une menace. Et alors :

*Le temps n'existe plus
Cette chambre est ma dérive
Mon silence
Une enclave en dehors du gouffre
Une traversée de la porte des jours*

Finalement, la nuit s'avère un refuge pour qui subit les blessures d'un quotidien difficile. Encore faut-il accepter d'effectuer le trajet de la lumière à l'ombre. « J'ai marché de l'aube à la nuit / pour sauver mon corps et mon esprit ». Il faut peut-être se savoir au bout du chemin pour se permettre une telle franchise, il faut pouvoir envisager la mort en face : « Pousse mon esprit / parcelle par parcelle / dans un espace béni / et sans mot ». ♦



☆☆☆

Lynn Diamond
**Tout l'azur dans
la nuit profonde**

Trois-Rivières, Écrits des Forges
2018, 58 p., 14 \$

Mont du Calvaire

Jérémy Laniel

Confirmant l'importance de Benoit Jutras dans la poésie québécoise contemporaine, *Golgotha* se présente à nous tel un banquet où toutes les identités de l'écrivain sont attablées.

Si certains peuvent penser qu'avec *Outrenuit*, le précédent recueil de Jutras, l'auteur avait touché à la quintessence de son projet poétique, c'est parce qu'ils n'ont pas encore gravi *Golgotha*, une somme d'écriture poétique dense, majeure, inclassable. Sur près de deux cents pages, le lauréat du prix Émile-Nelligan pour *Nous serons sans voix* (Les herbes rouges, 2002) nous convie à une immersion totale dans l'être, proposant des identités multiples et éclatant du même coup la question du « je » qui taraude le poète dans ses ouvrages. Si *Outrenuit* se voulait une dissection du « je » en bonne et due forme, le présent recueil tente une exploration des possibilités exponentielles que ce pronom induit ; une façon d'éclairer la totalité de ce qui nous forme, un effort pour sonder les différentes voix enfermées dans la « boîte noire » de Jutras.

Brûler toutes les effigies

Découpé en sept parties, *Golgotha* propose une recherche formelle saisissante : la prose au long souffle dans « Race privée » est balancée par une versification succincte et souple dans « Gnossiennes », « Office » et « Boîte noire ». Loin d'un simple clin d'œil évangélique, le titre du livre confirme les obsessions du poète pour les saintes Écritures – Jésus ayant été crucifié sur le Golgotha –, elles qui ont également su trouver refuge dans les précédents recueils de Jutras, aux côtés d'une fascination en général pour la mythologie christique. Bien que ce titre place le lieu du poème rapidement – Golgotha signifie « le lieu du crâne » –, l'exergue tiré du *Théâtre des paroles* de Valère Novarina offre peut-être l'une des meilleures pistes pour gravir ce sommet :

Le théâtre a été inventé pour y brûler la nuit toutes les figures humaines. C'est pas un lieu où faire le beau, paraître sur deux pattes, intelligent et bien dressé chez les dogmates, singer l'homme, mais un grand Golgotha de papier où brûler toutes les effigies de la tête de l'homme.

C'est peut-être davantage une mise en scène qu'un recueil de poésie que signe l'écrivain, avec pour distribution des Kjartansson, Ibsen, DeLillo, Jelinek, Siméon de toutes sortes, qu'on retrouve en titres de différents poèmes en prose de *Race privée* : de longs portraits, ou plutôt de longs monologues précédés d'une phrase ou deux s'apparentant aux didascalies théâtrales. Si Jutras « arrive blanc comme c'est écrit » dès les premiers vers, c'est qu'il se présente comme un canevas vierge que la poésie saura transformer : « changer était un métier aux heures liquides, un triangle sur les tempes, un ministère des morts, une maison fermée à clé, changer était une idée volée aux plaines. » *Golgotha* comme le théâtre du crâne, maintenant. Un endroit où l'homme laisse les voix qui l'habitent s'exprimer souverainement, au risque de perdre leur sens. Le poète préfère espérer en créer un nouveau.

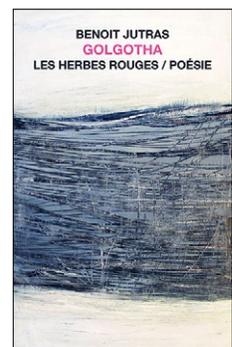
Ostinato

À la lecture, il ne faut pas perdre son temps dans une quête de sens du poème pris séparément, une atomisation du texte ; ce dont il faut rendre compte ici, c'est l'habileté de Jutras à mettre le feu, au détour d'un vers. Au moment où le lecteur cherche la main du poète dans la forêt du recueil, celui-là, tantôt un éclair, tantôt un cerf, se présente comme une révélation : à mi-chemin entre un énoncé sibyllin et une vérité auguste.

Nous héritons du rôle des nuages. Les chaînes, la révolution de la mer, nos corps portent tout, nos corps sont des serpes. Nous connaissons l'huile, la sueur, la musique des monstres et des confessions. Gardez tout, nous vous en prions : nous vivons loin derrière nos dents. Nous sommes le couteau et la louange et le roman de personne. Nous nous taisons pour ne pas réveiller les chevaux qui nous aiment.

« Nous vivons loin derrière nos dents. » Combien de fois me suis-je répété ce vers comme une vérité, un catéchisme ? Là réside le projet de Benoit Jutras : plutôt que de proposer une lecture nouvelle du monde, c'est un renversement du sens du monde qu'il donne à lire, le lecteur s'y trouvant alors beaucoup plus libre, affranchi des chaînes sémantiques assujettissant la majorité des discours.

« Motif mélodique ou rythmique répété obstinément. » Ainsi définit-on l'ostinato dans le *Larousse*. Je croyais en trouver quelques-uns dans l'œuvre du poète, tout comme certaines litanies – les grandes religions, le rôle du sujet en poésie, l'herméneutique littéraire –, mais force est de constater que le seul ostinato qui importe, à la lecture de *Golgotha*, est celui dont nous extrait Jutras avec ce livre. Le sens règne, partout et futile à la fois, à la radio comme au souper, on nous propose des homélies que l'on connaît par cœur, qu'on nous répète *obstinément*. Le temps d'un recueil, la poésie de Jutras nous extirpe de ce bruit de fond pour nous rappeler toutes les possibilités du langage, la nécessité littéraire. ♦



☆☆☆☆

Benoît Jutras

Golgotha

Montréal, Les herbes rouges

2018, 198 p., 18,95 \$

Seul lieu de la résilience

Jérémy Laniel

Après *Béante* et *Framer*, la poète innue Marie-Andrée Gill propose avec son troisième recueil de poésie une enquête sur le désespoir amoureux et, étonnamment, ça réchauffe l'intérieur.

Chaque peine d'amour arrive avec son lot de fins du monde et de recommencements. Combien de fois une rupture a-t-elle été source créatrice ? Sujet vieux comme le monde à une époque où certains s'engaillardissent en clamant que tout a été écrit, les fissures de l'intime demeurent rassembleuses, de par leur universalité. *Chauffer le dehors*, c'est une bataille incessante entre l'avant et le maintenant, entre le désir de se vautrer dans un passé tout aussi confortable qu'irréel, et la volonté de se ressaisir par un appel au territoire. « L'amour c'est une forêt vierge / pis une coupe à blanc / dans la même phrase ». Gill erre entre ce vide et ce plein d'un poème à l'autre, comme si pour s'en extraire complètement, elle se devait de revisiter le bonheur passé dans son entièreté, cause inexorable des souffrances présentes.

Le territoire se déplie comme unique lieu possible de la résilience, de la renaissance.

J'irai où tu iras

Grâce à différentes ruptures de ton et de langage, Gill crée ses images, cherchant la poésie en toute chose, déconstruisant le quotidien pour y trouver les échos de son mal-être. Que ce soit lorsqu'elle « lâche son call » en chantant « y as-tu d'la bière icitte » ou lorsqu'elle commence son poème en citant Céline Dion, l'écrivaine préfère la tragédie au drame. « *Tous les paysages te ressemblent quand tu les éclaires* : / le bois sale, les ruisseaux, l'apparition des uishkatshan [geai gris] et des buses quand on en a besoin ». Alternant prose et vers, le recueil, divisé en quatre parties, contient cinq longs poèmes en italique, forçant ainsi la pause alors que le texte court parfois sur deux pages, venant cadencer le livre avec de réelles incursions dans l'intime, comme si le temps s'arrêtait :

Je me demande où habiter, à quelle place poser ma tendresse à broil sinon dans la procuration que permet l'écriture, en recréant l'expérience, en la fleurissant comme on organise sa mémoire pour la faire taire et vibrer en même temps. Où habiter sinon dans le rappel de moments fous et la possibilité qu'ils se reproduisent ?

Le désespoir se retrouve dans le banal du cours des jours, comment continuer quand tout nous ramène à l'autre. « La peur, c'est te croiser au dépanneur et qu'on ne sache pas quoi faire de nos corps », parce que « [c]riss que ça gosse d'avoir été heureux de même. » Certaines comparaisons sont par contre moins fortes, les brisures étant plus équivoques : « C'est juste impossible que tu

viennes plus / t'abreuver à mon esprit ancestral / de crème soda. » Ou encore : « Mais là j'avoue / j'aimerais troquer mon cœur / pour la simplicité d'un bon bol / de macaroni aux saucisses. » Bien qu'elles ne sabotent pas le recueil, un élagage ou un resserrement de ces tournures aurait pu faire grand bien à l'ensemble.

Jouer dehors

La réussite du livre de Marie-Andrée Gill réside dans l'opposition entre le dedans et le dehors, le territoire se déplie comme unique lieu possible de la résilience, de la renaissance, car « le dehors est la seule réponse que j'ai trouvée au dedans ». Tôt dans le recueil la poète « cherche dans le bois / et les chiennes de vivre / les remèdes aux morsures de ta douceur ». C'est lorsqu'elle se laisse « tentée sur le bord du fleuve, à quelque part de secret » qu'elle se retrouve, souveraine :

Je me touche, je lis, un écureuil essaie de me grimper dessus – je suis une princesse de Disney en tabarnak. Je marche dans la forêt dense, je m'égratigne partout et j'aime ça. Vraiment, j'aime que mon corps se magane par le hors-piste, qu'il ait des traces comme des signes de fierté et d'autonomie, de force et d'endurance. Dans ces moments-là, je suis toute là, pas tuable – pas grand-chose et totale à la fois.

Il y a une force tangible qui émane de la dernière partie du recueil, une sorte de salut pour celle qui « laisse le territoire [l]éparpiller comme les oiseaux migrateurs ne savent pas se perdre ». C'est dans ces poèmes que le livre puise toute sa pertinence, la poésie paraît alors essentielle dans ce cheminement, comme seule réelle occasion de nommer le vide, de le retourner dans tous les sens pour lui faire prendre toutes les formes d'un deuil amoureux, qui se doit d'être disséqué avant d'être oublié. « Ce qui nous force à exister dans les noyades, / c'est que la clarté nous prend dans ses couvertes », dit la poète. Cette clarté est aussi, voire surtout, celle de l'écriture qui permet l'appel d'air nécessaire pour demeurer à la surface et laisser « [...] le temps / accorder sa guitare / comme du monde ». ♦



☆☆☆

Marie-Andrée Gill

Chauffer le dehors

Saguenay, La Peuplade

2019, 104 p., 19,95 \$

Le rire jaune du malade

Marie-Ève Sévigny

Le docteur Alain Vadeboncœur livre ses souvenirs des urgences par des récits amusants qui font parfois grincer des dents.

« Le malade prend l'avis du médecin, le médecin prend la vie du malade. » Le calembour de Molière sied au système de santé québécois, où semble-t-il, pour bien soigner le malade, il faut surtout droloter ses médecins. La salle d'urgence étant le parfait microcosme pour aborder tout ce qui saigne, boite, hurle et purule dans notre société, voir s'humaniser ces « demi-dieux », comme le suggère Simon-Olivier Fecteau en préface de ce livre, peut aider à avaler la pilule. Après Jean Désy (*L'accoucheur en cuissardes*, XYZ, 2015) et Jean Lemieux (*Une sentinelle sur le rempart*, Québec Amérique, 2018), Alain Vadeboncœur livre ses propres souvenirs de pratique à l'urgence. Le lecteur habitué à ses chroniques dans le magazine *L'actualité* ne sera pas dépaycé.

« Avant tout ne pas rire »

L'engagement littéraire d'Alain Vadeboncœur campe depuis un moment son œuvre du côté du bien commun. Chez Lux, ses essais ont défendu l'efficacité et la rentabilité du système de santé (*Privé de soins*, 2012), appelé la population à affûter son esprit critique face aux charlatanismes de toutes sortes (*Désordonnances*, 2017), parallèlement à la tournée « Faut qu'on se parle » (2016 ; textes publiés en 2017), destinée à sortir le Québec de son cynisme en réanimant le dialogue collectif. *Malade!*, quarantaine de « récits à savourer en attendant le médecin », est beaucoup plus désinvolte, tout en cherchant à « rendre [...] justice le mieux possible à l'humanité de ces petites aventures étonnantes ».

Le ton du livre est donné d'emblée par l'espièglerie de sa page couverture, cette photo de remise des diplômes où pose le jeune finissant en médecine, une moitié de moustache en moins. L'humour et l'autodérision de Vadeboncœur sont connus, et ses récits sont moins destinés à la réflexion qu'à la dédramatisation d'un milieu spontanément associé aux grands malheurs de l'existence. « On a l'impression que les gens qui travaillent dans les hôpitaux ont toujours la face longue, écrit-il, mais il y a aussi de très beaux moments qui se passent dans ce milieu-là. On rigole assez souvent, comme dans n'importe quel milieu professionnel. » Certaines scènes sont effectivement irrésistibles, qu'il s'agisse de l'homme à la mâchoire décrochée, guéri par un fou rire devant un enfant emprisonné la tête dans une casserole, d'un vieillard étouffé par trois moitiés de dentiers, de patients confondant le tintement de leur pacemaker avec celui de leur air conditionné – voire des tours pendables que se jouent entre eux les médecins. Un peu à la manière des brèves de comptoir, perles du quotidien alliant comiques de situation et de langage, ces historiettes médicales amusent en soulignant l'absurde de la condition humaine.

Vadeboncœur est un excellent conteur, il sait convoquer par un « code bleu » une dizaine de professionnels dispersés sur deux étages, les rassembler en trois lignes au chevet du patient, puis faire tomber le stress par un retournement hilarant. Ses personnages,

issus du réel, sont évidemment crédibles, leurs dialogues presque audibles, révélant parmi le personnel soignant une camaraderie que ne laisse pas spontanément soupçonner la hiérarchie des différents ordres professionnels.

C'est grave, docteur ?

Qu'est-ce qui cloche, alors, dans ce livre ? Telle est la question taraudant le lecteur qui, sans boudier son plaisir, ne pourra s'empêcher d'éprouver un malaise quand l'anecdote narguera la déontologie : quand un patient en crise de violence se trouvera maîtrisé par une infirmière lui empoignant les bourses ; quand Alexis Martin, invité à l'urgence pour documenter un projet, visitera, déguisé en médecin, un véritable malade. Qui plus est, la mort d'un homme, transporté à l'hôpital complètement gelé dans sa position assise, pourrait effectivement faire rigoler dans un film des frères Coen, mais non dans la réalité. S'il est possible de rire de tout, certains contextes appellent un minimum de sollicitude quand la personne concernée a existé – encore davantage quand elle souffre, angoisse, meurt. La notice d'avertissement, où Vadeboncœur nous assure de la pureté de ses intentions, ne dédouane pas pour autant son écriture.

Et c'est justement là où le bât blesse : ce livre, pourtant dédié aux soins et à l'humain, ne laisse pas vraiment ressentir de compassion. On imagine bien que celle-ci ait inspiré les différents gestes posés par les médecins et infirmières des récits, mais elle est peu exprimée par la narration. Le patient est présenté comme objet comique plutôt que comme sujet souffrant. Il faut peut-être n'avoir jamais été épileptique – ou n'avoir jamais connu d'épileptique – pour trouver de l'esprit à un ambulancier suggérant d'ajouter du savon à linge au malade pour une prochaine brassée.

Ce mauvais dosage entre l'amusement du médecin et la douleur du patient explique peut-être que, contrairement aux ouvrages très réussis de Désy ou de Lemieux, ce livre de Vadeboncœur, une fois refermé, ne laisse pas grand-chose d'autre qu'un vague sourire à son lecteur. Quand on sait toute la détresse et l'abandon ressentis aujourd'hui dans les salles d'urgence, cette bonne humeur n'est pas une petite victoire. ♦



☆☆☆
Alain Vadeboncœur
Malade!
Montréal, Lux
2018, 240 p., 24,95 \$

C'est la faute à Voltaire

Marie-Ève Sévigny

Dans un pénible fatras d'actions décousues et de raccourcis intellectuels, Alexandre Soublière projette son expérience dans l'«étude» de l'identité québécoise.

«Pensez-vous que les progressistes du Québec vont me détester à cause de ce livre?» La question fait sourire, vu la pertinence du thème et la posture de l'auteur, qui observe son sujet depuis Vancouver, où il s'est «exilé» pour «écrire de la pub dans les deux langues officielles». La critique intéressée par la représentation du Québec ne pourra ignorer *La maison mère*, demi-frère de *Le Québec n'existe pas* (Maxime Blanchard, Varia, 2017), écrit à New York. Malgré des positions différentes, les deux ouvrages prouvent qu'il est difficile de faire l'économie de la question identitaire dans un pays inachevé. La différence, c'est que le travail de Blanchard est réussi. Car si «les progressistes» se soucieront peu des idées soi-disant de droite de Soublière, qui ne réinvente vraiment pas la roue en la matière, son essai-fiction tombera maintes fois des mains du lecteur par son histoire hasardeuse et ses généralisations abusives. Il n'y a pas à dire, la «liberté grande» a le dos large.

Se cacher derrière la fiction

Qu'on soit d'accord ou non avec la proposition, cette tentative de «rebranding» du terme «Québécois» en faveur d'un retour au «Canadien français» pourrait gagner l'attention qu'elle mérite si la structure même du livre ne venait pas en court-circuiter la rhétorique. Où tracer la ligne entre l'argument et la fiction? Comment, par exemple, le lecteur peut-il croire au dialogue de Soublière avec les essayistes Carl Bergeron et Gérard Bouchard dans un café quand tous trois se retrouvent soudain plongés dans un bain de sang à la Tarantino? Ladite conversation a-t-elle seulement eu lieu? Avons-nous eu droit aux véritables idées des experts convoqués? À l'inverse, cette dystopie d'un Montréal apocalyptique en panne de courant s'alourdit quand les tribulations survivalistes des héros se figent en discussions identitaires. «[J]e me suis demandé pourquoi je m'étais toujours caché derrière la fiction afin de m'exprimer.» Excellente question.

L'autre grande faiblesse de *La maison mère* tient à la constance avec laquelle Soublière définit le Québec, qu'il s'agisse de musique, de littérature, de politique, de fierté militaire, de port d'armes, etc., d'après ses perceptions à l'emporte-pièce.

Mais qu'est-ce que Montréal à part le hockey? Est-ce que quelqu'un peut répondre à cette question sans nous balancer les clichés habituels de la créativité, de la culture et des festivals? Fuck you, les festivals. Quand je parle à des vrais anglos dans l'Ouest du pays qui n'ont pas de famille canadienne-française, ils se crissent bien de la créativité des murales dans nos ruelles. Non, mais, sérieusement.

Mauvaise foi? Envolée lyrique? La vérité se terre peut-être à mi-chemin, dans le besoin de Soublière de projeter ses propres errements dans ceux du Québec. «[N]ous sommes en situation de carence culturelle. Nous demandons à la langue de porter à elle seule tout le poids de notre culture anémique.» *Anémique?* Est-il

vraiment possible d'ignorer l'abondance, le rayonnement de la culture québécoise actuelle?

«Tu cherchais qui, tu cherchais quoi, de Lowell Mass. jusqu'à L. A. [...]»

Le véritable sujet du livre, ce n'est pas le Québécois Canadien français en général, mais Soublière en particulier. Beauceron par son père, Franco-Ontarien par sa mère, ni fédéraliste ni souverainiste, il se «considèr[e] comme américain» parce qu'il «n'[a] pas de pays». «Le Québec n'est pas un pays, le Canada n'est pas le mien puisque la propagande péquiste m'en a dépossédé.» Aliéné, il s'explique la langue québécoise d'après la perception d'amis vancouverois, et notre relation au bilinguisme d'après sa famille franco-ontarienne. N'arrivant pas à se positionner dans le milieu littéraire montréalais – le faut-il vraiment? –, «ami avec tout le monde sans vraiment appartenir nulle part», il «se sen[t] bien un peu partout, mais jamais vraiment à [s]a place non plus». Au fond, c'est un néo Ovide Plouffe: *y'a pas d'place dans l'monde pour tous les Alexandre Soublière du monde entier.*

Son seul ancrage est le territoire états-unien, et il se persuade de façon assez touchante que la critique actuelle vit mal avec le thème – *oubliant* les succès de presse et de vente des Alain Beaulieu, Daniel Grenier, Louis Hamelin, William S. Messier, Andrée A. Michaud, etc., qui ont exploré nos rapports à Uncle Sam bien avant lui:

Lorsque mon deuxième roman, Aminata virosa, est paru, et que Sylvain Sarrazin (il a fallu que je google l'article pour me souvenir de son nom) a écrit dans La Presse qu'il versait dans les «faux airs de superproduction hollywoodienne», j'ai bien vu que je ne serais pas compris. [...] J'en tirais même une certaine fierté. Ça fait toujours chic et bien-pensant au Québec d'attaquer une œuvre en la jugeant trop «américaine».

L'entièreté du livre est moulue de ce mépris – des artistes, politiciens, péquistes, progressistes, intellectuels, Québécois... – tous ces méchants bornés, incapables d'apprécier l'inconsistance de son travail. ♦



☆
Alexandre Soublière
La maison mère
Montréal, Boréal, coll. «Liberté grande»
2018, 288 p., 26,95 \$

Guyotat indocile

Samuel Mercier

Le premier essai de Julien Lefort-Favreau revient de manière éclairante sur l'œuvre et la carrière de l'écrivain français Pierre Guyotat.

La plupart des thèses publiées sont d'un ennui mortel, et le monde se passerait de les voir imprimées. Soyons honnêtes, l'exercice de la thèse, en soi, est important, mais elles sont pour la plupart déjà disponibles en ligne, et le peu d'argent que les éditeurs en retirent grâce au *Prix d'auteurs pour l'édition savante* (PAES, pour les intimes) ne justifie sans doute pas toutes ces forêts perdues pour se farcir des chapitres théoriques de quatre-vingts pages et un océan de notes de bas de page.

La bonne nouvelle, c'est que le *Pierre Guyotat Politique* de Lefort-Favreau ne fait pas partie de ce lot de livres qui auraient pu se contenter d'une diffusion sur internet. Au contraire, l'auteur nous offre une vue en coupe de la carrière de l'écrivain qui est à la fois généreuse, pertinente et accessible : un vrai livre, en somme, loin de la simple thèse remaniée, qui constitue la meilleure introduction à ce jour au travail de Pierre Guyotat. Si le sujet reste assez niché, les qualités générales de l'ouvrage permettent d'offrir une porte d'entrée dans l'œuvre de l'auteur de *Tombeau pour cinq cent mille soldats* (Gallimard, 1967) et *Éden, Éden, Éden* (Gallimard, 1970), qui vient d'ailleurs de remporter, en 2018, son premier prix Médicis pour le livre *Idiotie* (Grasset), à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Un écrivain à scandale

La parution d'*Éden, Éden, Éden* est à l'origine d'un scandale qui vaudra à son auteur une réputation sulfureuse, et auquel seront mêlées plusieurs grosses pointures du monde littéraire. Les cendres de la guerre d'Algérie sont encore chaudes, et le roman de Guyotat choque par son contexte tant que par les actes sexuels qu'il décrit. Les préfaces d'*Éden, Éden, Éden* sont pourtant signées par trois grands noms du monde littéraire français, Roland Barthes, Michel Leiris et Philippe Sollers, mais rien n'y fait. Le ministre de l'Intérieur fait interdire la vente du livre aux mineurs, son affichage et toute publicité l'entourant.

Lefort-Favreau nous apprend qu'une quatrième préface, signée par nul autre que Michel Foucault, devait voir le jour, mais qu'elle sera retardée et publiée sous forme d'article après la sortie du livre. Les soutiens à Guyotat viennent alors de partout : tant Sartre et Beauvoir que Pasolini et François Mitterrand prennent la défense du livre. Ce scandale combiné à l'affiliation de l'auteur à la revue *Tel Quel*, fer de lance du textualisme, contribueront à faire de son œuvre une référence en matière d'avant-garde littéraire, mais à voiler quelque peu le caractère résolument politique des récits de Guyotat.

De l'Algérie à la littérature

Il faut dire que l'engagement de l'écrivain n'est pas qu'affaire de parure. Déjà en 1962, il est arrêté alors qu'il est soldat en Algérie,

puis accusé d'« atteinte au moral de l'armée » pour son opposition à la hiérarchie militaire. La force du livre de Lefort-Favreau est de redonner à cet engagement premier, qui se poursuivra sous d'autres formes par la suite, son caractère mobilisateur. La dénonciation des oppressions devient alors, d'après Lefort-Favreau, le moteur de l'œuvre de Guyotat.

Cette hypothèse de lecture assez simple apporte un éclairage fort aux aspects plus troubles de l'instabilité énonciative, du rapport au corps ou au sensible aussi présents dans l'œuvre. Alors que, pour beaucoup d'auteurs de l'époque, la dénonciation des figures d'intellectuels à la Sartre allait écarter l'écriture de ses fondements politiques pour l'orienter vers le textualisme, « [s]i Guyotat conserve quelque chose du textualisme, c'est bien l'idée que la littérature a suffisamment de distance avec l'idéologie pour en constituer le revers et se fonder en critique efficace ».



Petit aparté pour souligner mon enthousiasme débordant devant le fait que les éditions Lux, qui nous ont habitués plutôt aux essais politiques, se lancent dans l'essai littéraire. L'objet est une réussite, avec son design et son joli choix de fontes tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Bon, il faudrait peut-être du meilleur papier, ça fait un peu papier pour imprimante maison, mais le bon papier se fait rare dans notre colonie plus spécialisée dans la transformation de ses forêts en Publisac... Surtout, grâce au réseau de distribution de Lux, le livre est disponible à la fois en France et dans nos quelques arpents de neige, ce qui n'est pas rien. Résultat : en septembre 2018, Pierre Guyotat lui-même donnait une conférence à Paris avec le petit livre vert sur la table devant lui. Pour l'auteur, c'est peut-être une consécration, mais c'est surtout le signe que de publier un livre sur la littérature française au Québec ne revient plus nécessairement à pontifier seul dans la plaine enneigée. ◆



☆☆☆

Julien Lefort-Favreau

Pierre Guyotat politique

Mesurer la vie à l'aune de l'histoire

Montréal, Lux

2018, 292 p., 24,95\$

Les Indiens de papier

Samuel Mercier

L'invention de l'appartenance d'Emmanuelle Tremblay est un essai qui rate son but en tentant de mettre la recherche de « l'autochtonie » au centre de l'histoire de la littérature québécoise.

Parler d'autochtonie sans parler d'Autochtones, voilà un pari audacieux, me direz-vous. Les jours se suivent et les nouvelles calamiteuses s'empilent. Récemment encore, j'apprenais que les jeunes Autochtones envoyés dans les centres pour la jeunesse de Trois-Rivières ou de Baie-Comeau se voyaient, encore à ce jour, confrontés à l'interdiction de parler leur langue.

Le Québec n'en a pas fini avec son passé colonial, en fait, ce passé est notre présent. Encore en décembre 2018, le maire Régis Labeaume avançait à propos des revendications des Hurons de Wendake sur des terrains de la Défense nationale, qui appartenaient jadis aux jésuites de Sillery : « on est pas mal chez nous ».

C'est de cette autochtonie qu'entend traiter Emmanuelle Tremblay dans *L'invention de l'appartenance*, celle qui fait dire « on est pas mal chez nous ». Le hic, c'est que c'est une chose de relever le problème, mais c'en est une autre de le reproduire.

Un livre maladroit

Déjà, ça ne part pas bien. Tremblay a le chic pour les formules à faire grincer des dents. Dans son avant-propos elle en profite pour signaler : « La romancière et poète que je suis est particulièrement sensible à ce que peut avoir de réducteur toute lecture qui détournerait une œuvre de sa visée de vérité. »

Passons sur cette question discutable de la « visée de vérité » pour nous concentrer sur le statut de « romancière » et de « poète » de Tremblay, qui non seulement n'ajoute rien à sa réflexion, mais qui nuit un peu à ce que nos ancêtres les Romains appelaient judicieusement la *captatio benevolentiae*, soit le fait de s'assurer des bonnes intentions du public. Se vanter d'avoir écrit des livres est, je vous l'assure, une très très mauvaise façon de s'assurer les bonnes intentions du public et de votre dévoué critique. Le reste est à l'avenant.

La première phrase de l'ouvrage va d'ailleurs comme suit : « La lecture (ou le plaisir esthétique qui l'accompagne) fait de nous tant les spectateurs que les maîtres d'œuvre d'une pensée qui prend place entre les contingences du réel et un horizon d'attente structurant notre imaginaire. » Non seulement la formulation est lourde, mais imaginez-vous donc lire pris entre « les contingences du réel » et « un horizon d'attente structurant » et vous en viendrez à regretter que le livre n'ait pas commencé par « Lire, c'est essayer de comprendre ce qui est écrit dans un livre. »

J'ironise, mais ça empire. On peut lire plus loin une généralité du genre : « La patience est une vertu : une disposition d'esprit, traditionnellement associée au développement d'une volonté dans la résistance aux épreuves du monde auxquelles l'humanité souffrante est exposée. » D'abord, non. Ensuite, je ne saurais trop suggérer à

Emmanuelle Tremblay de se mettre à la pêche à la mouche pour éprouver deux secondes ce qu'est la patience.

Patience, patience...

Pour ce qui est de la mienne, elle est sérieusement mise à l'épreuve par l'absence de considération de l'auteure pour l'histoire même de la notion d'autochtone, qu'elle réduit à « un instrument d'affirmation collective ». Bien sûr, si l'auteure avait jeté un coup d'œil à une trentaine d'années de travaux en histoire, en science politique, en anthropologie ou en sociologie sur les nationalismes, les théories de l'ethnicité et de l'identification, elle aurait peut-être pu comprendre que ce désir de se dire « autochtone » est au fondement même de ce qu'on nomme le « nativisme » ou le « primordialisme », cette volonté d'un groupe ethnique donné de revendiquer une appartenance fondamentale au territoire, à la base des imaginaires nationaux.

Elle en vient presque à le dire quand elle parle d'un « fantasma qui nous aide à comprendre les mécanismes qui entrent dans la composition des imaginaires collectifs », mais Tremblay n'en reconduit pas moins une sorte de lecture nationale vaguement inclusive et profondément insensible au sort des Autochtones réels qui écrivent eux aussi des livres. Son plaidoyer pour l'ouverture à l'autre en fin de livre n'est alors qu'une mascarade et, si je vois bien l'intérêt de mettre « autochtone » dans son titre pour aller grappiller des fonds publics, c'est bien là une honte pour la recherche.

Quant aux lecteurs qui voudraient en apprendre davantage sur l'autochtonie autrement que celle fantasmée par le discours national, je ne saurais trop leur suggérer la lecture de *Décoloniser le Canada* d'Arthur Manuel, paru à l'été 2018 aux éditions Écosociété [NDLR : sur ce livre, voir la critique d'Evelyne Ferron p. 74]. Cette autobiographie militante, loin d'être enfermée dans un rapport figé à l'identité autochtone, nous montre justement que l'autochtonie n'est pas que cette revendication sclérosée d'une préséance sur le territoire, mais aussi une quête de reconnaissance et de dignité. ♦



☆

Emmanuelle Tremblay

L'invention de l'appartenance

La littérature québécoise

en mal d'autochtonie

Montréal, Presses de l'Université de Montréal

2018, 240 p., 34,95 \$

Au cœur des luttes autochtones

Evelyne Ferron

Si nous sommes de plus en plus conscientisés aux enjeux des Premières Nations, nous connaissons toutefois peu l'histoire des mouvements de résistance autochtone au Canada.

Dans l'essai *Décoloniser le Canada* traduit en français par Geneviève Boulanger, le leader de la nation Secwepemc en Colombie-Britannique, Arthur Manuel (décédé en 2017), de même que le Grand Chef de la communauté de Westbank (nation Okanagan), Ronald M. Derrickson, offrent un regard personnel et complexe sur les luttes des populations autochtones de l'Ouest canadien depuis une cinquantaine d'années. L'objectif avoué de cet ouvrage consiste d'une part à mettre en lumière le militantisme autochtone au Canada depuis les années 1970, et d'autre part à démontrer qu'il faut en finir avec la mentalité colonialiste envers les Premières Nations, notamment du point de vue de la loi.

En effet, cet essai écrit au « je » s'appuie sur divers événements historiques et politiques qui expliquent la situation actuelle, mais qui nous amènent aussi à réaliser que plusieurs traumatismes vécus par les populations autochtones sont très récents. Comme le souligne Alexandre Bacon en préface : « On ne parle pas d'une époque lointaine où des colons faisaient la vie dure aux "sauvages". Encore en 1989, les trains à destination de Schefferville, au Québec, obligeaient les Autochtones à s'entasser dans le même wagon, tous les autres étant réservés aux Blancs [...] »

Les enjeux historiques

Dans une composition de chapitres qui nous permet de suivre une certaine chronologie des événements ayant mené à l'organisation de mouvements de résistance autochtones, nous voyons dans un premier temps les conséquences de plusieurs décisions politiques de l'histoire canadienne qui affectent encore de nos jours les nations autochtones. Arthur Manuel prend bien soin de nous parler d'entrée de jeu du territoire de sa communauté, celui de Neskonlith, qui est inconnu de la majorité des Canadiens. À travers une description bucolique, il élabore une réflexion faisant suite à une rencontre aux Nations unies en 2012, au cours de laquelle lui et ses collègues avaient tenté de faire comprendre que la doctrine de la « découverte » des Amériques par les Européens était offensante, mensongère et complètement dépassée à notre époque.

C'est ainsi que, graduellement, toujours en insérant des pensées très personnelles et des morceaux de la vie de sa famille, notamment celle de son père, Arthur Manuel nous dévoile la vision autochtone de l'appropriation territoriale par les colons, revenant sur les revendications européennes des territoires de l'Ouest canadien dès James Cook en 1778, les réactions écrites de ses ancêtres qui considéraient avoir été spoliés par les Européens, et les premiers groupes de résistance de la nation Neskonlith dans les années 1860.

L'auteur explique ensuite la loi sur les Indiens et ses modifications en 1927 du point de vue autochtone, nous amenant à réaliser l'ampleur de ses implications, surtout en ce qui a trait aux droits fondamentaux de l'homme.

Par cette loi, les Autochtones se virent pratiquement interdire de quitter leurs réserves sans la permission de leur agent local du ministère des Affaires indiennes, lequel régissait désormais presque tous les aspects de leur vie.

La montée de la résistance

Plus Arthur Manuel avance dans son récit, plus il délaisse les faits historiques pour s'attaquer aux raisons de l'organisation de mouvements de résistance. Ces derniers ont cherché depuis les années 1970 à faire prendre conscience au gouvernement canadien, mais aussi au monde entier – à travers des rencontres aux Nations unies –, les nombreuses vexations vécues par les Premières Nations même à notre époque. C'est dans cette perspective que l'auteur revient sur l'institutionnalisation des Autochtones et la dure réalité des désormais célèbres pensionnats, qu'il n'hésite pas à comparer à des prisons. Il cite par ailleurs son père, qui avait mis en garde ses enfants contre les pensionnats, leur expliquant que tout ce qu'on allait leur apprendre, c'était en fait à obéir aux ordres des autorités.

Ces premières tentatives d'écoute et de changements n'ont toutefois pas eu les résultats escomptés et cet essai, sans entrer dans le ton du reproche et sans chercher à identifier des coupables, vise surtout à rendre hommage aux combats, aux succès et aux échecs des communautés qui ont su se lever et dénoncer des mesures politiques limitatives et humiliantes.

On ne peut terminer ce livre sans ressentir de la compassion, de la révolte, mais aussi une forme de fierté envers les luttes des populations autochtones canadiennes. Cette réflexion très personnelle est un coup de poing au ventre qui nous force à voir une réalité dont nous sommes bien souvent très ignorants, en raison d'une multitude de facteurs éducatifs, sociaux, culturels et politiques. À cet égard, *Décoloniser le Canada* s'inscrit dans la nouvelle vague de littérature autochtone – comme *Manikanetish* (Mémoire d'encrier, 2017) de Naomi Fontaine ou *Homo Sapienne* (La Peuplade, 2017) de Niviaq Korneliusen – qui cherche à faire entendre la culture des Premières Nations. Avec cet ouvrage, une porte très intime au dialogue est ouverte et nous permet de plus à nous, Québécois, d'entrevoir l'histoire et la vie de communautés de l'autre côté du pays. ♦

☆☆☆

Arthur Manuel et
Grand chef Ron Derrickson

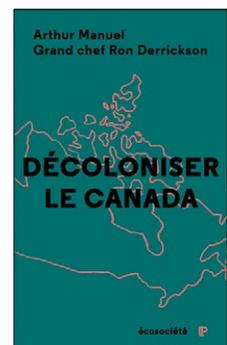
Décoloniser le Canada

Traduit de l'anglais (Canada)

par Geneviève Boulanger

Montréal, Écosociété

2018, 350 p., 30 \$



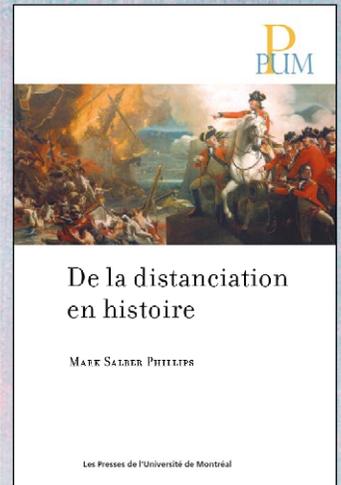
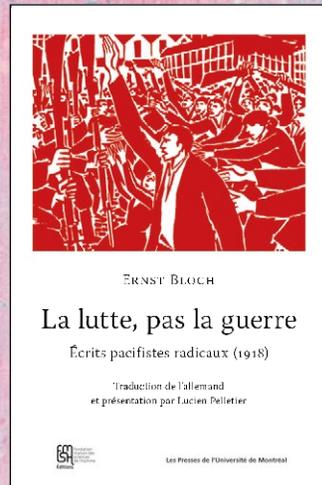
SPIRALE

SPIRALE A 40 ANS
DOSSIER ANNIVERSAIRE
HIVER 2019

267



Marc-Antoine K. Phaneuf



Pourfendre le sexisme ordinaire, une case à la fois

Virginie Fournier

Après quelques titres publiés de manière indépendante, *Val-Bleu* signe chez Remue-ménage un malicieux guide qui lève le voile sur les « rapports non sexuels et harmonieux entre hétéros de bonne volonté ».

D'aucun-es pourraient croire que l'amitié entre individu-es de genres opposés est une notion généralement acceptée, du moins admise. En tout cas, c'était mon opinion avant de constater le type de discussions que *La zone de l'amitié* suscitait. Sa couverture médiatique (particulièrement à la radio) a eu tôt fait de me démontrer la pertinence du livre de Val-Bleu, bien avant ma lecture. Peut-être parce que j'évolue dans une bulle montréalocentriste-féministe-un-brin-radical, ou alors parce que je n'ai jamais eu de problème à avoir des amis garçons, j'étais loin de penser que la question de l'amitié homme-femme *en tant que telle* puisse fournir matière à débat. *My bad*, je ne suis peut-être pas prête à être lâchée lousse dans le vaste monde, ou plutôt, chapeau à Val-Bleu qui a eu le flair et le courage d'inciter ses lecteurs et lectrices à revisiter leurs a priori, pour qu'ils et elles profitent mieux de cette chose « fucking grandiose » qu'est l'amitié, tous genres confondus.

Débusquer les sophismes et les clichés

Val-Bleu s'affaire, avec *La zone de l'amitié*, à nommer et à représenter les dynamiques et stéréotypes nocifs. Cette approche engagée de démocratisation et de diffusion de savoirs féministes rappelle le travail de l'autrice française Emma, qui a mis en lumière, dans une BD désormais virale, le problème de la charge mentale imposée aux femmes. Le style faussement naïf de Val-Bleu, que l'on peut aussi rapprocher de celui d'Emma, sert bien cette mission qui est d'interpeller sans détour ni fioritures les lectrices et lecteurs. L'économie de détails et de sophistication dans le dessin accentue la manifeste intention de clarté de la bédéiste, que l'on entend presque nous dire : « Regarde, ça ne peut pas être plus simple, limpide et évident que ça, tu vas voir, tu *peux* comprendre. »

Son humour absurde contribue aussi à remplir efficacement l'objectif du livre : instruire tout en amusant. La narratrice, emportée par son élan de transmettre sa foi inconditionnelle en l'amitié, se fait troubadour, puis hot dog ; une acolyte lapine chante ses louanges ; l'alter ego de la vieille fille frustrée s'impose ; les gars lourds s'essaient ; autant d'archétypes qui se rencontrent et se confrontent. Les différents personnages qui peuplent l'imagination fertile de Val-Bleu lui permettent ainsi de présenter plusieurs analyses féministes de manière assez concrète, voire pragmatique. L'autrice relève habilement les entraves et les préjugés que l'on cultive vis-à-vis de l'amitié, qu'il s'agisse des projections nocives sur les relations homme-femme entretenues dès l'enfance, des bienfaits de l'amitié que l'on sous-évalue systématiquement (alors que l'amour demeure toujours mieux placé dans la hiérarchie de l'affection), ou encore du manque de modèles positifs et diversifiés dépeignant l'amitié dans la culture populaire.

Les problèmes liés à la mauvaise appréhension du rejet, associés à une masculinité toxique – ou du moins à une perception très sexualisée et utilitaire des rapports humains –, s'avèrent particulièrement bien déconstruits. Comme l'énonce avec justesse la lapine : « [q]ue ce soit dit tôt ou tard, pour quelqu'un qui ne sait pas affronter le rejet, ce ne sera jamais correct. » Et vlan ! Nous voilà confronté-es à la possibilité de rapports déchargés du dictat de la séduction et de la pression de plaire à tout prix.

Ça soulage.

Un délire bien guidé, malgré quelques glissements

Si le maniement de l'absurde est assurément une des forces de la bédéiste, quelques glissements et parenthèses font zigzaguer le récit un peu trop en dehors des limites du sujet – je songe entre autres à la digression sur les Femen, moins convaincante, à mon avis, que le reste du propos de Val-Bleu. Sa réflexion sur l'amitié aurait peut-être gagné à être plus linéaire, au vu de sa facilité à exposer de manière décomplexée et avec humour des sujets sensibles. Peut-être qu'en raison de sa présentation comme un guide, me suis-je forgé des attentes qui diffèrent de ce qu'est réellement le livre. Toutefois, ce reproche que j'adresse à cette première bande dessinée publiée chez Remue-ménage ne vise pas à en décourager la lecture ; au contraire, je salue cette parution et je suis convaincue de son importance.

Il n'y aura jamais trop d'outils qui, patiemment, s'attardent à défaire les nœuds du piège patriarcal. À une époque où trolls et *incels* font du tapage sur les réseaux sociaux, *La zone de l'amitié* donne le coup d'envoi à une conversation nécessaire. ♦

☆☆☆

Val-Bleu

La zone de l'amitié
Guide des rapports non sexuels
et harmonieux entre hétéros
de bonne volonté

Montréal, Remue-ménage

2018, 100 p., 19,95 \$



Un hiver qui se termine trop vite

Virginie Fournier

Les péripéties de la vaillante livreuse Flavie trouvent malheureusement déjà leur fin.

Avec ce troisième tome, l'autrice Cab conclut sa très appréciée série *Hiver nucléaire*, récit de science-fiction dont l'action se déroule dans un Montréal radioactif et plutôt frisquet. Avec humour et originalité, les albums mettent en scène plusieurs lieux et symboles emblématiques de la métropole, notamment les bagels Fairmount, l'UQAM ou encore des quartiers reconnaissables, par exemple le Plateau, Hochelaga et Parc-Ex. Utilisés à bon escient et avec un juste dosage, ces différents clin d'œil à la vie montréalaise, relevés de science-fiction, forment un univers référentiel engageant, qui rejoint un large public, notamment de jeunes adultes. Les lecteurs et lectrices anglophones sont aussi conquis-es grâce aux éditions BOOM! Studios qui assurent la publication de la série en anglais.

Je dois le dire, je considère que l'une des principales forces d'*Hiver nucléaire*, c'est que cette bande dessinée parvient à divertir son lectorat sans pour autant consentir à représenter les stéréotypes (souvent genrés) que l'on peut retrouver dans certaines littératures de genre, que Cab convoque, et dans la BD consacrée. En effet, la série a su esquiver de nombreux lieux communs, en particulier dans le développement des relations entre les personnages, et ne verse ni dans la visée pédagogique ni dans le purement humoristique. On se retrouve en fait avec une lecture qui se veut divertissante et réconfortante. Cab a cultivé dans son écriture une grande facilité d'approche vis-à-vis de son public, tout en refusant les raccourcis aisés dans la construction de ses bandes dessinées.

Hiver nucléaire prouve par son efficacité qu'on n'a pas nécessairement besoin de tout réinventer pour plaire et intégrer de la nouveauté. L'originalité de la série se retrouve dans des détails, dans le travail bien fait de l'autrice, qui se positionne à la fois dans le sillage du *comic* américain et dans celui d'une bande dessinée typiquement québécoise. Cab nous offre ainsi une lecture indéniablement égayante et intelligemment originale.

Un univers chaleureux malgré la basse température

Le troisième tome d'*Hiver nucléaire* boucle les intrigues développées précédemment dans la série. Flavie, héroïne à la fois attachante et bougonneuse, se démarque par sa débrouillardise impétueuse qui se renouvelle à chacun des tomes. Chauffeuse expérimentée de motoneige, Flavie arpente les rues de Montréal pour effectuer des livraisons de toutes sortes, dont celles des fameux bagels au sirop pour la toux et, si on la perçoit d'abord comme un loup solitaire introverti, on découvre bien vite la richesse de ce personnage téméraire dont la construction défie plusieurs carcans.

Dans ce dernier tome, Flavie rejoint un groupe de jeunes chercheurs et chercheuses de l'UQAM dans leurs expéditions en zone radioactive et prouve par ses compétences techniques et sa connaissance empirique du territoire montréalais qu'elle est essentielle à la

réussite de leur entreprise. Ce projet, qui l'emballe, la pousse à se dépasser et à revoir ses priorités. Ainsi se termine une idylle avec Marco, homme parfait de prime abord, qui fait maintenant pâle figure en comparaison d'Alex, un scientifique réellement soucieux du bien-être de Flavie. De fait, les différents personnages secondaires qui s'ajoutent, au fur et à mesure de l'avancement de la série, assurent en grande partie l'évolution des intrigues, en ne demeurant pas figés dans leur rôle et en ne répondant pas aux attentes que l'on peut généralement entretenir à leur égard.

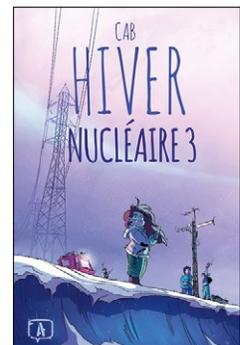
Encore !

Malgré tout le bien que je pense de la série, j'aurais aimé que certaines situations soient davantage développées, et que l'origine et les conséquences de la radioactivité de Montréal (qui d'ailleurs affecte Flavie) soient mieux campées dans le développement de l'intrigue. À certains moments, on peut avoir l'impression que les événements avancent un brin rapidement, ou que les raisons pour lesquelles ces péripéties surviennent sont floues, ce que je peux mettre sur le compte de la concision d'*Hiver nucléaire*. Ces différents aspects auraient en effet pu se ficeler un peu plus tard dans la série; n'est-ce pas d'ailleurs un des avantages de l'écriture sérielle, que de pouvoir disperser ces explications? Les raisons pour lesquelles la série se décline en trois tomes seulement ne me semblent pas se justifier complètement sur le plan du scénario.

M'enfin. Je me doute bien que de nouveaux projets d'écriture doivent titiller Cab, et je vais attendre avec impatience son prochain album. Et puis, est-ce vraiment une critique quand ma principale réserve sur la série est qu'elle n'ait pas duré assez longtemps?

On va se le dire, donner un caractère invitant à un *hiver nucléaire*, ce n'est pas rien.

En tout cas, c'est réussi avec Cab. ♦



☆☆☆

Cab

Hiver nucléaire 3

Montréal, Front Froid

2018, 100 p., 20,95 \$

La maison hantée de Rosemont

François Cloutier

Pour cette série oscillant entre réel et fantastique, et destinée aux adolescents, Geneviève Pettersen s'est adjoint le dessinateur François Vigneault.

Blogueuse, chroniqueuse, autrice (son roman *La déesse des mouches à feu* a été un succès critique et populaire), Geneviève Pettersen promène sa plume et sa verve où bon lui semble, du *Sac de Chips* du *Journal de Montréal* aux planches du Théâtre de Quat'sous. Pour son premier scénario de bande dessinée, c'est à François Vigneault, créateur de l'album *Titan* paru l'an dernier chez Pow Pow, qu'est revenue la tâche d'illustrer les mots de la romancière. Ce dernier donne un souffle et une vision à un récit qui tombe souvent dans le cliché, mais qui n'est pas dépourvu de qualités pour autant.

La grande ville

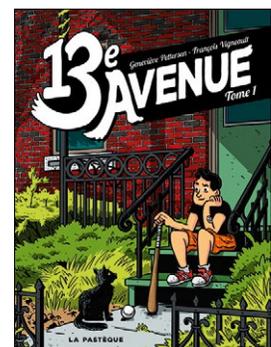
Le récit initiatique qu'a créé Geneviève Pettersen ne gagnera pas de prix d'originalité. Alexis, le héros, est un jeune garçon d'une douzaine d'années qui vit à Chicoutimi avec ses parents. Son univers bascule lorsque son père meurt d'un accident de travail et que sa mère décide de changer de vie en emmenant son fils habiter à Montréal, sur la 13^e Avenue dans le quartier Rosemont. Déraciné et désorienté, le personnage principal trouve un ami en Ernest, son voisin de l'appartement du dessus. La rencontre avec Alice, véritable déesse aux yeux d'Alexis, l'aidera aussi à accepter sa nouvelle existence. La scénariste réussit tout de même à intéresser le lecteur grâce à son héros, qui, même s'il a perdu tous ses repères, ne s'écroule jamais devant les obstacles. Les récitatifs insérés dans plusieurs cases contiennent les pensées d'Alexis qui devient le narrateur de sa propre histoire ; procédé extrêmement efficace dans cet album. L'arrivée d'Alice le chamboule complètement, et ce, avec raison ; la jeune fille a les yeux pétillants, une détermination à toute épreuve, et ne semble pas trop se laisser marcher sur les pieds.

Alexis s'habitue à Montréal et apprivoise son environnement. Sans grande subtilité, Geneviève Pettersen veut faire découvrir à son lecteur les beautés de la vie de quartier. Et si elle y réussit, c'est beaucoup grâce aux dessins de François Vigneault. Ses personnages sont tout en finesse, son trait est gras, il respire. Les cadrages qu'il utilise sont simplement magnifiques, les premières planches qui montrent la mère annonçant la terrible nouvelle à son fils sont belles, rien n'est trop appuyé et on se doute bien du drame qui se trame quand le garçon gravit les marches vers la chambre de sa mère, passant devant la série de photos de famille encadrées. Le noir et blanc sied bien à Vigneault, il se sert habilement des tonalités de gris pour des retours dans le passé, ou encore pour illustrer ses arrière-plans. Voici un dessinateur qui se met complètement au service du scénario et qui transforme un récit somme toute banal en quelque chose de vivant et d'original. Malheureusement, il n'arrive pas à sauver la dernière partie de l'album.

Brisure de ton

Quelques jours avant l'anniversaire d'Alice, auquel il est invité, Alexis se retrouve dans l'appartement de son ami Ernest. L'endroit ne lui plaît guère, l'odeur de renfermé est omniprésente. Puis, le mystérieux Ernest sort de son placard un jeu de Ouija, qui, selon certains, permet de communiquer avec les morts. Notre héros hésite à jouer, mais son ami le convainc lorsqu'il lui raconte et surtout lui montre, par télépathie, la façon dont son père est décédé. Quand Alexis pose une question à son défunt papa, la réponse qu'il obtient à travers la planche lui prouve hors de tout doute que c'est bel et bien son père qui lui parle. À partir de ce moment dans l'album, le monde d'Alexis prend une tournure surnaturelle qui, peut-être, plaira à certains jeunes lecteurs mais qui, pour ma part, m'a profondément ennuyé. Les dernières planches ressemblent à une mauvaise imitation de ces émissions américaines pour adolescents où se côtoient esprits et vampires.

Bien sûr, tout pousse à croire qu'Ernest est un fantôme, il se décrit comme un garçon de treize ans qui aime David Bowie, alors que trône dans sa chambre une affiche du disque *Low* paru à la fin des années soixante-dix. Ses vêtements le trahissent, comme sa coupe de cheveux. Ces événements surnaturels arrivent au moment où l'histoire d'amour entre Alexis et Alice débute. Dommage, car cette romance, aussi cliché soit-elle, prend tout son sens dans l'attachement que l'on porte à ces deux jeunes. On a la désagréable impression que les personnages sont forcés d'entrer dans un récit gravé dans le béton, au cadre rigide, alors que c'est dans les banalités de leur quotidien qu'ils semblent les plus crédibles. Espérons que le deuxième tome de *13^e Avenue* permette à Alexis et Alice de s'épanouir davantage. ♦



☆☆

Geneviève Pettersen
et François Vigneault

13^e avenue

Montréal, La Pastèque

2018, 176 p., 19,95 \$

Y mettre le paquet

François Cloutier

Juste avec ce titre, les boutades se bousculent dans notre tête. C'est le but de l'auteur de *Pénis de table*, qui propose une conversation sans tabous sur la sexualité masculine.

Le dessinateur et scénariste Cookie Kalkair (Charles Huteau dans le quotidien), concepteur vidéo pour Ubisoft, en est à son deuxième album après la parution en 2016 des *9 derniers mois (de ta vie de petit con)* aux éditions françaises Les Arènes, œuvre autobiographique qui racontait la grossesse de sa conjointe. Cette fois-ci, c'est après avoir constaté l'absence d'ouvrages sur la sexualité masculine qu'il a eu l'idée de rassembler un groupe d'hommes afin d'aborder le sujet de façon directe, sans pour autant tomber dans la discussion sensationnaliste. Charly, le prénom que prend l'auteur dans l'album, a recruté six hommes, trois Québécois et trois Français, de différentes orientations sexuelles et d'âges relativement variés (entre vingt-six et quarante-cinq ans) afin qu'ils conversent sur six grands thèmes liés à leur sexualité. Le livre se construit donc sur les vraies confessions des participants. Le résultat s'avère digne d'intérêt, bien que parfois trop anecdotique.

De tout pour tous les goûts

J'avoue d'emblée que la prémisse de cet album ne m'excitait nullement, étant convaincu qu'on y ressasserait nombre de clichés et que les conclusions qui seraient tirées de ces échanges seraient faussées vu le faible taux d'échantillonnage. Or, dès la fin de la première partie, j'ai compris que mes appréhensions se révélaient fausses, et que cette lecture serait fort agréable, instructive et parfois troublante. Aucune morale ou leçon n'est soulignée à grands traits, le lecteur assiste à une discussion franche sur la sexualité de sept participants, où l'on évite habilement les généralisations. L'album se construit en six chapitres distincts : la masturbation, l'orientation sexuelle, le pénis, l'orgasme, les fantasmes et la performance. Parmi le groupe d'hommes, trois sont hétérosexuels, un est pansexuel, un autre est homosexuel et les deux derniers s'avouent bicurieux. Le maître du projet, Charly, mène les échanges et relance les conversations avec des statistiques pigées ici et là. Les participants sont représentés assis autour d'une même table, chacun s'exprimant sur le sujet donné. Les traits des personnages sont caricaturaux, mais le dessinateur réussit brillamment à faire ressentir leurs émotions à travers leurs visages. Les vêtements, les couleurs et les décors utilisés varient aussi à chaque chapitre. Par exemple, lorsqu'il est question d'orientation sexuelle, les participants se retrouvent dans la jungle ; à la discussion sur l'orgasme, ils sont à bord d'une fusée, et ils sont vêtus comme des chevaliers au chapitre sur la performance. L'exercice amuse et brise la monotonie qui aurait pu s'installer à lire et à regarder des conversations d'hommes assis dans une salle de réunion ou dans une cuisine.

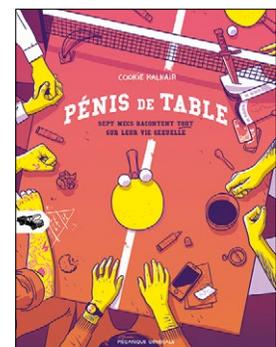
L'idée de pêcher des candidats de plusieurs horizons sexuels s'avère fort pertinente, mais c'est leur personnalité qui les rend crédibles et attachants, bien au-delà de leurs préférences. Par exemple, à un certain moment, Damien, hétéro et en couple, après avoir écouté les autres participants raconter leurs expériences, exprime sa

frustration de se sentir à trente-quatre ans presque comme un puceau devant les récits parfois abracadabrants de certains de ses collègues. Stéphane, pansexuel, le reconforte en lui confiant qu'il lui envie sa chance d'être « casé » avec sa femme. Pour Stéphane, toutes les expériences sexuelles qu'il a eues sont derrière lui et il a maintenant de la difficulté à trouver quelque chose qui l'excite réellement. Ces types d'échanges sont les plus intéressants, ils vont au-delà des nombreuses et simples listes d'expérimentations ou de préférences sexuelles.

Trop éparpillé

Bien que l'on s'attache aux différents intervenants, certains chapitres sont un peu trop longs pour l'intérêt qu'ils suscitent. Le troisième, qui porte sur le pénis, sa taille et la circoncision, n'amène rien de bien nouveau sous le soleil, les discussions tournent un peu en rond et ne sont pas étoffées comme l'est la partie sur l'orgasme masculin. Le chapitre sur la performance aurait tout aussi bien pu être écourté, tout comme celui sur les fantasmes. Après avoir nommé les leurs, les protagonistes se questionnent sur l'importance ou non de les mettre en pratique. Rien de très transcendant ici, on se croirait presque dans un épisode de *Parler pour parler* animé par Janette Bertrand.

Il n'était pas dans les intentions de l'auteur de publier un album « documentaire » au sens strict du terme. Cependant, à force de voguer entre deux eaux, on saisit mal où Cookie Kalkair cherche à nous amener. À un participant qui évoque ses problèmes d'éjaculation, Charly conseille d'aller consulter un sexologue, ce qui semble la bonne chose à faire. Puis, lorsqu'un autre avoue qu'il est responsable de onze avortements, mise à part la surprise d'un tel fait chez un seul homme, la confession est traitée avec banalité. Loin de l'idée d'une leçon de morale, il m'apparaît pourtant sensé de penser que certaines personnes autour de la table ont pu réagir à ces propos. En somme, un album rempli de bonne volonté, mais qui se perd au fil des planches. ♦



☆☆

Cookie Kalkair

Pénis de table

Montréal, Mécanique générale

2018, 184 p., 29,95 \$

Une histoire de liberté

Emmanuel Simard

Un livre incontournable pour une fondation qui l'est tout autant.

Colossal est le premier mot qui, chez la personne observant ce pavé, fend l'esprit et l'occupe définitivement. Tout de rouge vêtu – la couverture toilée, les tranches et pages de garde –, l'objet impressionne par son format et ses quelque trois cents pages faites d'un papier épais, qui s'imposent sans conteste à notre regard. L'incontournable institution DHC/ART souligne majestueusement ses dix ans d'existence en publiant *Libre*, un livre somme qui rassemble tous les artistes exposés dans ses murs depuis sa création par la mécène Phoebe Greenberg. Cette dernière, accompagnée par son équipe, poursuit l'investigation sur le « type d'art susceptible de trouver un écho dans la communauté, afin d'instaurer un dialogue entre la ville et les stratégies et propositions artistiques de par le vaste monde ».

C'est un livre destiné à s'ancrer dans l'histoire.

Entrecoupé de plusieurs textes et entretiens fort pertinents, le livre explore dans un premier temps l'« ancre », de la fondation, dont l'ethnographe canadienne Sarah Thornton fait le court portrait, dans un style journalistique, de chacun de ses intervenants. Ironique, le texte de Jan Verwoert s'interroge sur l'intérêt de la séduction en art, oscillant entre petite farce pour initiés et métaphore acide. L'un des mandats de l'institution est mis en lumière par une intéressante discussion avec les membres de DHC/ART Éducation autour des caractéristiques de leur approche pédagogique et la « relation entre leur méthodologie et leur travail de médiation dans les salles d'exposition ». Pour conclure l'ouvrage, l'équipe passe en revue les changements qui se sont produits au fil des dix dernières années dans le champ artistique et réfléchit à ce que cela signifie pour les temps à venir.

Liberté grande

Comme la fondation qu'il célèbre dans ses pages, l'ouvrage présente un contenu rigoureux accompagné de vues d'installations et de documents photographiques exceptionnels. La photographie d'exposition s'avère parfois stérile, n'ayant d'autre intérêt que celui de remplir le département des archives, mais ici, dans cet ouvrage, l'œil est souvent ravi. Les prises de vue sont conçues de telle façon qu'elles parviennent, en deux ou trois clichés, à d'abord indiquer clairement l'organisation spatiale de l'œuvre dans la salle d'exposition, mais aussi à y faire percevoir l'ambiance et la force de l'œuvre. Les partis pris esthétiques du photographe nous font presque toucher sa plasticité, tout en transmettant l'émotion ou le concept qui s'en dégage. C'est le cas de la majorité des photos produites (créées serais-je tenté d'écrire) par Richard Max Tremblay, où un dialogue d'artiste à artiste est clairement palpable. Ce choix

fait se démarquer ce livre qui, comme l'indique Jon Knowles, « s'apparenterait davantage à une capsule témoin qu'à un simple recueil centré sur les activités de DHC/ART ».

Les textes qui présentent chacun des artistes exposés ne dépassent jamais une page; leur concision, leur précision chirurgicale nous font entrer rapidement dans son univers, connaître ses préoccupations et sa démarche, tout en alimentant notre désir d'en savoir davantage, de poursuivre notre exploration. Véritable compendium de l'art contemporain mondial, l'ouvrage demeure accessible et agit comme une porte d'entrée exemplaire pour parfaire les connaissances et le regard d'un lecteur peu habitué à cette production plus actuelle. Il répond également à un public plus motivé qui se poserait des questions sur la pérennité de l'image expositionnelle, qui voudrait aussi réfléchir aux façons dont on regarde et documente les expositions, et comment internet se reconnaît désormais comme un nouvel espace pour contempler, observer et vivre l'œuvre d'art. En ce sens, le dernier entretien signé par des artistes, commissaires, un stratège numérique et un rédacteur est exemplaire et captivant. Malgré le fait, comme le souligne Richard Max Temblay, que le public « exige l'instantanéité et des réponses rapides, et une compréhension approfondie de l'œuvre », ce livre selon moi répond à cet urgent besoin de comprendre.

Le moyen de ses ambitions

Parce que DHC/ART s'est donné les moyens (humainement et financièrement, évidemment), parce que sa mission pédagogique et éducative qui, sans faire l'objet d'une surenchère, transparaît à travers les pages en démontre la nécessité, la publication, ce « catalogue » si l'on veut, par sa rigueur, se transforme en livre véritable. Comme tous les livres qui doivent s'écrire et exister, il est mû par un grand désir de liberté, de rendre libre. Je réitère l'idée de John Knowles qu'il ne s'agit pas ici d'un catalogue *disposal*, d'une énième relique de papier que l'on garde malgré tout, mais dans une boîte de carton rangée au grenier. C'est un livre destiné à s'ancrer dans l'histoire, qui présente, avec beaucoup de sollicitude envers son lecteur, « un lieu qui favorise l'engagement, la stimulation, l'émancipation et la familiarité avec l'art ». ♦

☆☆☆☆

DHC/ART

Libre

Montréal, Munich, Phi Foundation
for Contemporary Art, Hirmer Verlag

2018, 300 p., 65 \$



Village global

Emmanuel Simard

Deux livres à la beauté brumeuse remettent en contexte le travail visionnaire de Bill Vazan et y révèlent un artiste humaniste.

Le projet *Worldline* de Bill Vazan – ligne virtuelle mondiale dont les segments visibles (un ruban noir fixé au sol) étaient installés dans vingt-cinq institutions artistiques de différents coins du monde tels l'Australie, le Canada, le Danemark, l'Islande ou encore la Sierra Leone – me fait penser au film de Johan Van der Keuken, *Amsterdam Global Village*, et à ses longs plans séquences se promenant dans la ville et prenant contact avec ses diverses communautés ethniques. Je risque le rapprochement boiteux, mais je sens entre l'œuvre du cinéaste hollandais et celle de l'artiste canadien Bill Vazan une certaine parenté de propos. Sans l'apport sociologique ou ethnographique présent chez Vazan, mais tous deux néanmoins « cartographe[s] des chemins implicites de l'humain dans le monde ».

L'ici et l'ailleurs, le soi et l'autre

D'abord, démêlons les cartes. Deux publications, produites par le centre d'artistes et de l'image contemporaine Vox, couvrent le travail de l'artiste conceptuel. L'une d'entre elles est une réédition du livre publié par Vazan lui-même en 1971, qui se proposait de documenter les étapes de la réalisation de son projet titanesque. Broché et d'aspect assez rudimentaire, ce livre inclut la correspondance, les calculs géodésiques et les images des différents lieux participant au projet. Selon l'artiste, il est « un point de contact qui permet de réimaginer l'intervention » qui fut mise en œuvre simultanément le 5 mars 1971. Ma critique se penchera plutôt sur le deuxième ouvrage, *All over la planète*, traitant des travaux de Vazan et plus spécifiquement de *Worldline*, « œuvre emblématique de notre histoire culturelle ».

Bill Vazan y apparaît clairement d'ailleurs comme visionnaire.

Sur la couverture, sur fond gris cendré assez pâle, une main en gros plan retient, du bout des doigts, un petit globe terrestre. Le geste semble solennel, empreint d'une gravité proche de celle de l'enfant qui ramasse un caillou près d'un ruisseau. Cette photo à résolution le pouvoir symbolique d'annoncer, de nous introduire à merveille l'œuvre conceptuelle, dont l'enjeu du projet éditorial à deux volets est de la « reconsidérer au présent sans pour autant la tenir pour acquise ».

All over la planète contextualise habilement, dans une langue simple et claire, ce projet gigantesque et complexe pour l'époque – compte tenu des moyens de communication –, dans la pratique de l'artiste. Sans « embaumer » le projet, en examinant ses conditions matérielles, les textes signés par Marie J. Jean, Zoë Tousignant et Robert Graham permettent de donner de l'air à l'œuvre et lui accordent une plus grande portée dans notre réalité actuelle. L'ouvrage offre aussi, en deuxième partie, une vue généreuse

(près de la moitié du livre) sur le travail de Bill Vazan en *land art*. Sur papier glacé, majoritairement en couleurs, des photographies présentent l'artiste en arpenteur du réel, ses interventions épousant la topographie des villes ou des campagnes. Ces prises de vue permettent au lecteur de contempler et de réaliser l'importance du travail de l'artiste dans le paysage, et la façon dont la terre est sentie, conçue dans l'imaginaire de ce dernier.

Le musée imaginaire

Feuilleter l'ouvrage revient à visiter l'atelier-monde de l'artiste, parcourir du regard un bureau imaginaire, encombré de papiers, dans un ordre antihérarchique. C'est encore plus vrai pour la réédition de *Worldline*, qui reprend le procédé d'impression initial, à partir de la maquette originale de Vazan, c'est-à-dire que les plaques « n'ont pas été réalisées à partir des reproductions d'objets, mais des objets eux-mêmes ». Les insérer dans l'ouvrage transforme ce livre en objet à part entière, mais plus encore matérialise le processus conceptuel qui a rendu l'intervention possible. Agrémenté en outre des photographies prises pendant l'intervention et envoyées par les responsables des musées, je suis tout à fait de l'avis de Zoë Tousignant lorsqu'elle affirme que ces documents permettent d'« apprécier pleinement l'étendue [des] ramifications [de l'œuvre] ». L'une des forces du livre est de réussir à mettre en lumière chacun des petits gestes qui a permis la réalisation de *Worldline* et, document après document, telle une courtepoinette, à réactualiser intelligemment l'univers d'un artiste et d'une œuvre clé de l'art conceptuel. Bill Vazan y apparaît clairement d'ailleurs comme visionnaire, capable d'interconnecter des centaines de personnes « créant pour lui-même un réseau artistique mondial avant la lettre ». Dépourvu d'un cynisme qui a trop souvent cours aujourd'hui, le message de l'artiste se révèle humaniste dans son désir « d'unification mondiale ». Pour preuve, les mots de Vazan lui-même : « que l'évènement soit compris comme une œuvre créée par nous, puisqu'à un certain niveau cette ligne représente, à sa manière, la capacité des peuples de la Terre de coopérer pacifiquement – et pourquoi pas dans une œuvre d'art ? » ♦

☆☆☆☆

Sous la direction de
Marie-Josée Jean

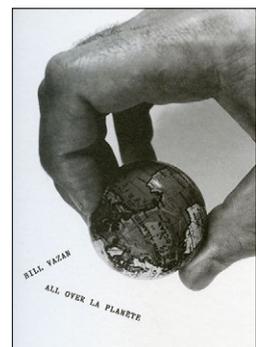
Bill Vazan : Worldline 1969-1971

Montréal, Vox, centre de l'image contemporaine
2018, non paginé, 30 S

Sous la direction de
Marie-Josée Jean

Bill Vazan : All over la planète

Montréal, Vox, centre de l'image contemporaine
2018, 182 p., 50 S



Les libraires critiquent



M'ÉTENDRE SUR L'ASPHALTE

Julie Bosman

Leméac

208 p. | 13,95\$

LA CRITIQUE DE ZOÉ LANGLOIS-TURGEON DE LA LIBRAIRIE ALIRE (LONGUEUIL)

Après le recueil de nouvelles *Nous sommes bien seules*, également publié chez Leméac, c'est dans la collection «Jeunesse» que paraît *M'étendre sur l'asphalte*. À l'aube de l'été 1982, Julie joue à la *tag barbecue* avec les autres jeunes de sa rue «*style-rond-point-cul-de-sac*» et pense que rien n'est pire que de dégueuler aux pieds de Dominic Laporte qui s'avance pour l'embrasser. C'est avant que des gyrophares n'éclairent la nuit de leur lueur sinistre et que la mort ne réclame l'un des leurs. Pour Julie, ce sera l'été de la découverte déchirante de ce que veut vraiment dire «décéder», mais aussi celui où le cœur balance entre l'envie de danser avec une copine sur l'air de *Let's Get Physical* et celle de se réfugier dans les bras trop grands d'un garçon trop vieux.

Rempli de références à la culture populaire de l'époque, le roman saura inscrire un sourire nostalgique aux lèvres de ceux qui se souviennent du catalogue *Distribution aux consommateurs* et des cartes à jouer que l'on insérait dans les rayons de la roue d'une bicyclette afin qu'elle tonitruie telle une moto, sans nuire au plaisir de lecture des jeunes d'aujourd'hui. Car si les films qui sont à l'affiche, les jeux auxquels on s'amuse ou la musique qui joue à la radio ont changé, les questionnements étourdissants, les émotions bouleversantes et l'intensité enivrante des premières fois demeurent, peu importe l'époque à laquelle on les vit. Dans la langue colorée de la jeunesse québécoise des années 80 et à travers des courts chapitres qui forment le tableau d'un été au bout duquel rien ne sera plus pareil, on traverse en quelques heures, avec un pincement au cœur, des tragédies quotidiennes dont on ne se relèvera jamais et pourtant...

La voix des libraires indépendants, on la lit également dans la revue *Les libraires*, bimestriel distribué gratuitement dans les librairies indépendantes.



**CLIQUEZ et
CUEILLEZ**



COMMANDEZ EN LIGNE
ET RÉCUPÉREZ
VOS LIVRES CHEZ
VOTRE LIBRAIRE
INDÉPENDANT,
AU MOMENT QUI
VOUS CONVIENT!



**Les
libraires
.ca**

ACHETER LOCAL
ET EN LIGNE
N'A JAMAIS ÉTÉ
AUSSI FACILE

vie littéraire

Portraits | Chroniques | Bande dessinée

Vincent Brault
Claire Legendre
Sophie Létourneau
Jean-François Nadeau
Dominic Tardif
Stéphane Dompierre
et Pascal Girard

Mission fantôme

Vincent Brault

Quand vous aurez entendu cette histoire vous ne pourrez plus jamais l'oublier.
Lafcadio Hearn

J'ai visité le Japon pour la première fois en 2013 avec Suzanne. Une Parisienne, blonde, mais qui autrement a tout de la Japonaise. Bien élevée. Courageuse. Sophistiquée. C'est elle qui m'a fait découvrir les yōkai, ces fantômes issus du folklore japonais, et c'est aussi grâce à ses conseils que j'ai pu obtenir, à l'hiver 2018, une résidence d'artiste de trois mois au Tokyo Art and Space (TOKAS). Ma mission là-bas ? Chercher les fantômes.

J'ai commencé par traîner un soir au cimetière Aoyama, où traînaient aussi des dizaines et des dizaines de chats.

J'avais lu chez Lafcadio Hearn (*Fantômes du Japon*) qu'à l'époque d'Edo on coupait la queue des chats parce que c'est un bout qui attire les fantômes. Je me promenais donc dans le cimetière. Ciel froid et soleil couchant. Corbeaux plein les branches. Dix février. Et aucun des chats que je voyais n'avait de queue. Trop bizarre. Était-ce possible qu'on coupe encore aujourd'hui au Japon la queue des chats ? J'ai posé la question à Ayumi, coordonnatrice à TOKAS, qui m'a répondu plus personne ne fait ça de nos jours, évidemment, ce serait de la cruauté animale. Pourquoi est-ce qu'il y avait tous ces chats sans queue au cimetière Aoyama, alors, c'est curieux non ? Non c'est normal, m'a-t-elle spontanément répondu, puisque les chats ont neuf vies, ils ont aussi neuf queues. Euh... et alors ? Alors les chats que tu as vus avaient épuisé toutes leurs vies, donc toutes leurs queues. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle ils se tiennent au cimetière. Ah au fond c'est logique. Oui très logique. Puis elle s'est caressé la nuque, l'air inquiet. Est-ce que tu as aussi vu des chats à deux queues à Aoyama ? Des chats à deux queues ? Oui, eux aussi traînent dans les cimetières, ce sont des nekomata, ils déterrent les morts pour les faire ressusciter.

C'est une des premières conversations que j'ai eues à Tokyo, où la réalité se mêle naturellement à la fiction, sans doute à cause de la vision animiste que la plupart des Japonais ont du monde.

OK mais toi, Ayumi, t'y crois, au fait qu'en chaque chose réside un esprit ? Si tu me demandes mon avis, sérieusement, je suis obligée de dire que j'y crois, que je pense que dans ma jupe, là, par exemple, il y a un esprit, et que dans mes souliers aussi. Pareil pour le plancher, les murs, tout. Voilà pourquoi il faut prendre soin des choses, de la nature, de tout ce qui existe sans exception. Hummm... mais comment t'expliques qu'il y ait ici autant

d'objets jetables, des plats en plastique, des emballages, des baguettes, des cannettes, mille et une gogosses à usage unique ? S'il y a véritablement un esprit en toute chose, il faudrait pas aussi prendre soin des verres en carton de chez Doutor au lieu de les jeter aux vidanges ? Ah c'est qu'au Japon on brûle les déchets. Pourquoi tu dis ça ? Parce qu'en brûlant les déchets ça permet aux esprits de retourner au ciel, Vincent, ils ne restent pas coincés au fond d'un dépotoir comme ailleurs. Et pour toi ça règle le problème ? Symboliquement oui. Ici on brûle les déchets comme on brûle les cadavres, pour libérer les esprits.

Était-ce possible
qu'on coupe encore
aujourd'hui au Japon
la queue des chats ?

J'ai recueilli au Japon des dizaines d'histoires du genre, que j'ai enregistrées, transcrites, traduites le mieux possible. Je pense en intégrer certaines à mon prochain roman.

La plupart des Japonais avec qui j'ai discuté avaient déjà vu au moins une fois un fantôme. En comparaison, j'ai parlé du sujet à une vingtaine de Montréalais et je n'ai reçu que trois ou quatre histoires de courant d'air glacé dans le cou. Y aurait-il plus de fantômes à Tokyo qu'à Montréal ? Peut-être. Après tout, sous les rues et les gratte-ciels de la capitale nipponne – largement détruite durant la Deuxième Guerre mondiale – s'encroûtent bien des morts laissés sans sépulture. Mais ce n'est peut-être pas l'unique raison pour laquelle les Tokyoïtes voient plus de fantômes que les Montréalais. Je crois que *GeGeGe no Kitaro* (une série de mangas [1959 – 1969] et plusieurs séries animées [1968 – 2019]) y est pour quelque chose de fondamental. Avec ces séries extrêmement populaires, Shigeru Mizuki a replacé une foule d'histoires de fantômes au cœur du quotidien nippon. Il m'apparaît



donc normal que les Japonais, ayant toujours Kitaro le yōkai à ras de conscience, soient plus sensibles aux apparitions fantomatiques que la plupart des Occidentaux. C'est du moins l'impression que j'ai. Mais je ne suis pas anthropologue, ni sociologue, ni même spécialiste des yōkai. Alors je lis et relis les notes que j'ai prises à Tokyo, j'écoute et réécoute les entrevues que j'y ai menées, et je désespère de ne pas avoir filmé jour et nuit durant mon séjour. Et le temps s'écoule et avec lui disparaît ce que je n'ai pas réussi à consigner d'une manière ou d'une autre. Je pourrais le ressentir comme une injustice terrible, mais heureusement, j'arrive à surmonter l'affaire en imaginant que c'est de l'absence que se nourrit la fiction.

Je l'ai écrit d'entrée de jeu, c'était la deuxième fois que je me rendais au Japon. La première fois j'y accompagnais Suzanne, mon amoureuse de l'époque. Bien élevée. Courageuse. Sophistiquée. M'enfin. L'hiver dernier, cinq ans après qu'on soit allés ensemble à Tokyo, j'ai eu l'impression d'une ville complètement hantée par sa présence. Ou plutôt par son absence. Comme si dans chaque lieu que je revisitais sans elle se trouvait la forme de son corps découpée dans le paysage. Un creux. Une percée. Là. Tellement là. L'impression de ce qui manque. Une apparition en retrait. La présence de l'absence.

Un fantôme quoi, le fantôme principal de l'histoire. ♦

Vincent Brault a publié deux romans (*Le cadavre de Kowalski* et *La chair de Clémentine*, Héliotrope, 2015 et 2017), des nouvelles, des récits et des essais sur l'art contemporain. Il donne souvent des conférences sur les fantômes du Japon.

L'abyme

Claire Legendre

Je suis partie en vacances à Nice avec dans ma valise *Le modèle de Nice*, le dernier-né de Patrick Brisebois. Le bleu de sa couverture me faisait du bien. L'évocation fortuite de ma ville natale dans le titre me séduisait moins que la détresse de l'écrivain en quatrième de couverture : « *Le modèle de Nice* est un roman en forme de journal fictionnel, sur la solitude, l'écriture et le renoncement, la puissance de l'imaginaire [...]. » Depuis quelques années, je collectionne les livres sur l'écriture. Pas pour l'auto-explication de texte. Rien de pire que l'auto-exégèse, qui tend dangereusement vers la masturbation au risque de la fatuité (ne faites pas ça en public). Plutôt pour essayer de comprendre ce qui nous pousse à faire ça, ce qui se joue dans cet élan quand même assez masochiste qui nous enjoint de fuir la vie sociale pour nous retrancher derrière un écran d'ordinateur (mais les écrivains sont de moins en moins seuls dans cette retraite, merci Netflix et Ubisoft).

Un de mes étudiants s'en plaignait récemment : dans un roman, dans un film, rien de moins romanesque que la représentation de l'écrivain à l'œuvre. Une table, un outil, un personnage assis. Par définition, hors de la *game*. Souvent, enfin surtout au siècle dernier, il fume. Dans le pire des cas, il boit. Ses sens sont peut-être en éveil mais les manifestations de cette veille sont si infimes que le spectateur peut à peine les déceler. Rien ne se passe. Il ne faudrait pas que ça dure trop longtemps sous peine que le lecteur s'emmerde. L'écriture, quel mauvais sujet ! Pourtant, de la même façon que le photographe se trouve parfois réduit, faute de sujet, à retourner l'appareil vers lui-même et à s'infliger un autoportrait, l'écrivain, mu par le désespoir, l'inquiétude, l'angoisse, un irrépressible élan narcissique ou la tentation d'attendrir son lecteur (tout cela est probablement un peu la même chose), retourne parfois le stylo contre lui et finit par se risquer au méta-.

Ce n'est pas une spécificité du siècle, ni de la littérature de langue française. Ne pas confondre le méta- avec l'autofiction. Certes, le méta- se glisse volontiers dans l'autofiction, lui assurant même à l'occasion une sorte de respectabilité, car il n'est plus question de coucher et de secrets de famille, mais de littérature, donc ça va.

Bien sûr, demeure l'accusation de narcissisme, mais dans la République des lettres, qui veut tuer son chien l'accuse de narcissisme, et personne n'y échappe. L'auteur autoréflexif produit un narcissisme au carré, intellectuel, et qui éventuellement fait avancer la science. Les meilleurs l'ont fait. De Roland Barthes à Stephen King en passant par Virginia Woolf, Anton Tchekhov, Marguerite Duras, Shakespeare.

À tout prendre, le personnage de l'écrivain, si agaçant soit-il, est moins pathétique que son avatar cinéaste, peintre ou musicien. La transposition est bien souvent une pauvre chose, un haillon transparent derrière lequel l'écrivain a bien du mal à ménager sa pudeur et sa fiction. Il est rare que l'art qu'il est censé pratiquer ait été réellement exploré, il n'est le plus souvent qu'un prête-nom qui dévoile la gêne en voulant la cacher. Le personnage de l'écrivain écrit donc, et c'est parfois pénible, mais c'est aussi son salut. Dans sa fébrilité on le voit, on le touche, il ne ment pas et c'est la preuve d'un certain courage. Il ne dissimule ni ses efforts ni son désarroi. Il prend même le risque d'y attirer notre attention dans *Le modèle de Nice* :

Je ne désespère pas, je continue à écrire. A vous tous qui écrivez je lève mon chapeau. Où sont mes idées ? Où les trouver ? Pourquoi tant de tristesse dans ce que j'écris ? Suis-je égocentrique ? Lisez-vous vos contemporains ? Moi, c'est au-dessus de mes forces. Il est temps que j'arrête de fumer.

Il y a quelque chose de profondément vrai dans le personnage de l'écrivain au travail, quelque chose qui assume et se livre sans fard, qui baisse la garde en s'espérant sublime, joue le tout pour le tout. Quelque chose de suicidaire et de poignant dans le dévoilement. Après tout, cette souffrance qui vaut qu'on s'y consacre nuit après nuit au péril de la vie sociale et amoureuse, n'est-elle pas le seul sujet qui vaille ? Quelle est cette névrose qui assiège le personnage de l'écrivain, lui faisant perdre de vue tout ce qui compte aux yeux des autres, ceux qui sont encore dans la vie, à persévérer jour après jour dans le réel ? Quel est cet orgueil qui lui fait espérer la reconnaissance ? La vie éternelle ? C'est un bien grand mystère en effet, qui lui fait guetter son reflet dans

l'œil de ses lecteurs à qui il abandonne, *in fine*, le sens de son existence : « La poésie est une arme à double tranchant, écrit Patrick Brisebois. Il faut sentir sur soi la haine d'autrui, se montrer devant l'autre sous son aspect le plus pitoyable, comme si tu te jetais sous une rame de métro. »

Assumer le pathos ne nous en sauve pas. Ni la lucidité, ni le désespoir. En revanche, une phrase ou deux, relevée par un autre, peut nous arracher temporairement à la dérision de notre condition. Pessoa écrivait sous la plume de son plus célèbre hétéronyme, Alvaro de Campos, dans *Bureau de tabac* :

En ce moment cent mille cerveaux se prennent en rêve comme moi pour des génies et l'histoire n'en retiendra peut-être pas un seul.

À moins que l'acte suffise, l'acte d'agencer des mots sur du papier, comme d'autres s'épuisent au marathon, et pour quoi ? Dans quel but ? Battre des records ? Ou seulement la sensation des endorphines entre les kilomètres 5 et 42 ? Peut-être qu'il y a dans l'écriture un kilomètre qui euphorise, qui saoule, qui remplit, qui donne le goût, qui rend la vie précieuse. Pas la dernière ligne de la dernière page, plutôt celle du début où tout est possible, et celle du milieu où tout prend consistance. Il faudrait ne jamais finir, pour avoir encore une raison de se lever. Ne jamais finir l'ouvrage et ne jamais le livrer aux lecteurs. Se le garder pour soi, comme Salinger, pour le plaisir du tisserand, jour après jour. Ne jamais transformer l'effort en vanité car c'est elle qui fait souffrir comme l'acide lactique dans les cuisses du marathonien, dans les pieds ensanglantés des danseuses, mais c'est elle aussi qui irradie cette joie coupable d'anticiper l'admiration qu'on suscitera. Il y a longtemps, les écrivains avaient sur le majeur de la corne et une tâche d'encre presque indélébile. Ils ont aujourd'hui mal aux cervicales, le raisonnement fragmentaire, la concentration clignotante, mais parfois à force de tirer dessus le plaisir vient. Le plaisir et la souffrance s'emmêlent et le personnage de l'écrivain est souvent décevant car il manque sa vie à la rêver : « Écrire, c'est un certificat d'échec. J'aimerais enfin vivre intensément, avoir des vies fascinantes, des conquêtes », disait Fernando Arrabal dans une interview de mon enfance. « J'ai rêvé plus que Napoléon n'a conquis » lui répond Pessoa et j'imagine son sourire. De l'avoir fait en rêve, n'est-ce pas l'avoir fait ? ♦

Patrick Brisebois
Le modèle de Nice
Montréal, Le Quartanier,
2018, 160 p., 19,95 \$

La vie en kaléidoscope

Sophie Létourneau

Dans la vie de ceux qui les ont précédés, les créateurs cherchent une réponse à la question : comment donner sens à sa vie ? Pour les autrices, la question se double d'un souhait : trouver dans la vie de celles qui se sont accomplies une *possibilité*.



Illustration: Julie Delporte

Étudiante, je me rappelle feuilleter à la librairie Olivieri des biographies d'écrivains, fruits de travaux universitaires. Comme tout le monde, je m'attachais d'abord à regarder les cahiers photos. Sur les images, je voyais peu de femmes. Le plus souvent, elles apparaissaient à titre de compagnes (éphémères).

Les femmes étaient des muses, jamais des modèles.

À la fin de son très beau livre dessiné, *Moi aussi je voulais l'emporter* (Pow Pow, 2017), Julie Delporte partage son « féminin », une liste de titres écrits par des autrices, souvent sur d'autres créatrices. (On pense à Anaïs Barbeau-Lavalette sur sa grand-mère, la poète Suzanne Meloche, *La femme qui fuit*, dont on ne serait dire toutefois qu'elle était un « modèle ».) Ce féminin de beaux livres agit comme un feu de foyer : on se réjouit devant lui d'une chaleur dont on ignorait qu'elle nous manquait.

À ce féminin, j'aimerais ajouter *Les villes de papier*.

Dans *Les villes de papier* (Alto, 2018), Dominique Fortier raconte une soirée de Noël chez les Dickinson. Le sapin est orné de guirlandes

de maïs soufflé, de tranches de pommes séchées et d'étoiles de neige en papier. On offre à Emily un tube qui, lorsqu'on le tourne, met le monde en morceaux. Considérant le kaléidoscope, Emily soupire : « Mais j'ai tant de livres déjà... »

Elle est trop grande, son cou est trop long, ses jambes trop raides. Elle aurait dû naître épouvantail dans un champ, au milieu des étourneaux et des citrouilles. Elle y aurait passé un été langoureux, à se faire tremper par les ondées, à regarder les courges enflées sous le soleil. Et puis, à l'époque des récoltes, on l'aurait cueillie elle aussi, et on l'aurait jetée au feu. Quelle flambée elle aurait faite, avec ses bras secs, ses jambes raides, ses longs cheveux et son cœur d'allumette. (Les villes de papier)

À sa famille, Emily Dickinson aurait préféré une nichée de merles. Cela lui aurait permis, écrit Dominique Fortier, d'apprendre d'eux l'essentiel : « chanter, voler, construire un nid ». De fait, la vie de la poète se lit comme une quête de légèreté.

Enfant, la Julie de *Moi aussi je voulais l'emporter* aurait aimé naître loup ou dauphin. « Je voulais tellement pas être une fille », écrit-elle.

Au téléphone, la première et dernière chose que Julie Delporte m'a dite, c'est qu'elle a trouvé en la figure de Tove Jansson, la dessinatrice finlandaise à qui l'on doit les Moomins¹, le modèle qu'elle n'a jamais eu. Un modèle d'artiste qui, en achetant son atelier au centre-ville d'Helsinki, s'est donné les moyens de se concentrer sur son travail. Un modèle de dessinatrice qui a connu le succès. Un modèle de femme indépendante qui voyageait, campait seule, a toujours refusé de se marier, n'a jamais eu d'enfants et qui vers la fin de sa vie, dans toute sa puissance créatrice, était aimée d'une autre femme.

« Sa vie, à Tove, est une utopie », conclut Julie Delporte.

En entrevue, Dominique Fortier l'a répété : Emily Dickinson l'a tirée d'un manuscrit sur lequel elle peinait. À l'écouter décrire la chose, je vois un animal de trait, une bête de somme qui refuse d'avancer.

À l'inverse, une abeille fait figure d'animal-totem dans l'exergue des *Villes de papier*. Et encore, écrit Emily : la rêverie seule suffit.

*To make a prairie it takes a clover and one bee
One clover, and a bee,*

*And revery.
The revery alone will do,
If bees are few.* (Emily Dickinson, citée dans *Les villes de papier*.)

Julie Delporte raconte que le seul modèle qui s'offrait à elle, adolescente, était un personnage de fiction: Jo March, l'une des *Quatre filles du docteur March*, celle qui se voulait écrivain. (Dans *Moi aussi je voulais l'emporter*, Jo est dessinée, une tache d'encre aux doigts.) À la fin, elle se marie.

Se marier est souvent la manière dont les femmes meurent à la fin d'une histoire.

C'est ce qui est arrivé aux pensionnaires de Mount Holyoke College. Une scène des *Villes de papier* montre les jeunes filles dans leur robe de nuit, assises en cercle, rêvant de leur avenir. Elles se promettent des jardins de roses, des traversées en paquebot, de grandes maisons. Seule Emily sera fidèle à son rêve d'adolescente: vivre là où elle a grandi.

Emily Dickinson est née dans une maison nommée Homestead. Sur son certificat de décès, il est écrit qu'elle avait pour occupation d'être à la maison. «*At home.*»

En plus de la vie de Tove Jansson, le livre de Julie Delporte fait état d'une autre utopie: les béguines, ces femmes célibataires qui, au Moyen Âge, regroupées en villages, les béguinages, vivaient sans hommes. Pour enfants, elles adoptaient des orphelins. «*On ne leur connaît pas d'histoires d'amour.*»

Bréhaigne. Vieux mot français pour désigner une femme qui ne donne pas d'enfants. Il est encore d'usage en anglais: *barren*. J'en ai appris dans *Les villes de papier*. Cela pour dire: Emily Dickinson n'a pas enfanté.

Selon Dominique Fortier, il n'y a pas de bascule dans la vie d'Emily Dickinson. Rien ne sépare sa vie en un avant et un après, aucune cause qui aurait eu la réclusion pour effet. Ni amours déçues, homme ou femme, ni psychose, ni drame. En vieillissant, elle fait tout simplement ce qu'elle aime, elle cède à son penchant naturel: la solitude, le silence.

Elle écrivait sur des bouts de papier «grands comme la paume». La première fois que Dominique Fortier nous la montre écrivant, c'est sur un sac de farine qu'Emily déchire et plie jusqu'à ce qu'il ne soit pas plus gros qu'un ongle. Elle le range dans son tablier, puis dans un tiroir où s'accumule une bordée de poèmes. *My snow*, dit-elle.

De ces livres, le travail m'émeut. Des *Villes de papier*, la vie de l'esprit d'Emily. Et de *Moi aussi je voulais l'emporter*, la trace du travail manuel qui l'a fait naître. Ces traits de crayons de couleur en bois. Ces coups de pinceau de gouache ou d'aquarelle. Les pages d'un carnet ouvert dont on perçoit le contour. Les carrés et le papier découpé. Toute la tendresse.

Il est connu que certains poèmes d'Emily Dickinson ont été transcrits au dos d'une recette. *Les villes de papier* font cadeau de la recette de pain d'épices pour laquelle Emily a remporté un prix. Le lecteur et la lectrice se rapporteront à *Du bon usage des étoiles* pour celle d'un plum-pudding réussi.

Torsade ou tresse, les livres de Dominique Fortier alternent souvent les trames de plusieurs histoires. Dans *Les villes de papier*, la vie domestique d'Emily Dickinson fait écho à celle de la romancière. D'un côté des scènes de vie. De l'autre, une question en suspens: se rendra-t-elle au Massachusetts visiter la maison d'Emily? Ou Amherst restera-t-elle une ville de papier?

L'histoire des *Quatre filles du docteur March* se déroule à Concord, Massachusetts. L'autrice, Louisa May Alcott, s'est inspirée de sa jeunesse pour rédiger ce classique de la littérature américaine. À Concord, on peut visiter la maison de Louisa May Alcott, devenue un musée. Elle est située entre la maison de Ralph Waldo Emerson (0,4 mile) et celle de Henry David Thoreau (1,7 mile).

Et à 75 miles de celle d'Emily Dickinson à Amherst, Massachusetts.

Quand j'ai demandé à Dominique Fortier pourquoi elle avait choisi de ne pas faire le voyage, elle a répondu: «*J'ai gardé un très mauvais souvenir de ma visite à l'oratoire Saint-Joseph.*»

À l'inverse, Julie Delporte s'est rendue à Helsinki dans l'idée de rédiger une fiction ou une biographie sur Tove Jansson. Elle a visité son atelier. N'a pas vu le phare des Moomins. Mais elle a, elle aussi, pris la liberté d'écrire un autre livre que celui qu'elle avait commencé.

De toutes les possibilités, je retiens de ces autrices celle de *bifurquer*. ♦

1. Les Moomins sont une famille de petites créatures vivant dans la nature finlandaise. Ce sont des trolls de la bonne sorte, un croisement entre les Schtroumpfs et les Barbapapas.

Dominique Fortier
Les villes de papier
Québec, Alto
2018, 188 p., 22,95 \$



Julie Delporte
Moi aussi je voulais l'emporter
Montréal, Pow Pow
2017, sans pagination, 34,95 \$



Espoir et enfer de Pierre Vallières

Jean-François Nadeau

Pierre Vallières était un écrivain dont l'œuvre est tout entière pētrie par la littérature. Chacune de ses phrases reproduites dans *Dissident* le rappelle. Ce qui souligne du même coup à quel point l'auteur de cette première grande biographie à lui être consacrée n'est guère littéraire. Car c'est bien la première chose qui frappe en lisant ce livre très factuel : l'énorme décalage entre l'énergie narrative de celui qui tente de sortir les siens des prisons du silence, et la narration poussee avec laquelle son biographe nous invite à le suivre, pas à pas, dans le lent déroulé de cette vie portée sur un axe strictement chronologique.

Mais cette biographie n'a pas obtenu de bonnes critiques pour rien. Son sujet emporte d'emblée l'adhésion tant il est fascinant et enlevant. Dans les années 1960, Pierre Vallières sonnait une sorte de réveil des consciences à lui tout seul, même si le son de sa cloche peut apparaître, a posteriori, quelque peu fêlé par moments.

Il va devenir un des principaux critiques de sa société, bien au-delà de la simple question de l'indépendance à laquelle ceux qui ignorent tout de lui le réduisent volontiers.

Devant cette biographie que l'on n'espérait plus, on se trouve ainsi à la fois agacé et ravi, un peu comme devant le film qu'avait consacré, en 1991, le réalisateur Alain Chartrand à son illustre père, le syndicaliste Michel Chartrand. *Un homme de parole* est en effet un documentaire en lui-même plutôt ordinaire, mais le bouillant syndicaliste y apparaît comme toujours à ce point hors norme que sa grandeur colore agréablement tout ce qu'il éclaire de sa présence. Ainsi en va-t-il, me semble-t-il, pour le Vallières de Daniel Samson-Legault. Un livre sur lui manquait, comme il en manque plusieurs encore pour nous aider à mieux cerner la vie et l'œuvre d'acteurs importants de l'histoire sociopolitique du Québec.

Humaniste formé à l'école d'une religion catholique apprêtée à la sauce canadienne-française, Vallières est un fils de la misère. Au sortir d'études classiques qui destinent les cadres de sa société à la reproduire, il hésite à se faire religieux. Il porte un court moment la robe de bure. Au fond, son catholicisme à la François d'Assise continuera, sa vie durant, de vêtir sa pensée, plus en tout cas que les inclinations marxistes qu'on voulut bien lui prêter. Sa pente naturelle vers un mysticisme d'inspiration chrétienne lui fera revisiter par à-coups ce passé compliqué.

Au retour d'un voyage européen dont les jeunes intellectuels canadiens-français de son temps sont coutumiers, il intègre dans ce qui va s'avérer être un malentendu la revue *Cité libre*, fondée par Pierre Elliott Trudeau et Gérard Pelletier. Vallières n'y restera pas. Il va devenir un des principaux critiques de sa société, bien au-delà de la

simple question de l'indépendance à laquelle ceux qui ignorent tout de lui le réduisent volontiers.

En 1964, avec son inséparable compagnon d'armes Charles Gagnon, il fonde la revue *Révolution québécoise*. Deux ans plus tard, c'est avec lui, à New York, pancartes de protestation à la main, qu'il fait le pied de grue devant le siège de l'Organisation des nations unies. Les deux ont trouvé refuge chez les Black Panthers. Ils sont arrêtés, jetés en prison. Grève de la faim et valse diplomatique meubleront leur quotidien. Vallières et Gagnon sont tenus pour les têtes pensantes du Front de libération du Québec (FLQ), les autres n'étant vus que comme des têtes folles. Les procès se multiplient. On accuse Vallières d'homicide involontaire en raison de ses écrits, à la suite de la mort de Thérèse Morin, une secrétaire emportée par un attentat. Vallières est condamné à la prison à vie, puis libéré après des mois de pénitencier. De tout cela, Daniel Samson-Legault donne le détail.

Il n'est pas toujours simple de suivre la pensée de Vallières. Au moins la pente de ses idées va-t-elle toujours du côté des laissés pour compte, des damnés de la terre. Pourquoi faudrait-il sans cesse « à son tour exploiter le plus petit que soi pour réussir », affirme une lettre anonyme, sans doute de Pierre Vallières, que cite judicieusement Mathieu Denis dans le film qu'il a consacré à Jean Corbo, ce jeune sympathisant felquistes tué par une bombe artisanale. Vallières, un temps, en appellera à la lutte armée. Sur une photo éclatante de 1965 due au photographe Michel Gravel, Vallières apparaît tenu en serre et en l'air par deux policiers sur lesquels il s'arc-boute pour trouver appui, afin de se dégager d'un troisième par l'impulsion d'un formidable coup de pied.

Le FLQ marque les esprits. Vallières aussi. Celui-ci sert de bouc émissaire aux tensions suscitées par la montée en force d'une action révolutionnaire, dans un contexte qui n'en appelait peut-être pas tant à la révolution, lui reprochera Jacques Ferron.

En 1968, le pouvoir canadien crut bon d'interdire son livre principal, *Nègres blancs d'Amérique*. Dans l'incarnation québécoise de « Soulèvements », une exposition présentée au musée du Jeu de paume à Paris puis, à l'automne 2018, à la galerie de l'UQAM ainsi qu'à la Cinémathèque québécoise, le philosophe et historien de l'art Georges Didi-Huberman a présenté avec raison, au milieu d'œuvres qui manifestent des luttes d'émancipation collective, quelques pages manuscrites de *Nègres blancs d'Amérique* écrites tant bien que mal au Tombs de New York, considéré alors comme la pire prison de la ville.

Cette biographie le signale : j'ai eu la chance de connaître Pierre Vallières à la fin de sa vie. Je ne me prévaux pas pour autant d'une connaissance profonde de son œuvre. Mais jamais, me semble-t-il, n'a-t-on été si loin de sa pensée qu'en notre temps. Qui dit Vallières dit désormais réduction sinistre de sa pensée à la seule lecture du titre de son essai le plus célèbre, *Nègres blancs d'Amérique*, sans se donner la peine de voir ce qu'il recouvre.

« Après *SLĀV* et à l'heure du racisme systémique, se demande le quotidien électronique *La Presse* le 7 janvier 2019, peut-on encore

lire *Nègres blancs*! ? » Dans une mélodie chagrinée faite de bons sentiments, et servie dans un cocktail où ne trouve place que le présent, la réponse que donne *La Presse*, appuyée par quelques lectures en diagonale de l'œuvre, est un « non » retentissant. Indigné par cette lecture aussi réductrice qu'asséchante, Pierre Dubuc, le directeur de *L'Aut'Journal*, a rappelé à raison la profondeur de l'œuvre, peut-être une des plus importantes, en vérité, pour saisir la pensée québécoise des années 1960².

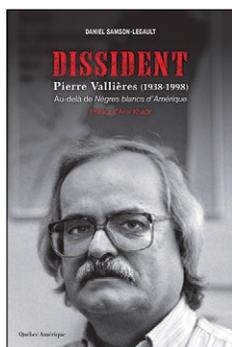
Vallières n'était pas toujours facile à suivre dans ses analyses parfois quelque peu exaltées. Son jugement se retournait même à l'occasion comme un gant, comme au début des années 1970, alors qu'il en appelait désormais, contre toute attente, à intégrer le Parti québécois de René Lévesque, au grand déplaisir d'ailleurs de celui-ci, qui avait déjà du mal à y supporter la présence d'un Pierre Bourgault. Ses raisonnements apparaissent à l'occasion alambiqués, malgré la beauté dont se nimbe leur énoncé. Dans *Liberté en colère*, un film réalisé par Jean-Daniel Lafond avant qu'il ne devienne vice-roi-consort du Canada, on voit le felquiste Francis Simard assailli par la verve maîtrisée de Vallières, qui lui assène, du haut de la certitude de ses théories conspirationnistes sur la crise d'octobre 1970, quelques coups. Chez Vallières, l'art oratoire et la maîtrise de la langue l'emportent parfois sur la rigueur de sa démonstration.

Impuissant à l'aider, je l'aurai vu descendre aux enfers des derniers temps de sa vie. Son corps avait trop donné pour ne pas payer cher ses sacrifices passés. Au jour de ses funérailles, dans l'enceinte de l'église Saint-Pierre-Apôtre ouverte ce jour-là à une célébration laïque, je me souviens en particulier du témoignage de Lise Bissonnette. L'ancienne directrice du journal *Le Devoir* rappelait qu'au temps où elle et Vallières étaient de jeunes journalistes dans cette salle de rédaction, il avait été un de ses rares compagnons avec qui, au fil du temps, elle avait pu discuter à loisir de peinture et d'art. Cela me semble dire beaucoup de l'homme que son temps força à s'engager dans une action sociopolitique qui ne pouvait que le vaincre. Il le savait bien, mais cela ne l'empêchait pas de lutter de toutes ses forces pour les causes qu'il défendait, bien au-delà des simples postures antisystèmes dont se gargarisent les révolutionnaires de salon.

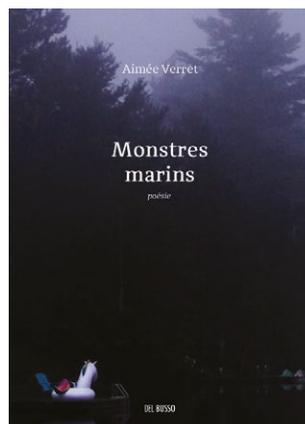
La dernière fois que j'ai vu Vallières, il était au repos, à l'étroit dans sa petite chambre d'hôpital qu'il quittait pour discuter un moment au parloir, vêtu d'une chemise aux coudes élimés. À la main, il tenait une édition de poche de l'œuvre d'Arthur Rimbaud, un livre aussi important pour lui, disait-il, que *L'espoir* d'André Malraux. Tout l'homme est là. ♦

1. Mathieu Perreault, « Pierre Vallières : au-delà de *Nègres blancs d'Amérique* », *La Presse* +, 7 janvier 2018.
2. Pierre Dubuc, « À la défense de *Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières », *L'Aut'Journal*, 8 janvier 2018.

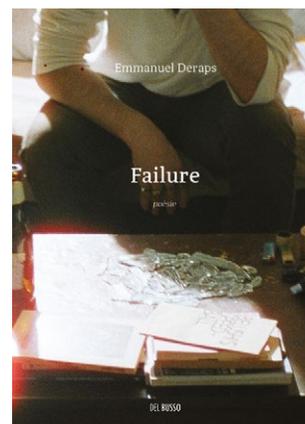
Daniel Samson-Legault
Dissident
Pierre Vallières (1938-1998)
 Montréal, Québec Amérique
 2018, 504 p., 34,95 \$



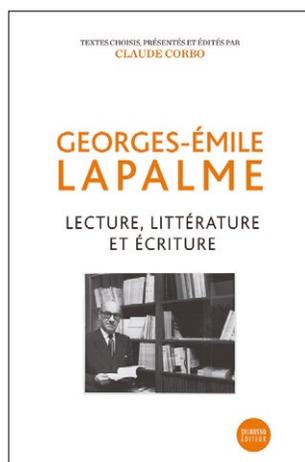
Nouveautés – printemps 2019



Aimée Verret



Emmanuel Deraps



Georges-Émile Lapalme fut toute sa vie un homme de culture. Ce livre fait découvrir un lecteur attentif des œuvres de son temps.



FINALISTE
PRIX LITTÉRAIRE DES COLLÉGIENS



★★★★
 Dominic Tardif,
Le Devoir

delbussoediteur.ca

Jacques Bertrand Junior attend son prix littéraire

Dominic Tardif

Même si le troll de la chanson rock underground ne le voulait pas, ses paroles se retrouvent dans un livre.

Jacques Bertrand Junior peste. Ironiquement, bien sûr. « Je n'ai toujours pas reçu de prix littéraire ! Je pensais que tous ceux qui faisaient un livre finissaient par avoir un prix, pis je n'ai pas encore reçu le mien ! Il est où ? Je ne demande pas le Goncourt ou le Nobel là... »

Musicien à la va-comme-je-te-pousse, poète involontaire, bonimenteur n'ayant rien à vendre, abeille dans le full face d'un underground toujours trop prompt à échanger son intégrité contre la promesse d'un beau blouson de cuir, Jacques Bertrand Junior a fait un livre – ben oui – et presque contre son gré. « Je trouve ça carrément bizarre. »

La dernière fois que Jacques Bertrand Junior s'est présenté au Salon du livre de Montréal, c'était il y a plus de 30 ans, et c'était pour se faire congédier. Le chanteur à la voix aussi râpeuse que son sens de la dérision n'avait encore que dix-huit ans et récoltait alors de quoi boire le soir venu en s'échinant, habituellement, dans l'entrepôt d'un diffuseur de livres d'art. Chargé de surveiller le kiosque de son employeur dès l'ouverture des portes, il se présentera deux heures en retard, pour être accueilli par un patron alarmé que son insouciant de sous-fifre ait ainsi offert ses précieux produits aux mains des voleurs.

« Ça c't'à moi ça c't'à toi la propriété c'est le vol », proclamera ce même paresseux satisfait plusieurs années plus tard, en 2006, sur *Vacher*, ultime album de son regretté groupe Jérémie Mourand, texte désormais reproduit dans *Un micro est une arme dangereuse*, le recueil de paroles de chansons qui ramenait cet automne Jacques Bertrand Junior, 50 ans, à la Place Bonaventure, sous le même toit que Ricardo, Janette Bertrand et Jean Chrétien.

J'ai dit à tous mes chums qui voulaient venir me voir au salon : « Ben non, venez pas, c'est 8 \$ de cover ! », raconte-t-il, réellement ahuri par pareille escroquerie. L'un d'entre eux se fauilera quand même à l'intérieur sans payer, en se faisant passer pour un livreur, et lui tiendra compagnie au kiosque de l'Oie de Cravan, en taquinant le pastis, jusqu'à ce qu'un vaillant gardien de sécurité leur signale que le Salon du livre est un événement familial. « Notre table avait l'air d'un bar. »

Fucker gentiment le système

Alors qu'il a 23 ans, Jacques Bertrand Junior passe à travers toutes les nouvelles littéraires qu'il a écrites depuis l'adolescence. « Je me suis trouvé tellement mauvais que je me suis écœuré. J'ai décidé d'arrêter d'écrire, d'arrêter de lire. » Promesse à laquelle il est, à ce jour, toujours fidèle. Les expérimentations musicales qu'il fomenta dès lors avec sa guitare, avant de les déverser dans une petite console quatre pistes, ressemblent rapidement à des chansons. Il utilise les compilations maison qu'il élabore à l'aide de cassettes

vierges afin de soutirer des bières à ses amis qui les coulent derrière les nombreux comptoirs où il a ses habitudes. Une cassette contre une pinte : bon deal.

Le trublion abandonne encore parfois aujourd'hui des copies de ses disques dans les rayons d'un Dollarama d'Hochelaga, ou au Archambault rue Berri, ce qu'il appelle ses « dons à l'étalage », un « geste qui fucke gentiment le système. »

Deux albums traditionnellement et dûment distribués signés Jérémie Mourand, *För* (2002) et *Vacher* (2006) : ainsi se résume le bref flirt de Jacques avec l'underground musical officiel, une concession que lui arracheront ses collègues de l'époque, qui rêvaient de gagner leur vie avec leur rock. Le groupe cartonnera sur les ondes de CISM et CIBL, mais son ancien leader est trop conscient de la nature oxymorique du palmarès d'une radio universitaire ou indépendante pour réellement s'en enorgueillir.

Jacques Bertrand Junior reviendra, après la dislocation de Jérémie Mourand sur scène en 2006, au subversif modus operandi de ses débuts : changer de nom d'artiste à chaque album, voire à chaque concert (Cou coupé, Le Collège d'ingénierie à l'œil), constamment se dérober, glisser entre les doigts de tous ceux qui tentent de l'épingler au mur des célébrités locales.

Il blague qu'il veut un prix littéraire, mais rien ne le dégoûterait davantage. « Ma guitare est une pelle / que je porte en collier / ce micro un lampadaire / qui me flatte plus qu'il ne m'éclaire », chante celui pour qui « les rebelles de tapis rouge » et « les rois du tapis roulant » « travaillent à ce que rien ne bouge ».

Dans les années 1980, 1990, un micro, c'était un privilège. Aujourd'hui, tout le monde a son micro, sa caméra, et il faut se méfier de l'image qu'ils nous renvoient. L'ADISQ, ça m'écœure, comme les Grammy m'écœurent, comme le GAMIQ [Gala alternatif de la musique indépendante du Québec] m'écœure. Un gala dans une cour d'école m'écœurerait autant. L'enflure des personnalités, c'est malsain, et ma présence ici, devant ton enregistreuse, est en totale contradiction avec ce que je pense.

Je m'oppose à toute forme de médiatisation

Tout le monde veut publier un livre. Tout le monde veut être invité à la radio. Tout le monde rêve d'avoir sa face dans le journal (ou dans un magazine littéraire). Si bien qu'il y a quelque chose de presque hygiénique à s'entretenir avec celui dont le nom s'est retrouvé sur la tranche d'un recueil même s'il n'a très exactement rien fait pour que ça se produise (bien au contraire).

Écrivons-le au risque d'exagérer abreuver sa réputation de pilier de taverne qui boit « comme un égout » : Jacques Bertrand Junior ne serait sans doute pas assis à la même table que nous, dans ce second salon qu'est pour lui le Cheval blanc, si nous ne l'avions pas appâté avec quelques pintes fraîches. « Il est entendu que je m'oppose à toute forme de médiatisation » : la mise en garde découpe la page 33 de *Un micro est une arme dangereuse*, créé après moult tentatives de persuasion et un peu de (défendable) tordage de bras.

« Je mets de la pression depuis assez longtemps pour qu'on fasse ça et il s'est toujours trouvé des raisons pour se défilier, la dernière en date étant qu'il n'avait pas ses paroles au propre », raconte l'écrivain Maxime Catellier, qui entreprendra de recopier lui-même chacun des textes de son ami, avant de déposer chez lui, pour révision, une liasse de feuilles. « Il y a une volonté de ne pas faire œuvre chez Jacques, un aspect dadaïste dans son approche de la création. Je pense à plein de figures comme Jacques Vaché ou Arthur Cravan, des gens dont on a réuni l'œuvre à leur place pour en montrer quelque chose. »

La version de Jacques Bertrand Junior, à qui l'on ne demandera jamais de donner un cours d'autopromotion 101 :

L'affaire, c'est que plein de phrases là-dedans [dans son livre], c'était juste du wrawwra, du niaisage que je chantais en gossant sur ma guitare, que j'ai fini par changer en mots. On est souvent sous l'influence de substances quand on jamme longtemps, ce qui fait qu'il y a des images qui apparaissent. Elles sont là pour servir la musique. C'est tout.

Faire (anti-)œuvre

Cette implacable autocritique ne résiste évidemment pas à l'épreuve d'une vraie lecture. Il y a souvent plus de poésie dans quelques mots murmurés (ou vociférés) par Jacques Bertrand Junior que dans bien des plaquettes sédatives qui prennent la poussière chez les libraires. Il y a plus de vie, plus d'oxygène, plus de véhémence et d'exultation dans quelques-uns de ses couplets que dans cette petite littérature pantouflarde n'aspirant qu'à être sacrée coup de cœur. Il y a du désespoir, de la lucidité et de la joie chez ce chantre de la « triste époque formidable », chez cet « acrobate de minuit » (*dixit* Maxime Catellier) qui avait jadis l'habitude de se suspendre comme une chauve-souris au plafond des salles qu'il mettait sens dessus dessous. « Quand je serai grand je serai / un écrivain musclé / un poète de peu de mots », beuglait-il ironiquement (encore) dans son tube (!) « Écrivain musclé », une prophétie à laquelle il ne croyait pas pantoute, mais qui s'est pourtant concrétisée (en quelque sorte). Leçon : prenez garde à ce que vous lancez dans l'univers.

La poésie, après tout, ne loge pas que là où on l'attend, rappelle Catellier dans la postface d'*Un micro est une arme dangereuse* :

Ma relation amour / haine avec le milieu littéraire, sorte de tension non réconciliée avec l'illusion de se sentir appartenir ou non à un monde en vase clos qui se nourrit autant d'égoïsme et de jeux de pouvoir que la moindre des cours d'école, me vient en partie d'un rapport à la poésie qui n'a jamais été confiné au livre et a trouvé toutes sortes de traverses pour y cueillir ses fleurs, au bord des chemins de gravelle, dans les craques des trottoirs ou dans les déserts et océans quotidiens qui donnent la soif d'avancer malgré l'inutile.

La grande bénédiction de Jacques Bertrand Junior ? Même le petit pouvoir qu'incarnent les insoumis de centre d'achats ne veut pas de lui :



Photo: Luc Sénéchal

Jacques Bertrand Junior au Cheval Blanc lors de son lancement le 30 octobre 2018.

*Une heure de retard au congrès d'anarchistes
rouleaux de sous noirs refusés par l'autobus*

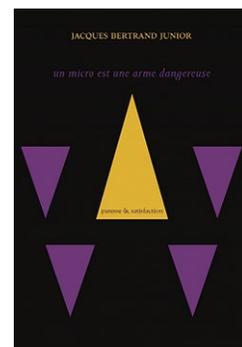
*le gros label punk nous a pas signés
on devra faire nous-mêmes les choses qui nous font chier
(« Au moins il pleut »)*

« Tout le discours sur l'apparence d'être contre le système alors que finalement, c'est une business en soi d'avoir l'apparence d'être contre, tout ce discours est extrêmement fort et Jacques ne peut pas dire que c'est arrivé par accident », insiste Maxime Catellier. « Jacques fait très attention à ses mots parce qu'il sait à quel point on peut récupérer tes paroles et te faire dire le contraire de ce que tu penses si tu n'es pas prudent. »

Avec une pinte et demie dans le corps, Jacques Bertrand Junior finit par admettre qu'il y a une phrase dans son livre qui le rend fier. Une phrase qui n'est pas de lui, la dernière de « Au moins il pleut » : « je n'aurai réussi que quand les autres auront échoué ».

J'en profite parfois pour sortir une couple de phrases qui me mettent en tabarnac pour vrai. « Je n'aurai réussi que quand les autres auront échoué », j'ai lu ça dans un thread Reddit. Ce thread-là compilait des citations tirées d'albums de finissants de collègues américains. Ça arrive que tu tombes sur des perles en perdant du temps sur Internet. Je trouvais ça puissant comme phrase, tellement destroy. Ce qui va mal dans le monde, c'est pas mal tout dans cette phrase-là.

Qu'est-ce que ça te fait, Jacques, d'être un artiste culte ? « Ça me dit juste que même si tu te mets à l'écart, même si tu ne veux pas jouer de rôle dans la pièce de théâtre, ils vont t'en donner un quand même. » ♦



Jacques Bertrand Junior
Un micro est une arme dangereuse
Montréal, L'Œie de Cravan
2018, 76 p., 16 \$

Jeuneuteur

Texte : Stéphane Dompierre | Illustration : Pascal Girard

LES ENCOURAGEMENTS



L'IDÉE DE GÉNIE



création

Un poème | Une nouvelle | Une lecture illustrée

Michel **Garneau**
Anna **Leventhal**
Jordan **Beaulieu**



La beauté

suivi de **Chanter**

Michel Garneau

La beauté

la beauté n'est pas la bonté
elle ne sauve pas l'amour

la beauté elle reflète le désir
oui c'est parfois un miroir
qui n'est pas à l'abri du mensonge

la bonté n'est reine de rien
et rien règne sur le hasard
qui fait de la peine à tout le monde

Chanter

Pour l'amour que j'avais tant le goût de chanter
j'ai cru que j'avais beaucoup de choses à dire,
chanter,
je le contemple clair en ce bel aujourd'hui,
si on sait le faire, c'est bien notre meilleur,
chanter.

Michel Garneau est poète, traducteur et dramaturge. En 2019, il fera paraître *Choix de poèmes (pas trop longs)* à l'Œie de Cravan. Les éditions Somme toute travaille également à la réédition de plusieurs textes de ce grand de la littérature québécoise.

Alain Lefort est photographe et portraitiste. Il collabore régulièrement à LQ. [alainlefort.com]

Seagull

Anna Leventhal

At twenty-eight Ruth's normally straight hair went suddenly curly, as though frightened. Her hairdresser told her it was because she hadn't had babies, so her body had dumped its hormonal load into her scalp, corkscrewing her follicles. Around that age she gained fifteen pounds and her pubic region doubled in size, spreading like Germany in an animated map of Europe circa 1942, annexing parts of her body she definitely considered to be leg. It was a second puberty, or maybe a first, since her actual teenage puberty had been a quiet affair: a timid brownish-pink stripe in her underwear, triangular breasts that barely required a bra, a single pimple on her chin that would stay for a month, then burst, scab over, heal, and reappear. She cried a few times, unexpectedly, lying in bed, noting the feeling of tears wetting her earholes. That was about it. This, now- this felt like the real deal.

Ruth lies back on the crinkly paper and tries to adjust her body to the chair's shape. If she puts her butt in the divot where it's meant to go, her head lolls off the headrest, but if she scootches down so her head's in the right place, her feet dangle six inches off the bottom end. Her clothes are folded, t-shirt on top of sweater on top of leggings; there was nowhere obvious to put them so they went in the sink. She'd hesitated before taking off her underwear, but in a fit of *on s'en fout* slipped them off and stuffed them under the sweater. When she's as comfortable as possible, she rings a small, silver bell that's been placed next to the chair, and Claudia comes in, her navy-blue apron velcro'd tight.

She asks what it'll be today. Just the outliers, Ruth says. Nothing inside the leg crease. The wax is almost but not quite odourless; Claudia applies it with what looks like a tongue depressor. She works in small sections from the outside in, the cloth making small zipping sounds as it tears the hair from the skin, like running your nail over heavy upholstery.

The girls at the bar where Ruth works all go see Claudia. Roxanne with the bangs that would look stupid on anyone else, Marilyse who spends half her tips on perfume. Ruth misses working at the punk bar where nobody waxed or had a signature scent and patrons sniffed glue in the bathrooms. There was no central heating, so the bartenders kept a fur coat behind the bar that they all took turns wearing.

Are you getting ready for Christmas, Claudia says.

Claudia puts her Christmas decorations up in August and takes them down in July. Christmas is more than a holiday for her, it's a way of life. Ruth can pick out Claudia's salon because of the wreath on its door, sparkling and evergreen, just in time for Saint-Jean Baptiste.

Ruth tells her, I'm Jewish, I don't celebrate Christmas.

But Christmas is a holiday for everyone, Claudia says.

That's what Christians keep telling me, Ruth says. She regrets it immediately but Claudia takes it at face value, nodding without taking her eyes from Ruth's crotch. She taps on Ruth's knee and Ruth obligingly bends her leg up, bringing up her knee toward her face as she laces her fingers into a death grip under her thigh.

She uses two fingers, thumb as fulcrum, to hold Ruth's labia out of the way as she gets right into the crease. But you have Hanukah, she says.

Yeah, we have Hanukah. Ruth finding it difficult to keep her voice steady at this point, as the zips have gone from producing a clean, bright, almost zesty pain to a deeper, more complicated sensation that borders on nausea. But Claudia presses on. What's the story of Hanukah, she asks.

The story of Hanukah.

Christmas, she says, is the birth of our Saviour, which is why we celebrate. Why is Hanukah important to you people? Switch legs.

Ruth is a bit foggy on the origins of Hanukkah. There was a lamp? she tells Claudia. And it burned for eight days? When there was only enough oil for one?

A lamp? says Claudia.

Well, not a lamp, exactly. Sort of a symbolic lamp. With eight arms. Wait, no, six.

Like an octopus, Claudia says helpfully.

Ruth tells this story to Roxanne later at the bar. I don't think I got what I asked for, she says. I asked for a bra-thousand.

She feels a bit loopy, lightheaded, like she always does after a wax. It's the endorphins doing their job, protecting her from bottoming out on her own vanity.

A bra-thousand? Roxanne says.

Yeah. And what I got was a Brazillian.

Roxanne rolls her eyes and tightens her ponytail so her bangs lift like a curtain. Claudia is a genius, she says, you just have to get on her level.

While they polish glasses, Roxanne tells Ruth about a method she's using to control negative self-talk.

Whenever I catch myself in a repetitive internal monologue about how I'm destined to fail at everything, she says, I just think SEAGULL really loud, and I picture one. 'You'll never sell your piece of shit condo--SEAGULL. You'll never get a job better than this one--SEAGULL.' It's very effective. You just block out those negative thoughts and replace them with a sound and an image.

Ruth says, I'm not sure that makes sense--I thought that you had to work your way through negative thoughts, find their roots in your shitty childhood, and slowly build up your self-esteem from scratch.

I used to think that too, Roxanne says, but that process is a feedback loop. At the end of it all you've done is re-enforce your negative beliefs about yourself through repetition. It's like the guy who spent his whole life telling himself he didn't believe in God, and then when he died he went straight to heaven, because even in denying his existence, he had kept God present in his mind. Negative thoughts are like that--even if you're trying to work through them, you're still giving them space. The seagull method re-shifts the paradigm.

Onto seagulls, Ruth says.

Onto the *now*, says Roxanne.

Once, Ruth and Roxanne and some other girls went to the nude beach at Oka on their day off. Ruth thought about her body exposed to the sunlight, like an old mattress at the curb on garbage day, all its intimate stains out there for the world to look at. She knew she wasn't supposed to feel this way; she was supposed to be a feminist. She decided it would be fine--she'd strip down, there would be a minute of embarrassment and splashing and then she'd be in, the river lapping her limbs, a carefree otter.

Roxanne and Ruth walked down to the water's edge while the other girls lolled on towels, sipping from tiny cans of cider. The sun felt warm and good on Ruth's breasts and she was only just aware of the people on the shore getting a panoramic view of her butt and the way it rode high and flat on her body like a cleft inner tube. The water was bath-warm. She glanced at Roxanne and smiled, careful to keep her eyes locked on her perfectly-threaded eyebrows.

But the St. Laurence is shallow. They walked and walked and the water reached to Ruth's calves, then her knees, then somehow back down to her calves. They were on a long walk, naked.

I'm burning, Roxanne said. Me too, Ruth said, and they turned back to the shore. ♦

Anna Leventhal est l'auteurice du recueil de nouvelles *Sweet Affliction* (Invisible Publishing, 2014). Traduit par Daniel Grenier, *Douce détresse* a été publié au Marchand de feuilles en 2017. Ses écrits ont paru dans *Geist*, *Maisonneuve*, *The Puritan*, *The Montreal Review of Books* et plusieurs anthologies de nouvelles.

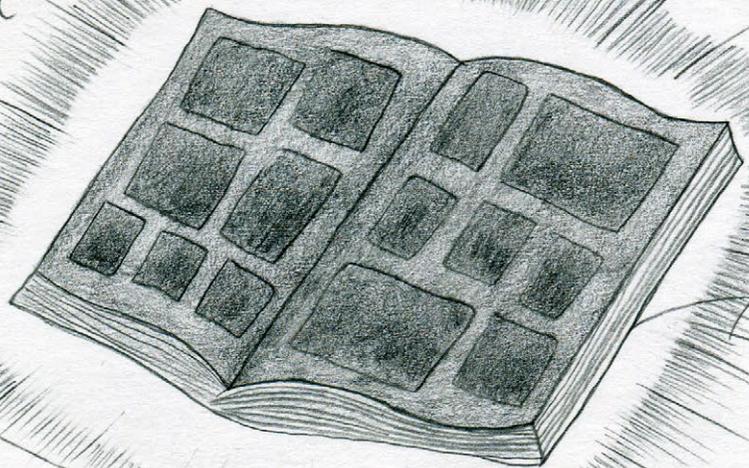
At age seventeen, Geneviève Castrée and my paternal grandfather were the two Quebecers I

most admired, though I had never met either of them before. Castrée's "Susceptible" in 2013, a few months before I moved to Quebec to begin school in Montreal.



There were many things I didn't have in common with "Google", but I related to her as a lonely teenager, making drawings late at night

in my bedroom, the most creative space I've ever known.



"Susceptible" is
an autobiographical

coming of age
story,

Set in Quebec and
sometimes British Columbia during
the 80s and 90s.

Rereading
it makes me feel
like a child,



who perceive injustice
most clearly

and reject
in a way unfairness most wholeheartedly,
it's a wonderful thing to
be reminded of.

I love the way she draws snow.

I love the book. I love the music she made as a Paon.

There is no summer in her drawings, only the wet of the Pacific Northwest,



and the cold of Quebec.



Critiques pour emporter

Nancy Huston
Lèvres de pierre
Leméac



L'écrivaine entre sans se cacher, bien au contraire, dans la fabrique d'un monstre, années de formation d'un despote sanguinaire.

> Christian Saint-Pierre

D'Raouf Avas
et l'abbé Robert J. Gendreau
Réflexions pour susciter le dialogue parents/enfants sur le programme Éducation à la sexualité du Ministère de l'Éducation du Québec



Pour le même prix, on peut acheter Shit fuck cunt de Vickie Gendreau.

> Ralph Elawani

Jean-Sébastien Larouche
Des longueurs dans le Styx
L'Éditeur



Un retour attendu pour le slammeur punk au sourire poqué. Poings serrés, Larouche jappe ses poèmes comme un chien qui nage entre colère politique et tendresse salulaire.

> Sébastien Dulude

Michel Duchesne
La Costa des seuls
Leméac



L'auteur de L'écrivain public donne naissance à une nouvelle galerie de personnages fort attachants, cette fois des vacanciers en quête de sensations.

> Christian Saint-Pierre

Alexie Morin
Ouvrir son cœur
Le Quartanier



Je dirais que c'est un chef-d'œuvre si les gens croyaient encore aux chefs-d'œuvre et au pouvoir des critiques de les désigner.

> Samuel Mercier

Cette femme fut candidate du R.I.N. dans Westmount. Son livre parle de se promener nue sur les plaines d'Abraham. I rest my case.

> Ralph Elawani

Si je comprends bien, on a affaire à deux hommes qui se sentent vides de la fausse couche d'une femme : « peu de moi est sorti d'elle ». Ignoble.

> Sébastien Dulude

J'ai comme un malaise... Je me sens pas safe en présence de ça...

> Ralph Elawani

Une mini-encyclopédie au style limpide et nuancé. Un incontournable pour les amateurs de littérature académienne ou pour ceux souhaitant la découvrir.

> Sarah M. Bibeau

Il y a quelque chose dans l'écriture de Stéfani Meunier de tout aussi intangible que magnifique.

> Jérémy Laniel

Andrée Maillet
Les remparts de Québec
Bibliothèque québécoise



Alexandre L'Archevêque

Came
Le Noir



Argument :
« Censure, autocensure, conformisme »
Liberté

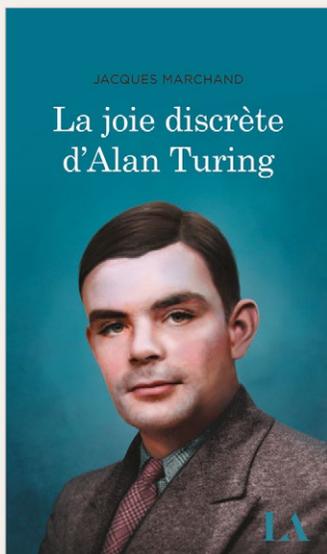


David Loneragan
Regard sur la littérature académienne
Prise de parole



Stéfani Meunier
La plupart du temps
Je m'appelle Gabrielle



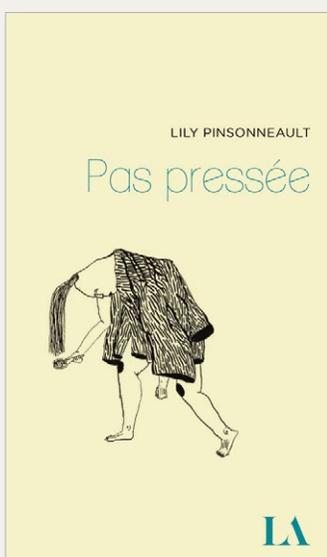


LA

La joie discrète d'Alan Turing

JACQUES MARCHAND

Au-delà des faits saisissants et des mythes tenaces, ce fascinant roman biographique permet de voir que la vie de Turing fut aussi singulière, aussi imprévisible que son œuvre scientifique. Sauvageon et fuyant, mais aussi exubérant et drôle, parfaitement ignorant des simagrées qu'il faut maîtriser pour briller en société, cet homme ne cherchait jamais à se mettre en avant. Alan Turing est donc longtemps resté dans l'ombre. Mais on reconnaît aujourd'hui en lui le plus visionnaire et le plus fécond des pionniers de l'informatique.



Pas pressée

LILY PINSONNEAULT

Qu'est-ce qu'on fait quand on n'arrive plus à se faire un sourire sincère en se regardant dans le miroir? Jolen, elle, décide de changer de job et de retrouver son ancien appart et ses colocs adorés. Tout le kit de premiers soins. Sauf que, même avec ses meilleurs running shoes dans les pieds et malgré ses deux médailles pour des demi-marathons, elle n'arrive pas à semer les malaises qui la rattrapent. Pause. Reprendre son souffle. Regarder l'inquiétude en face. Apprendre à se tenir solidement sur ses pattes, seule.



On peut-tu rester amis?

MARIE-EVE LECLERC-DION

Est-il possible de rester ami avec son ancienne personne préférée? Et surtout, est-ce une bonne idée? L'ex de Philippe se pose la question, celle-là et plusieurs autres: peut-on encore se rendre de petits services comme plier un drap contour ou aller ensemble au IKEA? L'insomnie peut-elle se régler en dormant la tête orientée vers le nord? Les *jelly beans* au pamplemousse rose ont-ils un pouvoir anxiolytique? Et la course dans tout ça: est-elle dangereuse pour le cerveau? Tout cet afflux d'endorphines nous fait-il prendre des décisions qu'on pourrait regretter? Une comédie douce-amère pour tous les ex de ce monde. Et ceux à venir.